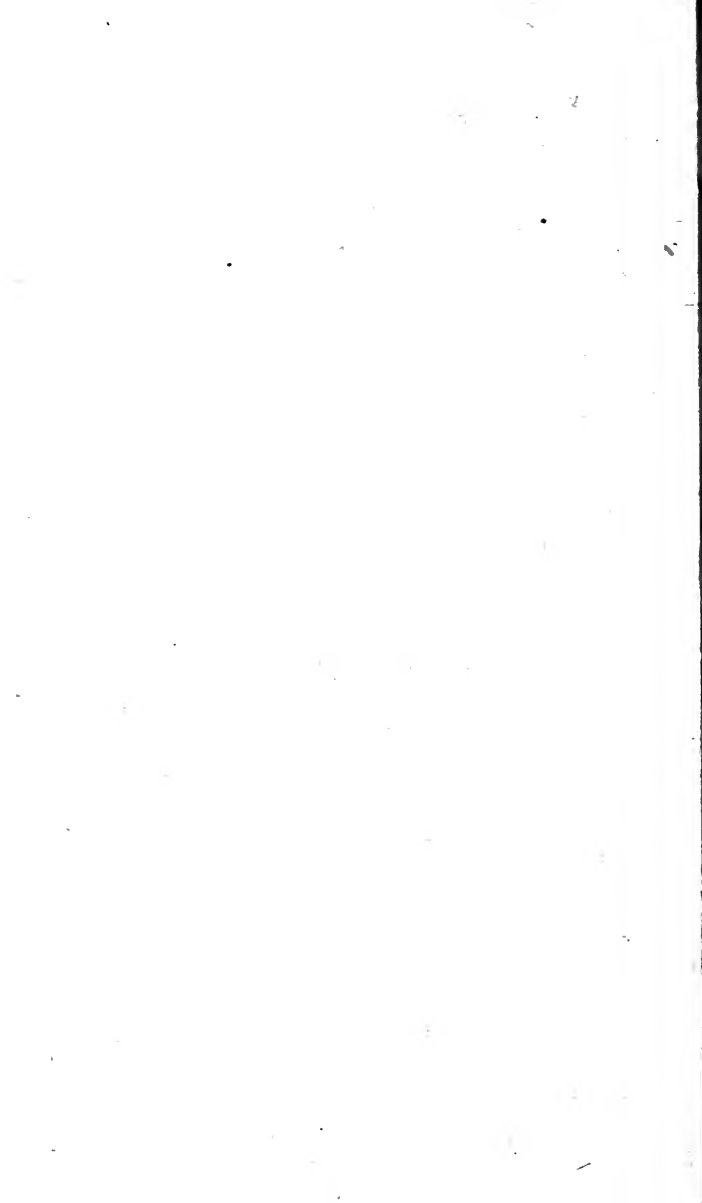


REJ39305



Presented to the
LIBRARY of the
UNIVERSITY OF TORONTO
by
Professor
Ralph G. Stanton

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



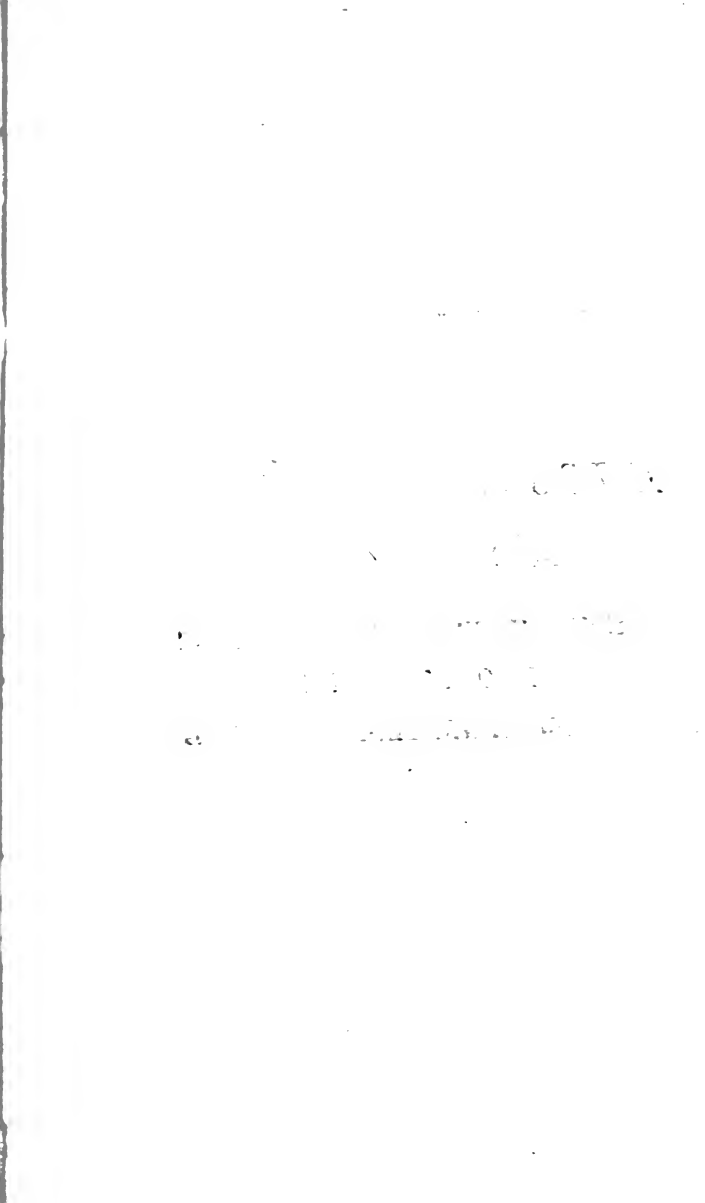
OBSERVATIONS

ET

DISSERTATIONS

DE MÉDECINE PRATIQUE.

T O M E I I.



OBSERVATIONS

E T

DISSERTATIONS

DE MÉDECINE PRATIQUE,

PUBLIÉES EN FORME DE LETTRES,

PAR MR. TISSOT,

Professeur en Médecine à LAUSANNE, de la Soc.
R. de LONDRES, de l'Ac. Médic. Phys. de BASLE,
de la Soc. Econ. de BERNE, de la Soc. Phys.
Expérim. de ROTTERDAM, &c.

Et traduites avec l'approbation de l'Auteur,

PAR MR. VICAT,

Membre correspondant de la Soc. Roy. de Gættingue,
Médecin pensionné de la ville de Payerne, &c.

T O M E I I.

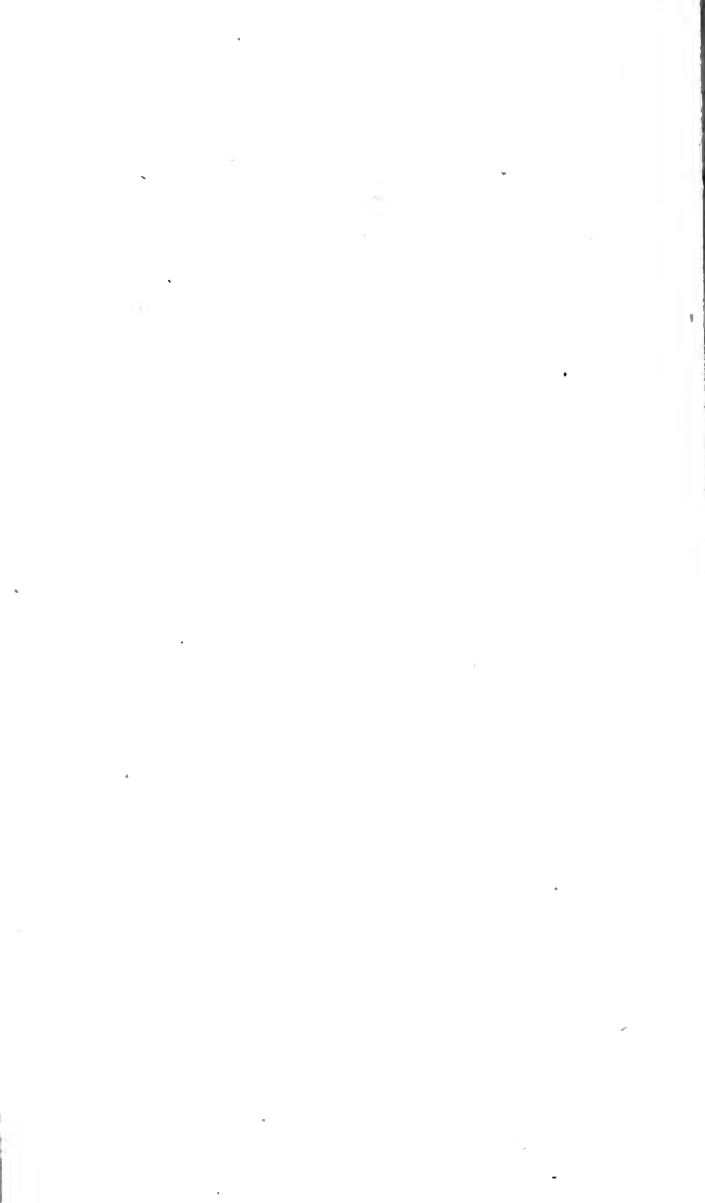


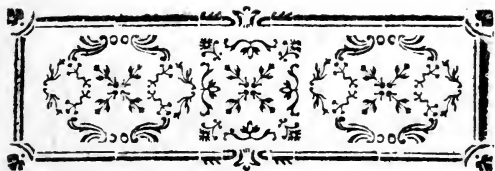
A L A U S A N N E,

Chez FRANÇOIS GRASSET & Comp. Lib. Imp.

Et chez les principaux Libraires de l'Europe.

M. DCC. LXXXVIII.





SUITE DE LA LETTRE

A

MR. DE HALLER,

QUI TRAITE

DE L' A P O P L E X I E

E T

DE L' H Y D R O P I S I E.

PERMETTEZ-MOI, Monsieur, de soumettre encore à votre jugement quelques observations sur l'apoplexie & l'hydropisie. Je serai court, parce que j'y suis obligé par d'autres occupations, & dans la crainte de nuire aux intérêts du public, en vous faisant perdre du tems par un long discours (*).

Il est une infinité d'auteurs & même de bons auteurs, qui ont écrit sur l'apo-

(*) *In publica commoda peccem,
Si longo sermone morer tua tempora.*

plexie : cependant , qu'il me soit permis , fauf les égards que je dois à de si grands hommes , d'ajouter certaines choses qui sortent du plan qu'ils s'étoient proposé , sur-tout au sujet de la formation de cette maladie , & de la méthode à suivre pour la prévenir.

Il est plusieurs causes qui font que le cerveau se remplit plus de sang que les autres parties ; je rapporterai les principales.

1°. Il n'est aucune partie dans laquelle , à volume égal , il aborde une aussi grande quantité de sang ; car le cerveau reçoit pour le moins la sixième partie de tout le sang ; il en reçoit même le tiers s'il en faut croire MALPIGHI.

2°. Il n'en est point dans laquelle il se porte avec autant d'impétuosité en sortant du ventricule du cœur qui le pousse avec la plus grande vigueur ; & sans que cette impétuosité soit arrêtée par la courbure de l'aorte qui la ralentit plus que les courbures de l'artere carotide & de la vertébrale.

3°. Les parties les plus pesantes & les plus volatiles du sang se portent nécessairement au cerveau , par un effet des loix mécaniques ; de là vient qu'il arrive facilement que le sang se raréfie , & que les vaisseaux en souffrent.

4°. Les obstacles extérieurs ne retardent en rien l'impétuosité du sang ; car les vaisseaux qui vont au cerveau sont bien à couvert & très-forts. La boîte osseuse qui les contient , fait qu'ils ne sont point ou du moins que peu à portée de profiter du rafraichissement qui apaise si bien la fougue des humeurs.

5°. Il y a tant d'anastomoses que l'obstruction de quelqu'un des vaisseaux qui apportent du sang au cerveau , ne diminue en rien la quantité de ce fluide.

6°. Les vaisseaux , après être entrés dans le crâne , y font tant de circuits , que la circulation étant fort ralentie , il en résulte très-facilement la stagnation.

7°. Les muscles ne favorisent en aucune manière le retour de ce sang.

8°. Il est au contraire une infinité d'indispositions de la gorge & des poumons qui le retardent ; car ce qui est bien remarquable , autant de fois que la quantité du sang augmente dans le poumon , & elle peut être augmentée par des causes sans nombre , tout autant de fois le retour du sang du cerveau devient plus difficile.

On voit donc pourquoi la tête se remplit de beaucoup de sang aussi souvent que la circulation est accélérée , & on

comprend qu'il n'est aucune maladie qui mette plus souvent la vie de l'homme en danger : on conçoit pourquoi j'ai vu plusieurs personnes, dont la charpente offeuse ayant été autrefois déformée, tomboient dans le délire au milieu de leurs occupations ou des assemblées où elles se trouvoient, à l'occasion d'une circulation un peu trop accélérée, & sans être atteintes d'aucune maladie ; état auquel il falloit remédier par une parfaite tranquillité.

Des expériences sûres ont appris que le cerveau étant comprimé, dans quel endroit que ce soit, il en résulte la privation du mouvement & du sentiment dans quelque partie ; savoir dans celle dont les nerfs viennent de l'endroit où se fait la compression.

Cela posé, il est très-facile de se mettre au fait de toutes les espèces d'apoplexie ; car l'apoplexie n'étant autre chose qu'une privation de tous les sens & de tous les mouvemens soumis à la volonté, elle aura lieu toutes les fois que tout le cerveau éprouvera cette compression qui suspend les fonctions de cet organe.

Je ne dirai rien des apoplexies symptomatiques qui tirent leur origine d'une autre maladie, quoiqu'elles n'arrivent

jamais qu'après que le cerveau a été comprimé : je ne dirai rien de celles qui surviennent en pleine santé par quelque cause subite, soit externe, telle qu'un coup de soleil, comme j'en ai vu des exemples chez des enfans ; ou telle que la vapeur des charbons, genre d'accident que j'ai encore vu ce mois-ci, & que j'ai guéri par l'air frais, par des bains de pieds, des lavemens & du jus de citron : soit par une cause interne, telle que l'opium & le vin. Mais il en est d'autres qui paroissent attaquer subitement, sans aucune cause apparente : cependant, je ne crains pas d'affirmer que celles-ci se sont formées insensiblement, mais elles ont augmenté tout d'un coup ; & c'est ici le lieu de reconnoître qu'HIPPOCRATE a dit très-vrai, quand il a dit, *que les maladies n'attaquent point l'homme tout d'un coup, mais qu'après s'être accrues peu à peu, elles se montrent enfin dans toute leur force* : & assurément, si quelqu'un examinait attentivement toute l'histoire d'un malade relativement à sa santé, il y découvreroit plusieurs symptômes qui ont annoncé la maladie long-tems avant qu'il en fût attaqué.

HIPPOCRATE avoit déjà recueilli les principaux symptômes qui précèdent l'a-

poplexie ; ! plusieurs médecins en ont ajouté de nouveaux dans les siècles suivans. BOERHAAVE & son illustre commentateur rendent compte de la plupart de ces symptômes : cependant, cette partie de la médecine est tellement laissée à l'abandon , qu'on seroit tenté de croire que la plupart des médecins n'en ont presque jamais entendu parler , ce dont se plaint vivement & avec raison l'auteur de l'expérience en médecine , qui cite à ce propos une brochure d'un médecin de Vérone , lequel traite expressément de cette matiere , & dont il rapporte un fragment où les symptômes avant-coureurs de l'apoplexie sont très-bien décrits. Il seroit inutile d'en faire l'énumération , car ce sont tous des symptômes qui prouvent qu'il y a une trop grande quantité d'humeurs dans le cerveau , & que les nerfs sont offensés. J'ai le plus souvent observé une paresse d'esprit , un défaut de mémoire , un vice indéfinissable dans les yeux , un assoupissement fréquent , un sommeil inquiet , de fréquens accès de mal de tête , un engourdissement général , des attaques de paralysie très-légères , particulières , fréquentes & passagères , & un froid de glace subit dans des parties qui ont été

ensuite paralysées. J'ai aussi connu une femme qui a pu prévoir, par ce symptôme, une seconde & une troisième attaque de paralysie au bras & à la cuisse.

Il est à la vérité des apoplexies qui surviennent tout-à-coup, sans avoir été précédées d'aucun symptôme ou sans cause apparente : mais il faut faire attention qu'une colère réprimée & qu'un chagrin étouffé, état qui n'est inconnu à personne, occasionnent tous les jours des apoplexies.

On a vu tomber un homme de qualité, tandis qu'avec un visage qui exprimait la joie, il félicitait un compétiteur qui avait été préféré pour remplir le poste qu'ils avaient sollicité, & au moment même où il embrassait celui-ci, dans l'espace d'une heure ce ne fut plus qu'un cadavre. On ne l'ouvrit point ; quelqu'un niera peut-être que ce fût une apoplexie, & attribuera plutôt cette mort à la rupture d'un vaisseau de la poitrine, mais ce sera mal à propos comme plusieurs choses l'indiquent. Cependant un violent chagrin peut affecter la poitrine d'une manière très-fâcheuse ; qu'il me soit permis d'en citer un exemple bien remarquable. Un homme perd son épouse qu'il chérissait & qui étoit une mère nécessaire à sa famille qui étoit

nombreuse : il est attaqué d'une difficulté de respirer, & d'une angoisse très-grave. Un médecin, âgé & de réputation, qui attribuoit cet état à des hémorrhoides déroutées, chercha à les exciter par des remèdes acres ; le malade meurt au bout de deux jours. On vit à l'ouverture du cadavre qu'il y avoit une terrible inflammation des poumons, & que le cœur même s'étoit rompu par la violence du sang, dont le passage par les poumons avoit été fermé. L'un & l'autre de ces cas, monsieur, vous est très-bien connu, mais je reviens à mon sujet.

Toute apoplexie primitive suppose donc que les vaisseaux du cerveau se sont obstrués insensiblement : mais, dit-on, l'apoplexie attaque d'un seul coup, & cela est vrai. Le mal, après avoir été à peine sensible pendant des semaines, des mois & même des années, se change subitement en une maladie mortelle. Mais qu'y a-t-il d'étonnant ? Il suffit d'être tant soit peu au fait de l'histoire des maladies pour avoir vu des cas semblables. Lorsque dans les maladies aiguës, je m'informe exactement des circonstances qui ont précédé, j'apprends très-souvent que la santé a déjà essuyé depuis long-tems de légères attaques. Ce-

lui qui, par quelque violent exercice, a acquis une disposition à la péripneumonie, la conservera sans s'en appercevoir, jusqu'à ce que la disposition inflammatoire du sang ayant augmenté insensiblement, ce terrible appareil éclate par une maladie mortelle. Je traite à présent un péripneumonique chez qui le germe de cette ma'adie existoit depuis quatre mois & au-delà, après l'avoir contracté dans un long voyage : depuis ce tems-là il a craché une fois le sang, d'autres fois il a eu de la fièvre, de la difficulté de respirer, des points, & après avoir eu le bonheur d'en être délivré pour un tems par diverses crises procurées par la nature, il a enfin été attaqué d'une inflammation de poumons assez grave. Je vois tous les jours avec chagrin, que des malades ont négligé de légères indispositions, qui décéloient un vice naissant du foie ou du poumon ; & qui attendent pour demander du secours jusqu'à - ce qu'ils soient abattus par la violence d'une maladie, laquelle n'en admet aucun : *le mal s'entretient & s'accroît sourdement, tandis que le berger néglige de panser la plaie* (*).

(*) *Alitur vitium, vivitque tegendo
Dum medicas adhibere manus ad vulnera pastor
Abnegat.*

Il n'est pas moins dangereux de mépriser ces légères maladies qui précèdent une apoplexie dont on est menacé, & qui la précèdent souvent fort long-tems avant qu'elle arrive; car il n'est point de maladie, comme l'a très-bien dit Mr. THIERRY, qu'on puisse plus facilement prévoir long-tems à l'avance; mais il n'en est point non plus qu'il soit plus difficile de dompter, lorsqu'elle est complètement formée. Les médecins devroient donc avertir sans-cesse du danger que l'on court en envisageant avec indolence ces légères attaques, qui sont les avant-coureurs de l'apoplexie. Il est aisé de la prévenir, mais il est rare qu'on la guérisse complètement; & ce qui est à remarquer, c'est qu'on se repose mal-à-propos sur la nature du soin de la guérison; car si on ne lui aide pas, il arrive souvent que les efforts même qu'elle fait pour surmonter la maladie, rendent celle-ci incurable. Les maladies du poumon & du foie, desquelles il a déjà été fait mention, en fournissent tous les jours des exemples; car aussi long-tems que la fièvre n'est pas de la partie, nous ne désespérons pas encore de l'état du malade; mais si la fièvre survient, elle diminue beaucoup de nos espérances, quoiqu'on

en fasse un si grand cas à titre d'agent de la nature. C'est par cette raison que nous voyons les vieillards supporter, pendant long-tems des maladies de la poitrine, parce qu'il arrive difficilement qu'ils ayent de la fièvre ; tandis que ces mêmes maladies étant fécondées par la fièvre tuent bientôt les jeunes gens.

La pathologie de l'apoplexie montre quel doit en être le traitement. La principale indication est de diminuer l'affluence du sang vers la tête ; car en la débarrassant d'une partie du fardeau, les forces du malade se trouvent suffisantes pour venir à bout du reste, pourvu qu'elles ne soient pas encore entièrement abattues. Lorsque la rupture des vaisseaux donne lieu à l'effusion du sang, il ne reste point ou que très-peu d'espérance de sauver le malade par l'inanition des vaisseaux, & il en résulte ces apoplexies qui tuent dans la minute, & qu'on a appellées *foudroyantes*.

Dans le cas d'un engorgement ou d'une obstruction très-forte, le mal n'est pas tout-à-fait sans espérance, si les vaisseaux sont encore entiers ; mais le tempérament du malade, & sur-tout le concours des symptômes, indiquent qu'il faut faire choix des remèdes revulsifs & évacuans.

Toutes les fois que j'ai vu de la pléthore ou de l'inflammation, j'ai commencé le traitement par une saignée copieuse, dans la vue qu'en évacuant les vaisseaux, elle fit cesser la compression. Si la première saignée ne se trouve pas suffisante, vu la gravité du cas, je la fais suivre d'une seconde; car l'expérience m'a appris qu'il ne faut point espérer de sauver le malade, tant que le poulx reste dur ou tendu.

2°. J'emploie des lavemens propres à amollir & préparés avec une décoction émolliente, du miel & du sel.

3°. Je prescris des tamarins, de la manne & du nitre, dissous dans de l'eau, & à une dose qui puisse avec le secours des lavemens exciter une diarrhée.

4°. J'ai vu un bon effet d'une boisson abondante de jus de citron, délayé dans de l'eau. Cette méthode étoit fort du goût des anciens, qui vouloient qu'on bût abondamment de l'oxymel étendu dans de l'eau.

5°. Il faut faire tenir le malade le tronc élevé, les jambes pendantes, la tête nue & le reste du corps peu couvert; car dans cette position l'effort du sang vers la tête diminue. Ces attentions paroissent minutieuses, mais l'expérience apprendra qu'on doit en faire cas.

6°. Il est bon de faire des ligatures au-dessus du genou ; car tandis qu'elles compriment davantage les veines , une partie du sang est retenue dans les jambes , & c'est tout autant qu'on ôte au reste du corps , il s'ensuit que la quantité du sang diminue dans la tête. Chacun fait que cette pratique est fort utile dans les hémorrhagies ; & il y a long-tems que des médecins de poids ont averti que l'apoplexie est une hémorrhagie du cerveau.

Tandis que le malade est étendu sans mouvement , les assistans & souvent le médecin cherchent à rétablir le mouvement , ce qui est une erreur très-dangereuse , & ne cessent de tourmenter le malade en faisant usage de divers stimulans ; mais cette méthode est tout-à-fait nuisible ; car ce n'est pas le mouvement du cœur qui est en défaut , & c'est le seul que nous puissions ranimer : mais c'est la faculté de sentir & de remuer les membres , laquelle on ne peut rétablir que par un seul moyen , savoir en diminuant la compression du cerveau : il n'y a qu'une méthode propre à produire cet effet , c'est de diminuer les mouvemens vitaux & la pléthore.

Il faut donc se garder avec soin de secouer , de rouler ou de frotter en au-

cune maniere le malade , de toute boisson ou fomentation échauffante , aromatique , spiritueuse , de tout secours enfin qui pourroit augmenter la force de la circulation qu'on doit plutôt reprimer. Il faut interdire soigneusement tous les remedes qui ont quelque chose de stimulant , tous les alimens qui ont de l'âcreté ou qui nourrissent trop.

Le préjugé fondé sur l'opinion qu'on a de l'utilité de la fièvre , fait que l'on est porté pour les remedes chauds ; il est vrai qu'on a été induit dans cette erreur d'après un aphorisme du pere de la médecine , lequel on a mal compris. La fièvre est utile , lorsque les vaisseaux sont déjà délivrés du poids qui les opprimoit , & que la pléthore est enlevée ; car lorsqu'il survient une légère fièvre , elle peut dégager les obstructions au cas qu'il en reste quelque part. Mais aussi long-tems que les vaisseaux sont très-pleins , un nouveau degré de fièvre de plus dans la circulation du sang seroit funeste. Il a donc pu arriver que la cause d'une apoplexie sanguine ayant été surmontée , la fièvre ait été utile , mais jamais auparavant , puisqu'alors elle lui est contraire. Elle ébranle davantage les forces dans l'apoplexie qui vient d'épuisement.

J'ai vu les frictions des jambes augmenter la rougeur du visage, la force & la fréquence du pouls & le ronflement, ce qui n'est pas étonnant; car c'est-là l'effet de ce remède. J'ai vu une purgation faite avec du féné, du sel de sedliz & quelques amers, qu'on avoit donnée trois jours après une attaque d'apoplexie, être suivie au bout de quelques heures d'une seconde attaque, qui fût mortelle. Je fais qu'un apoplectique est mort dans le tems qu'on espéroit son rétablissement, & cela pour avoir mangé une soupe trop nourrissante, deux œufs mollets & deux onces de vin d'Espagne. Pour échapper au danger dans cette maladie, il faut s'abstenir pendant quelques jours de toute nourriture, & ne vivre que d'une boisson très-légere, délayante & rafraîchissante, & il est assurément nécessaire de défendre pour long-tems aux malades tout aliment tiré du regne animal.

Je n'ignore pas que je choquerai plusieurs praticiens, en attaquant aussi hardiment une méthode que l'abus a confirmée, & en enseignant avec un petit nombre d'autres médecins, à guérir l'apoplexie par les rafraîchissans; mais la raison & l'expérience demandent ce traitement à grands cris, & il n'est aucun guide

qu'un médecin de probité doive préférer à ceux-là. Cette maladie est du genre des inflammatoires, & j'ai vu chez des vieillards une première attaque de fièvre continue inflammatoire, se manifester avec des symptômes qui menaçoient d'une apoplexie prochaine, & qui auroient très-promptement dégénéré en une vraie apoplexie, si je n'y avois pas paré par une méthode extrêmement rafraichissante.

Vous aurez lu, monsieur, par-ci par-là dans les ouvrages de très-célèbres auteurs, qu'ils recommandent les cantharides, & vous aurez vu des médecins d'une grande réputation faire appliquer ces mouches. Il est vrai que BOERHAAVE & le célèbre praticien qui l'a commenté, ont averti qu'on devoit en faire usage avec précaution, & seulement après d'abondantes évacuations. Je n'ai point voulu les employer dans cette espèce d'apoplexie, & je ne m'en suis pas repenti; car ces insectes paroissent plutôt propres à occasionner l'apoplexie qu'à y remédier. Lorsque les femmes, qui sont si souvent sujettes aux maux de dents, cherchent à s'en délivrer par le conseil des femmelettes, en s'appliquant des cantharides derrière les oreilles ou à la nuque; combien de fois n'arrive-t-il

pas que la maladie, de supportable qu'elle étoit, dégénere en une terrible inflammation, accompagnée d'un grand mal de tête, & qu'il faut traiter par la saignée & les rafraichissans. J'ai vu un homme, qui pour s'être fait appliquer un emplâtre vésicatoire derriere le cou, dans la vue de dissiper une fluxion catarrhale qui s'étoit jettée sur les dents, tomba dans un assoupissement dont on put à peine le réveiller au bout de vingt-quatre heures. On diminue le danger en enlevant la pléthore; mais le dissipe-t-on en entier? Il est certain que de quelque façon que la pléthore soit diminuée, les pléthoriques ne laissent pas que de conserver cette disposition particuliere, qui rend très-facilement au sang sa premiere impétuosité & son état inflammatoire.

Les péripneumonies & les pleurésies reprennent tout d'un coup leur violence à l'occasion du plus léger stimulant, & deviennent encore plus dangereuses dans le tems qu'on croyoit le malade sauvé. L'an 1757, j'ai vu dans une autre ville, une femme sexagenaire, sanguine, replette, qui avoit eu une attaque d'apoplexie, & à qui on avoit administré par le conseil d'un apothicaire la saignée, des lavemens, des purgatifs & d'autres se-

cours , qui ne sentoient pas absolument l'impéritie : on lui appliqua des cantharides derrière le cou , toujours sous la direction du même apothicaire. Je n'aurois jamais cru , si je ne l'eusse vu , que cette application fût suivie d'une inflammation de tout le dos , d'esquinancie , d'une fièvre aiguë & d'un surcroît d'assoupissement qui se dissipoit déjà , de terribles douleurs , d'une angoisse terrible , d'une agitation continuelle & d'une mort affreuse. Il est donc plus sûr de s'abstenir de l'usage des cantharides , dans l'apoplexie qu'on appelle *sanguine* ; & lorsque j'ai voulu user de revulsifs , j'ai ordonné d'appliquer aux gras de jambes de la semence de moutarde saupoudrée sur du levain , après avoir fait précéder des fomentations émollientes ; & j'ai souvent eu le plaisir de voir que la tête se débarrassoit à mesure que les jambes s'enflaient.

Quant à la cure prophylactique qu'on a trop négligée & de laquelle je veux surtout parler , la meilleure consiste , 1°. à empêcher la formation de la pléthore , 2°. à éloigner tous les stimulans capables d'exciter des mouvemens si dangereux , 3°. à empêcher le transport du sang à la tête , qu'on appelle en latin *anarrhopia*.

Nous remplissons la première indica-

tion par une diete légère & par les évacuans. Il me paroît superflu d'exposer en détail la diete que d'autres ont indiquée au long. La premiere & la principale regle est , que les alimens soient sur-tout tirés du regne végétal , & que la boisson soit atténuante , aqueuse & acescente ; qu'on s'abstienne des vins généreux ou spiritueux , & qu'on n'use que des vins légers , & qui mêlés avec l'eau , font une boisson agréable & diurétique ; tels que sont quelques-uns de nos vins de la Côte , ceux qui croissent dans le village d'*Yvorne* , voisin de l'heureux séjour où vous vous êtes retiré , monsieur ; les vins du *Rhin* , ceux de *Moselle* ; ceux que produit en abondance le vignoble de *Graves* près de *Bordeaux* ; ceux de l'*Orléanois* , qui font de si bon vinaigre , & quelques autres.

Il importe aussi beaucoup de souper peu & d'exclure de ce repas toutes les nourritures animales & le vin ; car le sommeil occasionne la pléthore , laquelle nous cherchons à éloigner : on fait donc très-mal de prendre des alimens , qui puissent donner lieu à la pléthore déjà avant le sommeil , & il n'est pas étonnant si les vaisseaux étant engorgés par cette double cause , les attaques d'apoplexie arrivent si souvent pendant la nuit. Il faut par une

semblable raison s'abstenir de faire la méridienne, parce que ce sommeil augmente trop la pléthore; les personnes même qui sont en santé sont mal de s'y livrer, soit par la raison que je viens de dire, soit parce que ce sommeil se fait aux dépens de celui de la nuit, ou parce qu'il est de trop, ce qui est également nuisible. En général donc on nuit à sa santé, en dormant après le dîner, ce que prouvent abondamment la pesanteur, l'engourdissement, la rougeur du visage, le mal de tête, la puanteur de la bouche & la pesanteur d'estomac, qu'éprouvent ceux qui ne sont pas accoutumés à ce sommeil. L'habitude fait qu'on s'y accoutume, on ne sent plus le danger dont on est menacé; mais quoique les mauvais effets de cet abus ne s'apperçoivent pas, ils n'en sont pas moins nuisibles, sur-tout toutes les fois qu'on a à craindre des transports de sang à la tête. On peut cependant permettre ce sommeil dans certaines circonstances.

On comprend le mal que l'on se fait en buvant le soir, & à quels dangers s'exposent ceux qui ne pouvant dormir pour avoir trop mangé à souper; & n'ayant rien voulu retrancher à ce repas, cherchent à se délivrer de l'insomnie, tandis que la cause en subsiste encore, en prenant
de

l'opium. J'ai vu cette imprudence donner lieu à des accidens fâcheux, & j'ai guéri plusieurs fois le même homme qui restoit plongé pendant deux ou trois jours dans un assoupissement comateux, pour avoir avalé de la thériaque, ayant l'estomac & les vaisseaux pleins. Puisque le sommeil produit la pléthore, ceux qui sont en danger de devenir pléthoriques doivent éviter de dormir trop long-tems. Mais cette digression m'écarte de mon plan.

Affurément j'ai vu que, lorsque les malades vouloient suivre mes conseils en s'astreignant à la diete légère dont j'ai parlé, elle empêchoit les retours d'apoplexie & dissipoit ces indispositions de la tête qui, depuis plusieurs années, avoient menacé de dégénérer en une maladie plus grave. Et qu'on ne craigne pas que cette diete abatte les forces animales; les malades s'en portent mieux, comme je l'ai dit, & sont mieux en état de s'acquitter de toutes les fonctions animales. Toutes les fois au contraire que la quantité du sang est augmentée, que les forces vitales prennent trop le dessus, & que les vaisseaux de la tête sont fort pleins, il arrive tout autant de fois que la pression du cerveau nuit aux fonctions des nerfs, & que les forces animales & naturelles se détruisent. Je con-

nois un homme qui a effuyé une attaque d'apoplexie assez grave , dont le visage devenoit rouge , & qui perdoit l'ouïe & les forces toutes les fois qu'il buvoit au-delà d'un verre de vin pur. J'ai vu une femme qui avoit été pareillement atteinte de cette maladie , & à qui les forces manquent , tandis qu'elle étoit sur la chaise percée , pour avoir pris un bouillon aux écrevisses trop succulent. Oh ! combien le genre humain ne prolongeroit-il pas sa vie , s'il étoit fermement persuadé que la diète la plus propre à donner des forces, est celle qui est la plus opposée à la maladie !

La diète peut tenir lieu de tous les autres secours , pourvu que le cas ne soit pas pressant ; mais lorsque la maladie est déjà formée & que le danger est pressant, ce seroit vainement qu'on se confieroit à la diète seule : la saignée est alors la seule ressource assurée qui reste. Je n'ignore pas ce que des gens de poids alleguent contre ce remède , en avertissant avec raison que la pléthore se reproduit bientôt après avoir été dissipée par la saignée ; mais cela ne prouve rien contre une nécessité urgente. Il faut sauver la vie au malade par la saignée, puis prendre garde que la diète soit telle que la pléthore ne se reproduise pas ; & il faut prendre ce parti sans hési-

ter ; car s'il est des cas où le retard soit dangereux , c'est sur-tout dans celui-ci. En voici un exemple choisi sur plusieurs autres.

Une femme âgée de soixante ans , sanguine & robuste , éprouvoit depuis plus d'une année des vertiges violens. Je lui avois conseillé de se faire saigner au moins quatre fois par an , & de se lâcher le ventre en buvant sur des tamarins. Elle avoit suivi quelquefois ces conseils assez exactement ; mais ayant un peu trop tardé de se faire saigner , les vertiges l'avoient obligée de faire avertir le chirurgien de venir la saigner au bout de trois jours. Mais après s'être couchée bien portante , on la trouva le matin roide morte dans son lit , & dans une attitude semblable à celle que les médecins regardent comme une marque de la meilleure santé. Le sommeil ayant rendu la pléthore plus considérable avoit occasionné l'apoplexie. Toute la peau , & sur-tout celle du visage , étoit défigurée par une horrible ecchymose noire , qui venoit de ce que le sang avoit rompu tous les vaisseaux , & même ceux des narines par lesquelles il s'étoit écoulé. Cet accident auroit vraisemblablement été prévenu par la saignée ; évacuation dont on peut d'autant moins se passer que les

malades ont moins de docilité & refusent de se soumettre aux regles de la diete.

Il est aussi nécessaire de délivrer de la plénitude du sang ces personnes qui en font une si grande quantité que si on n'en diminue pas la quantité, ou qu'on n'en empêche pas la génération par toutes sortes de moyens, elles sont continuellement exposées aux maladies les plus graves.

J'ai vu une belle fille âgée de vingt-deux ans, qui étant sujette à des maladies graves causées par une plénitude de sang, ne vivoit depuis trois ans que de végétaux & d'eau, & qui néanmoins avoit eu pendant tout ce tems-là des regles fort abondantes, & des saignemens de nez copieux & fréquens. Cela ne diminuoit pourtant pas la pléthore au point que la malade n'éprouvât pas souvent un violent mal de tête, & qu'elle ne tombât en syncope, toutes les fois que le mouvement, ou un air chaud, rendoient chez elle la circulation plus rapide. Enfin elle fut attaquée au commencement de l'hiver d'une pleurésie très-fâcheuse, qui ne put se guérir par aucun autre remede que par d'abondantes & fréquentes saignées & par des saignemens de nez très-considérables. Elle a vécu très-sobrement

pendant tout l'hiver de légumes, de pain & d'eau : le vingt-cinquieme de Mars, elle a été de nouveau attaquée d'une violente pleurésie, qui a cédé aux mêmes secours.

Quelle est la faculté en vertu de laquelle il se fait une si grande quantité de sang ? Ce n'est sans doute pas celle qui constitue la vigueur du manœuvre, & qui paroît dépendre de la seule densité des fibres ; car cette fille a la fibre mobile & lâche. Un homme robuste ne fait pas une si grande quantité de sang ; la cause de la force est donc différente de celle de la sanguification. Cette différence vous est connue, monsieur, & vous voudrez bien faire voir en quoi elle consiste, ou bien elle est inconnue. Il paroît que les fondemens en sont imperceptibles. Voici d'autres exemples.

Un homme de qualité âgé à présent de cinquante ans, qui avoit été autrefois à la guerre, & qui depuis plusieurs années étoit sujet à un flux hémorrhoidal abondant, s'étant fait une trop grande quantité de sang, en menant une vie oisive dans des chambres chaudes, & en s'adonnant au jeu & à la bonne chère, essuya au mois de Février de 1752 une légère attaque d'apoplexie dont il fut guéri, à

ce que j'ai appris, par la saignée. L'année suivante & le même mois, il perdit quinze livres de sang dans l'espace de deux jours. Ayant été son médecin depuis lors, je lui ai conseillé une diète légère, & presque entièrement végétale, telle que l'exigeoit la maladie; il use d'un vin léger dont il boit en petite quantité; il se passe entièrement de liqueurs spiritueuses, de café & de tabac; il évite les chambres chaudes; il a le ventre libre, le flux hémorrhoidal revient périodiquement & en abondance; il mène une vie active; je n'ai pourtant pas encore pu faire en sorte qu'il fût exempt de cette hémorrhagie pendant deux ans entiers. Quelle est encore un coup, je vous prie, monsieur, la cause d'une sanguification si considérable? Je fais qu'il est nombre d'hommes, de femmes & d'enfans qui ont un pareil tempérament; cela vient-il de ce que la transpiration est moins considérable?

Je connois une femme qui depuis plusieurs années perdoit beaucoup de sang par les hémorrhoides; elle avoit essayé d'une infinité de remèdes; je ne m'en rappelle qu'un seul qui mérite attention, savoir du safran de Mars astringent, qu'elle prenoit à grandes doses par l'ordonnance des plus célèbres médecins de

Montpellier. Elle m'a protesté avec serment que d'après un calcul très-exact fait au moyen d'un vase qui lui servoit de mesure, elle avoit perdu dans une seule année quatre cent & douze livres de sang; cependant elle vivoit, mangeoit & se promenoit dans sa chambre. Autant que je l'ai pu savoir, elle n'a jamais été entièrement exempte de ce flux hémorrhoidal; elle vit encore actuellement. Cette quantité de sang n'est pas sans danger; comment peut-on y remédier? Quoique la cause en soit inconnue, l'expérience a cependant fait voir qu'il est fort utile d'éviter tous les alimens qui nourrissent beaucoup ou qui agissent comme stimulant; de s'abstenir des vins généreux & des vins rouges; mais d'user d'alimens végétaux en petite quantité, de boire de l'eau aigrelette, de se donner un exercice modéré, mais continu, de prendre de tems en tems des purgatifs ascensifs, & de provoquer les urines par des remèdes nitreux. Il paroît que la faculté *sanguificative* a beaucoup diminué chez la fille dont j'ai parlé plus haut, & au lieu de la chaleur continuelle dont elle se plaignoit auparavant, elle commence déjà à craindre le froid.

Quelle est l'utilité de la saignée? Elle

se réduit assurément à peu de chose. Comment est-ce qu'en tirant quelques onces de sang on emportera cette pléthore, qui ne laisse pas de subsister malgré qu'il s'évague une livre de sang par jour, ou comment appaisera-t-on par-là une hémorrhagie qui ne peut s'arrêter qu'après qu'il s'est écoulé quelques livres de sang ? Cette saignée sera-t-elle utile, en faisant une révulsion qui détourne le sang des vaisseaux par lesquels il s'écoule ? Cependant il n'est pas encore décidé que cette révulsion soit réelle, & la raison, de concert avec l'expérience & les autorités, m'empêche de le croire. Mais accordons à la saignée cette propriété révulsive ; elle arrête donc l'hémorrhagie à raison de cette propriété, mais elle laisse subsister la pléthore ; elle empêche la guérison qu'opéroit la nature, & elle ne guérit pas, donc elle est nuisible. Mais en la réitérant souvent, on pareroit à la nécessité des hémorrhagies. J'en conviens, si on tiroit plusieurs livres de sang avant le tems où l'hémorrhagie doit arriver, on la préviendrait certainement ; mais qu'importe que cette évacuation soit l'ouvrage de la nature, ou celui de l'art ? D'ailleurs on a appris par de fréquentes observations une chose dont la raison n'est pas difficile à trouver ; c'est

qu'on supporte bien cette évacuation de sang qui se fait goutte à goutte, quand même elle va à plusieurs livres, tandis qu'une saignée qui auroit évacué la moitié de cette quantité, auroit causé la mort.

J'avoue cependant que vû l'impétuosité avec laquelle le sang s'échappe de lui-même, vu qu'il s'en perd beaucoup au delà de ce qu'il convient & que l'hémorrhagie ne s'arrête pas toujours après que la pléthore est dissipée, mais qu'elle donne lieu à l'épuisement, il seroit souvent utile de prévenir l'hémorrhagie par la saignée. Mais il y a ceci à craindre, c'est que les hémorrhagies spontanées ne tombent en désuétude, & que les saignées étant une fois renvoyées, il ne survienne quelque maladie grave qui emporte le malade. Car aussi long-tems que les hémorrhagies continuent d'être habituelles, la nature pourvoit à sa conservation & éloigne le danger de la pléthore. Mais lorsque l'on remet à l'art le soin de remédier à la pléthore, il est toujours à craindre qu'il ne se commette quelque faute de la part du malade ou de la part du médecin, & que bercés d'une espérance trompeuse qui leur fait entrevoir la guérison, ils ne méprisent trop le danger. Je connois des personnes

qui, étant sujettes à des hémorrhagies très-considérables, sont parvenues à une vieillesse des plus heureuses. Plusieurs pléthoriques par contre, qu'on s'étoit flatté de guérir par la saignée, ont été accablés par leur propre sang & ont mené une vie misérable.

Il est donc plus sûr de s'abstenir de la saignée chez ceux que des évacuations spontanées délivrent d'un sang qui leur est à charge, à moins qu'on ne soit forcé d'y recourir par quelque maladie grave. Mais il est à propos de pratiquer la saignée lorsqu'il se fait une grande quantité de sang, & que la nature n'excitant aucune hémorrhagie, le sang se jette cependant sur différentes parties, & menace souvent d'occasionner une apoplexie, une esquinancie, un catarrhe suffoquant ou d'autres maladies très-graves. Et un médecin n'agiroit point mal avec ses malades, s'il pouvoit apprendre à la nature à faire sortir le sang par les narines, toutes les fois qu'il y en a trop. Car la pléthore existe souvent sans qu'on le sache, & il est arrivé plus d'une fois que le premier symptôme par lequel elle s'est manifestée, a été mortel. C'est peut être cette raison qui avoit donné lieu à l'usage où étoient les anciens Egyptiens de se faire scarifier le nez.

Je me suis trop arrêté à disserter au sujet de la pléthore , il s'agit maintenant de rechercher de quelle maniere il faut remplir les autres conditions de la prophylactique. Je serai court , car il suffit de faire voir qu'en évitant la pléthore , on empêche le trop de mouvemens des humeurs , & qu'elles ne se portent à la tête. Il me reste donc peu de choses à ajouter.

Premierement donc on empêche le trop grand mouvement des humeurs , en s'abstenant rigoureusement d'avaler quoique ce soit d'âcre , que ce soit sous le nom d'aliment ou sous celui de remède , & de toute boisson chaude, parce que tout cela augmente dans le moment la chaleur & le mouvement. 2°. En évitant un air trop chaud & impur , car un tel air augmente singulierement la raréfaction & le mouvement des humeurs ; & j'ai vu récidiver plusieurs apoplexies par l'abus des chambres trop chaudes. Ceux qui sont sujets aux vertiges témoigneront combien les chambres trop chaudes sont nuisibles ; & les hommes même les mieux portans éprouvent des vertiges, lorsqu'ils s'y arrêtent un peu trop long-tems : or les vertiges , l'apoplexie, la léthargie, le carus & les autres affections soporeuses, ont une origine qui leur est commune , & ne diffe-

rent que par le degré ; donc les mêmes choses conviennent ou nuisent dans ces maladies.

Outre cela , il faut faire attention que cette précaution est d'une grande importance pour empêcher le transport du sang à la tête, ce qui est la troisième indication : car dans une chambre trop chaude , la tête s'échauffe plus que les autres parties , parce que , suivant une loi physique , l'air qui environne la tête est plus chaud que celui qui est autour des pieds , & que la respiration sur-tout en souffre : or j'ai déjà dit que la plénitude du poulmon donne lieu à celle de la tête. Il importe sur-tout beaucoup de dormir dans une chambre qui soit grande & un peu froide , avec les rideaux ouverts. Car je ne cesserai de le répéter , le sommeil est très-contraire dans les affections soporeuses ; il faut donc mettre tous ses soins à empêcher que d'autres causes nuisibles ne concourent avec le sommeil.

3°. Il faut éviter soigneusement tous les mouvemens excessifs qui agitent toute la masse du sang.

On prévient le transport du sang en se conformant aux avis précédens & aux suivans ; en se tenant les pieds au chaud , en évitant de s'exposer au soleil , & tous

les efforts qui, en obligeant à une longue inspiration, font que le sang s'accumule dans la tête; en renonçant à toutes sortes de narcotiques, de spiritueux & de céphaliques qui poussent toutes les humeurs vers les parties supérieures: enfin en se tenant le ventre libre; car par-là on s'épargne des efforts dangereux, & on réussit à empêcher la pléthore, la chaleur & la fièvre. J'ai vu à cet égard de très-bons effets des cristaux de tartre, dont un usage long & journalier procure plus d'avantages qu'on ne peut le dire, & j'ai appris par une expérience multipliée qu'ils font le remède de précaution le plus sûr de l'apoplexie sanguine ou bien de l'apoplexie bilieuse, nom que l'on donne volontiers à cette maladie. Il est aussi deux passions de l'ame qui ont souvent produit l'apoplexie & qu'il faut éviter avec soin, savoir la colere & une joie excessive. Il est rare qu'un excès de bonheur tue par une joie inopinée; mais les occasions de se mettre en colere sont très-fréquentes, & les apoplectiques sont souvent sujets à la colere; ils doivent se tenir fort sur leurs gardes: les livres des médecins sont remplis d'observations, qui font voir que la colere a été suivi de l'apoplexie.

L'apoplexie est une maladie familiere

aux savans ; & lorsqu'ils en ont été une fois attaqués , ils ne peuvent rien faire de mieux pour en prévenir les rechûtes que de renoncer tout-à fait aux études un peu sérieuses ; car la méditation donne lieu au sang de s'accumuler dans la tête , & à l'apoplexie . Il n'est point d'homme de lettres qui n'ait éprouvé des plénitudes de tête considérables & menaçantes ; elles se dissipent très-bien en renonçant incessamment à toute espece d'étude , en se découvrant la tête & se tenant assis dans une parfaite tranquillité & même sans parler . Il leur importe beaucoup d'avoir la tête légèrement couverte , d'éviter les chambres chaudes , d'user d'une diete légère & de s'abstenir du vin . Je ne dois pas non plus passer sous silence que le café dont ils boivent pour dissiper ces plénitudes de tête , est un remede peu sûr , & qui est plus propre à produire l'apoplexie qu'à l'éloigner .

J'ai vu cette maladie chez des octogénaires ; alors j'ai évité la saignée à moins qu'il n'y eut une nécessité pressante , auquel cas l'issue en est mortelle ; car cette évacuation fait quelquefois des maux bien difficiles à réparer ; mais j'ai alors employé efficacement les purgations & la diete . J'en ai vu récemment un exemple dans la personne d'un homme âgé de quatre-

vingt & quatre ans , qui menoit autrefois une vie active, mais qui parvenu à cet âge, s'étoit adonné à une vie sédentaire & à la bonne chere. Il eut de nuit une attaque d'apoplexie qui lui laissa un léger obscurcissement dans les idées , & une paralysie imparfaite de la langue: il ne voulut pas permettre qu'on lui donnât des lavemens; mais à mesure que ses intestins se vuiderent par le moyen des tamarins, de la manne, de la crème de tartre, & du jus de citron, les fonctions de l'esprit & de la langue se rétablirent, & il recouvra sa premiere santé.

J'ai vu cette espece d'apoplexie laisser quelquefois de la toux après elle: cette toux fait beaucoup de mal en ce qu'elle fait que les humeurs s'accumulent dans la tête: elle ne demande point de traitement particulier, mais elle cede très-bien à la diete végétale: j'ai vu réussir l'esprit de nitre délayé dans une boisson émolliente. Il faut se garder soigneusement de tous les narcotiques qui dans ce cas sont des poisons dangereux.

Avant que de parler des autres especes d'apoplexie, je rendrai compte en peu de mots de quelques autres maladies qui ont de l'affinité avec l'apoplexie sanguine, & je rapporterai

des observations qui y appartiennent.

La premiere de ces maladies n'est pas fort rare; elle n'a pourtant pas été décrite jusqu'à présent; aussi est-il souvent arrivé qu'on ne l'a pas connue, & qu'ayant été mal traitée, elle est devenue mortelle: elle reconnoît pour cause une obstruction lente & légère des vaisseaux du cerveau; il s'ensuit de la langueur, de la pesanteur, de la lassitude; (car les esprits qui mettent les muscles en mouvement sont en défaut), puis un dérangement d'estomac, du dégoût & des nausées, qui sont un effet de cette étroite correspondance qui a lieu entre l'estomac & la tête, & qui fait qu'il est souvent difficile de juger, si la cause des nausées est dans l'estomac ou dans le cerveau; parce que la pléthore du cerveau produit fréquemment un effet semblable à celui qui dépend des impuretés de l'estomac. La maladie se manifeste tout-à-coup par des vomissemens souvent accompagnés d'un pouls irrégulier & d'une foiblesse excessive: on en accuse des dépravations du chyle: on employe des émétiques, des purgatifs, des stomachiques; on cherche à rétablir les forces par des spiritueux, & à opérer une révulsion par le moyen des vésicatoires; tout va en em-

pirant ; la léthargie survient & le malade succombe.

J'ai vu plusieurs personnes dans ce cas ; j'ai arrêté les vomissemens, dissipé les nausées, empêché la maladie d'achever de se former, & je l'ai guérie par une saignée copieuse, par des bains de pieds, en faisant boire sur des tamarins, sur le nitre, en prescrivant une boisson délayante & laxative, & par des lavemens très-émolliens. Je sais que plusieurs sont périés pour avoir été traités par une autre méthode. Il n'y a pas bien long-tems qu'un homme qui avoit été attaqué de cette maladie, est mort dans une profonde léthargie : on lui avoit fait prendre des préparations de pavots, je ne fais dans quel but, à moins que ce ne fut peut-être pour arrêter le vomissement.

Il est encore une maladie analogue, à laquelle succombent plusieurs personnes parvenues à une extrême vieillesse. Après des vertiges, de l'angoisse & de la faiblesse, elles sont tout-à-coup attaquées de vomissemens si copieux qu'on a peine à concevoir la quantité des matieres qu'elles évacuent. Les vomissemens durent pendant quelques heures ; lorsqu'ils sont apaisés, le malade paroît être un peu mieux ; mais il leur reste une très-grande faiblesse, & à

peine s'est-il écoulé quelques heures qu'il survient une léthargie mortelle, ou qu'après une légère difficulté de respirer, ils tombent en syncope & finissent ainsi leurs jours assez tranquillement.

Deux cas tout nouvellement arrivés serviront d'exemples d'une autre maladie. Un homme de quarante ans d'un tempérament bilieux, mais sain, ayant mené ci-devant une vie gaye & active, maintenant sédentaire, en proie à l'ennui & à certains chagrins, & mangeant peut-être un peu trop, tomba sur la fin de l'automne dernière dans un sommeil presque continuel, en sorte qu'il entendoit à peine parler, qu'il répondoit avec difficulté, & qu'il ne prononçoit que de tems en tems quelques paroles dépourvues de sens, soit que l'assoupissement le gagnât, soit que ce fût l'effet d'un très-violent mal de tête qui alternoit avec l'assoupissement; il étoit dégoûté de tout, même de la vie, il étoit maigre, jaune, foible; il avoit des nausées & des vertiges. Je conseillai 1°. de ne lui donner pour toute nourriture que des végétaux, & pour boisson de l'eau seulement ou de la limonade, en mettant le vin absolument de côté; & sur-tout de lui donner une très-grande quantité de fruit de la saison, principalement des raisins; 2°. de lui

faire baigner les jambes dans l'eau tiède une ou deux fois le jour ; 3°. de lui faire boire tous les jours douze onces d'une tisane faite avec de la racine de chien-dent, des tamarins & du nitre. Il se porta bien au bout de douze jours.

J'ai été consulté par les parens d'un capitaine de qualité qui avoit près de cinquante ans, qui étoit robuste, mais qui avoit l'habitude de passer les nuits à jouer : il étoit tombé dans la tristesse & dans un assoupissement sans sommeil, accompagné d'absences de mémoires, en sorte qu'il s'endormit étant assis à table en parlant & en se promenant : il passoit des nuits cruelles & dans l'angoisse, & il oublioit ce qui s'étoit passé peu auparavant ; il ne disoit pas un mot de tout le jour, tandis qu'avant sa maladie il étoit d'une humeur gaye. Quelle étoit la cause de cette maladie ? Etoit-ce une disposition inflammatoire ? Quels remèdes falloit-il employer ? Ce n'étoit sans doute pas des bouillons de vipere & des vésicatoires, comme un médecin étranger l'avoit conseillé ; mais j'ordonnai qu'après une saignée, 1°. il bût tous les jours quatre livres de petit-lait très clarifié avec autant d'onces de miel, une once de rob de sureau & deux dragmes de crème de tartre, 2°. une diete entièrement végétale

& consistant sur-tout en herbes chicoracées, en fruits de la saison & en raisins, 3°. je lui défendis absolument toute boisson fermentée, excepté le vinaigre seulement; mais je voulus qu'il bût abondamment de la limonade, de l'eau & du moût, 4°. je voulus qu'il prit le soir d'amples bains de jambes tièdes. Le malade étant indocile n'observa tout cela qu'imparfaitement, & ne voulut pas renoncer tout-à-fait à la viande & au vin, il ne prit ni du petit-lait, ni du miel, ni du rob de sureau; il usa cependant des bains de jambes tièdes, de crème de tartre & d'aposemes de chicorée : cela fit prendre une meilleuré tournure à la maladie, l'assoupissement se dissipa, le sommeil revint, la tristesse diminua; mais comme il mit bientôt de côté toutes les regles que je lui avois prescrites, la maladie ne cessa pas encore entièrement (*).

Il faut rapporter ici ces sommeils léthargiques dont parlent des auteurs di-

(*) Il y a neuf ans que j'écrivis ceci, ce malade parut être encore pendant quelque tems dans un état de convalescence; mais ayant bientôt repris son premier genre de vie, il retomba dans l'assoupissement, & ayant été assez mal avisé que d'user de la poudre d'*Aibard*, il s'enflamma le cerveau, où on trouva un abcès après sa mort.

gnes de foi : on voit quel doit en être le traitement toutes les fois qu'ils ne tirent pas leur origine de quelque autre maladie. C'est mal-à-propos qu'on cherche à réveiller les malades en employant des remèdes stimulans, tandis qu'il faut les guérir par des évacuations & en réprimant le mouvement des humeurs. Car lorsqu'il aborde plus de sang dans certaines parties qu'il ne s'en écoule, elles se remplissent trop. Il faut donc par cette raison faire enforte que l'affluence du sang & la plethore diminuent ; car des observations sans nombre prouvent que toutes les fois qu'on la dissipe, le mouvement du sang dans les veines est plus facile.

Il est des hommes mal constitués dès leur naissance, & qui ayant les vaisseaux du cerveau ou de la tête trop délicats, sont exposés à raison de cette constitution à des maux de tête continuels & très-graves, & ils sont presque d'abord accablés par les moins violens. L'art ne peut pas y remédier, & il n'y a de soulagement à attendre que d'un genre de vie qui diminue l'activité des forces vitales ; ces personnes sont obligées de vivre dans un état de foiblesse, les forces leur donnent la mort.

Je dois maintenant parler des autres

especes d'apoplexie. Toutes les fois que cette maladie attaque un corps qui n'est sujet ni à la pléthore ni à l'inflammation, mais qui est cachectique & rempli d'humeurs crues, aqueuses, visqueuses, il est rare qu'il faille avoir recours à la saignée; mais il faut évacuer par les couloirs & faire en même tems tout son possible pour procurer une révulsion. Il ne faut pas non plus faire choix des remedes recommandés précédemment, lesquels sont exempts de toute âcreté; car dans ce cas-ci il n'est pas si facile d'accélérer le mouvement des humeurs; & les corps engourdis de ces malades obéissent mal à des remedes doux. J'emploie les sels amers, le séné, la rhubarbe, le diagrede, la racine de jalap & des lavemens âcres à titre de purgatifs: après qu'une diarrhée abondante a entraîné une quantité d'humeurs, il est permis d'exciter d'autres sécrétions, pourvu qu'en même tems on fasse usage des révulsifs. Mais on est quelquefois obligé d'employer des stimulans un peu forts, car l'engourdissement du cerveau est souvent si grand que malgré que les causes de l'engorgement soient déjà dissipées, ce viscere a toutes les peines du monde à s'en délivrer, si on ne lui aide pas.

C'est dans cette espece d'apoplexie que les cantharides sont souvent d'une si grande utilité, parce qu'elles agissent en même tems comme stimulans & comme révulsifs, & qu'elles excitent souvent des sueurs abondantes que j'ai vu plus d'une fois emporter la maladie, mais il faut pour cela entretenir l'écoulement assez long-tems; car telle est la propriété des vésicatoires, qu'ils raniment toutes les fonctions de la transpiration cutanée, quand même on ne les applique qu'à une seule partie. Vous savez, monsieur, que dans quelques endroits, les gens de la campagne substituent aux cantharides la renoncule des marais, qui est une plante vénéneuse (*); mais il faut s'en servir avec

(*) C'est le *Ranunculus sceleratus* de LINNÉ, qu'on appelle aussi *Grenouillette d'eau* ou *Pied-pou*, & que nos paysans appellent *Piappau*. Qu'il me soit permis de transcrire ici de mon *Histoire des plantes vénéneuses*, (pag. 100 & 108,) ce qu'il y a de plus important à savoir, touchant l'usage externe de cette renoncule. "La fleur & les feuilles appliquées sur la peau la rougissent, & y font lever des vessies au bout de 12 heures sans douleur, il est vrai; mais les ulcères qui en résultent, demandent beaucoup de tems pour se fermer, sur-tout si on a percé ces vessies. Les feuilles appliquées sur les verrues les enflamment, &c. Lorsque la grenouillette d'eau, employée à l'extérieur, y a excité un ulcere qui dure trop long-tems, & qui devient douloureux, l'application du baume du Pérou réussit très-bien, quoiqu'il augmente d'abord la douleur; mais après cela, elle ne tarde pas à disparaître entièrement, & l'ulcere se ferme en peu de tems".

précaution. Il est vrai qu'appliquée au pouce, elle a dissipé la fièvre intermittente ; mais la trop grande irritation qu'elle excite, a occasionné des maladies beaucoup plus graves. Je connois un capitaine Piémontois qui, après avoir eu le pouce détruit jusqu'à l'os avec des douleurs inouïes, a eu pendant plusieurs mois un ulcère très-fâcheux qui l'a fait cruellement souffrir. Un charretier eut dans l'espace de quelques heures toute la peau du bras levée, en forme d'une vessie prodigieuse, avec de la fièvre, du délire, de la phrénésie, une espèce de rage & la gangrene, en sorte qu'un très-habile chirurgien eut bien de la peine à sauver ce bras. Les cantharides sont donc plus sûres.

Une femme, âgée de soixante & dix années & d'une constitution lâche, eut une attaque d'apoplexie qui lui laissa une paralysie complète de la langue, de la moitié du visage, du bras & de la jambe du côté gauche. Après avoir beaucoup évacué les premières voies, on lui appliqua les cantharides, puis à l'aide d'une boisson convenable & des diaphorétiques fixes, on excita des sueurs, qu'on laissa continuer pendant neuf jours entiers, sans presque faire changer d'attitude ni de linges à la malade ; ces sueurs la laissèrent

serent entièrement dégagée de toute paralysie, & jouissant d'une santé, d'une force & d'une bonne vue qui lui étoient déjà inconnues depuis long-tems, en sorte qu'elle put quitter ses lunettes, dont elle se servoit depuis bien des années.

D'autres auteurs ont indiqué fort au long d'autres secours qu'il faut rapporter ici. Le traitement prophylactique consiste en deux parties, celle de la diete & celle des remèdes. La principale regle est d'observer une diete qui soit atténuante sans être émolliente; mais qui soit assaisonnée de stimulans qui mettent en jeu les fibres engourdis & qui réveillent l'activité des couloirs qui ne font plus leurs fonctions. Une dose médiocre d'un vin diurétique fait un bon effet. Il faut éviter toutes les boissons qui relâchent. Il faut continuellement se donner de l'exercice & se frotter chaque jour par tout le corps. Il faut se purger de tems en tems avec de la poudre cornachine ou de la rhubarbe. Il est à propos d'user d'un vin médicinal fait avec des amers & des diurétiques; je l'ai prescrit à plusieurs malades, & toujours avec succès.

Plusieurs sont cas des fontanelles dans

cette espece d'apoplexie ; je les approuve dans le cas où la premiere attaque de la maladie a succédé à la suppression de quelque écoulement qui subsistoit depuis long-tems ; car alors une fontanelle établie à l'endroit où se faisoit cet écoulement , a empêché le retour de l'apoplexie , & a guéri d'autres maladies qui provenoient de la même cause : autrement la fontanelle n'a pas été d'une grande utilité , & il ne faut pas mépriser l'autorité de quelques auteurs de poids qui ont averti que les fontanelles étoient souvent un remede nuisible ; l'observation le fait voir.

Une femme respectable sexagenaire & replete , étant tourmentée depuis plusieurs années d'une lippitude très-fâcheuse , consulta en 1758 , au mois de Juillet , un chirurgien étranger qui ayant examiné attentivement ses yeux , trouva qu'ils n'avoient aucun vice , & que la vue étoit bonne. Mais dans la vue de remédier à la lippitude , il conseilla une fontanelle ; un médecin étranger , le médecin & le chirurgien ordinaires furent du même avis : on l'établit en faisant une incision dans le bras gauche ; bientôt il survint autour de la fontanelle de vives douleurs , des inflammations , des croû-

tes (*), des dartres qui défigurèrent dans peu de tems tout le corps qui jusques-là avoit été absolument exempt de toute maladie de la peau : la lippitude devint encore plus fâcheuse. Ayant été appelé pour la première fois au mois de Décembre de la même année, pour consulter sur ce qu'il y avoit à faire pour rétablir la vue que la malade avoit presque perdue, je trouvai que les deux yeux étoient obscurcis par une cataracte.

Quelle étoit l'étymologie de cette maladie ? Est-ce que l'irritation de la peau avoit arrêté la transpiration ? avoit-elle donné lieu par-là à ces vices de la peau, & à ce qu'une humeur trop âcre, ayant reflué vers la partie malade & vers les parties voisines, avoit augmenté la lippitude & produit la cataracte ? La peau se guérit, après avoir formé la première fontanelle qu'on avoit établie dans une partie trop musculeuse, & après en avoir ouvert une autre, (car la malade ne voulut pas permettre qu'on supprimât entièrement cet écoulement), après avoir appliqué des préparations de plomb au bras & employé des purgations douces, composées de mercure doux & de soufre

(*) *Lichenes.*

doré d'antimoine , mélange utile qui réussit toutes les fois qu'il s'agit de résoudre des humeurs visqueuses.

La cataracte qu'on auroit dû abattre d'abord (*) subsistoit encore : on en auroit fait l'extraction depuis long-tems, si on m'avoit donné une entière confiance. Car les argumens qui démontrent qu'on doit préférer l'extraction à l'abaissement, sont d'un grand poids, & tous les gens de bien doivent des remerciemens à Mr. DAVIEL, de ce qu'il a fait voir par de nombreuses observations l'utilité de l'extraction, laquelle plusieurs autres auteurs avoient déjà soupçonnée : car sans parler de ceux que cite Mr. DE JUSSIEU, dans sa dissertation sur cette nouvelle méthode, l'extraction a été mise en pratique dans le siècle dernier par ROCH MATTHIOLE, chirurgien Italien ; par BURRHUS, par LAMZWEERDE, & au commencement de ce siècle par un charlatan Allemand. Mr. MERY en cite d'autres exemples dans les *Mémoires de l'Académie de Paris* de l'année 1707. Il en est un très-digne de remarque dans le-

(*) On l'a abattue depuis lors, mais le succès en a été malheureux, car la malade a souffert de très-grandes douleurs après l'opération, & le peu de vue qu'elle a recouvré, ne lui a été d'aucune utilité.

quel la nature , montrant la route convenable , poussa d'elle-même le cristallin opaque dans la chambre antérieure de l'œil , d'où il fut très-facile à Mr. DE SAINT-YVES de le tirer.

Mais dans le cas de notre malade , le chirurgien à qui on s'étoit adressé pour opérer sur cette cataracte , ne connoissoit pas cette nouvelle méthode , & renvoyoit même l'abaissement malgré moi , en attendant je ne fais quelle maturité dont on parloit beaucoup autrefois , mais dont les plus habiles gens ne font aucun cas aujourd'hui. Car lorsque le cristallin est sain , il est mûr & très-en état de subir l'opération ; l'opacité ne lui ôte rien de cette aptitude , si ce n'est qu'en même tems il devient mou & même se fond , ce qui arrive quelquefois ; mais toutes les fois qu'il a conservé sa première solidité , il est toujours mûr ; & aussi-tôt qu'il ne reste plus d'espérance de dissiper la cataracte par les remèdes , on peut faire l'opération avec sûreté ; & c'est en vain qu'on supporte la cataracte scrupuleusement pendant plusieurs années ; ce délai est même mal indiqué ; car il est à craindre que le cristallin qui est devenu inutile & incommode , étant retenu long-tems dans l'œil , n'y excite des

inflammations, des adhésions, des suppurations ou d'autres maladies qui rendent pour toujours impossible la guérison qu'on avoit différée, & qu'en attendant ainsi une maturité imaginaire, on ne laisse échapper une occasion qu'on ne retrouvera jamais. J'en ai des exemples dont je rendrai une fois compte ailleurs.

Il est une espèce d'apoplexie provenant de trop d'embonpoint, laquelle il faut prévenir par les remèdes les plus fondans, car lorsqu'elle est formée, elle ne se guérit point. Les symptômes qui l'annoncent, durent souvent long-tems; Mr. VAN SWIETEN les a exposés avec beaucoup de clarté.

Il y a trois ans qu'une femme âgée de cinquante quatre ans tomboit fréquemment dans l'assoupissement; elle étoit à la vérité replete, mais exempte de tout autre vice autant que j'ai pu le découvrir: elle étoit souvent attaquée d'engourdissement à la langue, au bras, à la jambe, de vertiges & d'obscurcissement de la vue. L'embonpoint diminua par un usage abondant du savon de Venise & d'oxymel scillitique; par une diète atténuante, maigre, légèrement stimulante, & par un exercice modéré; tous les symptômes se dissipèrent

peu-à-peu , & dans la fuite elle se porta bien.

J'ai vu dans l'été de 1759 , dans une ville voisine , une femme âgée de quarante & quelques années , presque envelie dans la graisse , paresseuse depuis long-tems & lente , se plaignant que la mémoire lui manquoit , & qui quelques mois après , étoit presque continuellement plongée dans le sommeil , incapable de presque aucun mouvement , absolument dépourvue de mémoire , en proie à l'angoisse & de mauvaise humeur : elle étoit enfin imbécille. D'autres médecins avoient conseillé des bains froids & des fortifiants. Je crus qu'il falloit employer les plus puissans fondans. Les chaleurs qui étoient alors excessives , & qui donnoient beaucoup d'angoisse à la malade , ne me permettoient pas d'employer le savon ; mais je fus d'avis qu'elle usât d'oxymel scillitique avec un sel neutre , & qu'elle se mit à une diete très-légère & fondante. Au bout de quelques jours , il y eut de l'espérance que l'assoupissement se dissiperoit bientôt ; mais déjà le septieme jour , la malade refusa de prendre ces remedes , & elle en employa d'autres : la maladie dégénéra prompt-

tement en léthargie & en apoplexie.

Soit que la sécrétion & la distribution des esprits animaux soit empêchée, soit qu'ils viennent à manquer par l'épuisement des forces, il s'ensuit l'apoplexie, maladie dans laquelle les nerfs cessent d'être sensibles, & ce défaut de sensibilité donne lieu à la cessation des actions volontaires, car les nerfs ne sont certainement pas privés de toute action, mais seulement de celle qui sert aux sens; car tous les mouvemens qui ne dépendent pas de celle-ci subsistent encore, ce sont ceux que l'école a appellés les *mouvemens vitaux* & les *mouvemens naturels*. Or l'engourdissement des sens fait cesser l'action de l'ame sur le corps & les mouvemens qu'elle produit. La circulation subsiste dans son entier, ses causes n'étant pas du ressort de l'ame : la respiration est quelquefois lésée, soit à cause du catarrhe suffoquant qui accompagne souvent l'apoplexie, soit parce que cette fonction est à la vérité en partie nécessaire & en partie assujettie à l'action de l'ame.

Doit on rapporter ici cette industrieuse hypothèse que notre ami le célèbre ZIMMERMANN a proposée, il y a vingt ans, non sans être fondé sur des expé-

riences; en disant qu'il soupçonnoit que les nerfs sentent par les esprits & qu'ils produisent le mouvement par une propriété innée des solides? Quoiqu'il en soit, on comprend que l'apoplexie a lieu, lorsque les esprits sont en défaut; telle est celle qui tue subitement dans les maladies chroniques, sur-tout dans ces maladies qui dissolvent entierement le sang, dans la jaunisse, par exemple, ce que j'ai vu arriver quelquefois. Telle est celle qui emporte ceux qui aiment les remèdes, & qui en en prenant continuellement, s'attirent une mort qu'ils cherchent à éviter. Telle est enfin celle qui succède au marasme des vieillards, ou qui tue ceux que des chagrins continuels ont abattus.

Il faut employer ici un autre traitement; il faut remédier à la mauvaise qualité des humeurs & en rétablir la quantité; il faut exciter les mouvemens vitaux qui languissent. La cure consiste donc à employer des fortifiants, de bonnes nourritures, & à éviter soigneusement les évacuans. On prévient la maladie en usant d'alimens fort nourrissans, mais qui soient faciles à digérer, en en prenant souvent & en petite quantité.

Il est une espece d'apoplexie dans la-

quelle la foiblesse est l'effet d'obstructions du bas-ventre, lesquelles ont nu aux digestions & empêché la nutrition. Je l'ai vue arriver chez des femmes qui n'étoient pas encore parvenues au premier période de la vieillesse. Il faut soutenir les forces & résoudre les obstructions avec prudence. Les gommeux & les plantes ameres sont pour cela d'une grande utilité.

SYDENHAM a mis avec raison l'affection hystérique au nombre des maladies qui ont l'apparence de l'apoplexie ; j'en ai souvent vu des exemples. Le plus souvent cette maladie n'est pas grave, pourvu que le médecin ne la fasse pas empirer par sa faute. On la guérit tous les jours par des frictions de tout le corps, par des épithèmes aromatiques, par quelque boisson fortifiante & anti-hystérique ; on la prévient par les fortifiants & par l'exercice ; elle est souvent occasionnée par les passions de l'ame. Est-elle donc exempte de tout danger ? Non assurément, car on meurt de l'affection hystérique, quoiqu'en disent ceux qui tournent cette maladie en plaisanterie. M. de HAEN, à qui on doit tant de bonnes choses, en rapporte un exemple bien remarquable, & j'en ai vu deux.

Une fille de qualité, belle & âgée de

vingt ans , avoit eu dans une autre ville , & quelques mois avant que d'être attaquée de cette maladie , une petite vérole très-bénigne à ce qu'on m'a dit , & dont elle s'étoit tirée avec la plus grande facilité ; après quoi on la purgea plusieurs fois. Depuis ce tems-là elle avoit eu des maux hyſtériques , elle ſe plaignoit ſurtout depuis environ deux mois de maux de tête très-fâcheux , & elle étoit triſte. L'éloignement d'un médecin habile , qui avoit guéri la première maladie , fit qu'on confia le traitement de celle-ci à un empirique qui s'étoit fait autrefois une certaine réputation , & qui eſpéroit de guérir cette maladie par divers remèdes évacuans & rafraîchiſſans ; mais la tentative étoit folle & le ſuccès en fut malheureux. Tout alloit de mal en pis ; enfin la malade ſouffrant un mal de tête inoui , perdit ſubitement la parole , en montrant du doigt l'endroit de la douleur. Je ne la vis que deux heures avant ſa mort , elle avoit alors le viſage rouge , le pouls intermittent , irrégulier , très-petit & très-mauvais , une angoiſſe extrême , elle mourut ſubitement. Ses parens voulurent qu'on ouvrit la tête ; j'en fus témoin tout ſeul ; il ne ſ'y trouva pas le plus petit vice. Auroit-on trouvé dans la poitrine quelque

trace de maladie ? L'observation suivante prouve peut-être le contraire.

La même année une fille de dix-huit ans ayant eu une frayeur pendant l'écoulement de ses regles, elles s'étoient arrêtées ; elle avoit eu après cette suppression de fréquens évanouissemens , auxquels un chirurgien qui demouroit alors ici, avoit tenté de remédier par divers moyens. Enfin , après que la maladie se fut montrée sous une infinité de formes , pendant six ou sept mois , la malade tomba dans un profond assoupissement , d'où on tâcha inutilement de la tirer. Toutes les tentatives ayant été infructueuses , les parens eurent recours à moi le troisième jour de l'assoupissement ; je trouvai la malade dormant si profondément , qu'aucun bruit ni aucun genre d'irritation ne pouvoit la réveiller. Je conseillai ce que j'ai accoutumé de conseiller dans des cas semblables , savoir , de la laisser dans une parfaite tranquillité. Au bout de douze heures elle se réveilla bien portante , si ce n'est qu'elle étoit extrêmement foible.

En examinant tout avec attention , je trouvai qu'il n'y avoit aucun vice local & qu'il n'y avoit point de fièvre ; cela me détermina à conseiller des fortifiants combinés avec des anti-hystériques. Ils

réussirent à souhait, mais quelques jours après, une nouvelle frayeur jettâ la malade dans des angoisses si cruelles, accompagnées d'un mal de tête inoui, de nausées continuelles, & d'affreuses convulsions des membres, qu'il n'est rarement arrivé de voir un état plus fâcheux. J'appaisai d'abord la furie du mal au moyen d'une seule dose d'opium, puis j'en vins insensiblement à bout par les remèdes que j'ai déjà dit. Mais l'abattement des forces, qui avoient été affoiblies par la longueur de la maladie & sur-tout par les remèdes, ne me laissoit pas beaucoup d'espérance de parvenir à une guérison complète. La malade fut saisie d'angoisse en mangeant une soupe, & elle mourut dans l'espace d'une minute.

J'engageai les parens, en leur offrant de l'argent, à permettre l'ouverture du cadavre. Je trouvai le cœur peut être un peu plus gros, plus mol & plus pâle que le naturel; cela venoit-il des saignées fréquentes qu'on avoit faites? Je n'ai d'ailleurs point vu de cadavre plus exempt de toute espece de vice. Qui est-ce qui fera voir de quelle maniere cette maladie est devenue mortelle dans ces deux cas & dans celui que rapporte Mr. de HAEN? Est-elle arrivée par le défaut des esprits

seulement ? Mais il est des personnes qui vivent long-tems, quoiqu'étant beaucoup plus foibles que ne l'étoient nos malades quelques jours avant leur mort. La mort a-t-elle été occasionnée par une paralysie ou par une convulsion du cœur ? Il arrive assurément très-souvent & très-facilement que tous les muscles des femmes hystériques sont convulsés ; pourquoi le cœur ne le seroit-il pas ? Je croirai donc que cela est ainsi, jusqu'à ce que des gens instruits rectifient mes idées. J'avoue que la théorie des maladies des nerfs renferme encore beaucoup d'obscurités ; cependant la clarté augmente insensiblement, & il y a lieu d'espérer que la dissertation que mon intime ami, Mr. ZIMMERMANN, prépare pour la presse sur les affections hystériques & hypocondriaques, dissipera toutes ces obscurités.

Il est difficile de s'imaginer combien la frayeur abat les forces des personnes foibles : j'en rapporterai un exemple entre plusieurs autres. Une femme grosse éprouvoit des hémorrhagies de matrice, que j'eus le bonheur de faire cesser ; & comme elle devoit accoucher dans peu, il y avoit lieu d'espérer qu'elle guériroit sûrement, car les forces étoient en bon état, & il y avoit déjà plusieurs jours

qu'elle n'avoit plus de perte. Elle est frappée d'une grande frayeur & tombe en défaillance ; étant revenue de cet état, elle tombe dans un délire, accompagné d'une foiblesse totale ; je rétablis un peu les forces par la nourriture & par des remèdes appropriés à son état : le lendemain il survient une nouvelle hémorrhagie, mais peu considérable, & telle que la malade auroit pu en supporter plusieurs avant sa frayeur, sans s'en trouver mal : j'étois absent, elle meurt dans l'espace d'une heure, & je perds en sa personne une amie que je regretterai toujours. Maintenant, pourquoi la cause de cette mort n'auroit elle pas été dans les nerfs ? Elle arrive à la suite de la ligature de la plus petite ramification nerveuse, & lorsqu'on irrite légèrement un nerf qui est à découvert, toute l'économie animale en est troublée. Mais il est plusieurs maladies qui peuvent affecter les nerfs plus fortement que ne le fait un observateur, en faisant usage de la ligature ou d'une légère irritation.

Il est tems maintenant d'en venir à la paralysie ; mais il sera bon de commencer par un court examen de ce qu'on doit penser de la fumée du tabac, qu'on recommande, à ce que j'ai vu dans un livre nouveau, comme un préservatif contre

l'apoplexie , afin qu'on ne s'en laisse pas imposer par une erreur aussi dangereuse.

JEAN NICOT, ambassadeur de France à Lisbonne, a été le premier qui, à la persuasion d'un Flamand qui revenoit de la Floride, a employé & recommandé l'usage de cette fumée aux Européens l'an 1560, si je ne me trompe : cette fumée est chargée d'un sel acre & d'un soufre combiné avec une huile narcotique. Ce sel, aidé de la chaleur, irrite les glandes salivaires, fait couler la salive & soulève l'estomac ; de-là vient le vomissement chez ceux qui n'ont pas l'habitude de fumer, il irrite les intestins, c'est ce qui fait que les fumeurs novices en éprouvent souvent une diarrhée abondante, & que les fumeurs de profession ont tous les jours une selle, ce qu'ils regardent comme très-avantageux. Il se peut qu'à raison de son amertume & de sa vertu purgative, cette fumée est contraire au *tania* & aux autres vers, car on manque à cet égard d'observations sûres.

Il résulte du même principe que cette fumée a quatre inconvéniens : 1°. elle fait cracher la salive & donne lieu à toutes les maladies que cette évacuation produit ; car si on y fait attention, on verra que les fumeurs salivent beaucoup pen-

dant qu'ils fument & qu'ils ne crachent point pendant le reste de la journée : cela n'est pas étonnant , car l'organe de la salivation ayant été irrité , sa fonction cesse en même tems que la cause de l'irritation ; de-là vient souvent une sécheresse de la bouche qui fait que l'on se gorge d'une trop grande quantité de boisson ; 2°. la fréquente irritation détruit les forces de l'estomac & des intestins , l'appétit se perd , les forces s'épuisent , la nature devient paresseuse & n'agit plus qu'à l'aide des stimulans ; 3°. les humeurs contractent de l'acrimonie ; 4°. ceux que la fumée du tabac oblige de boire en trop grande quantité , sont exposés par-là à une nouvelle source de maladie , laquelle varie suivant la diversité des boissons , & qui est toujours funeste.

Le principe narcotique de cette fumée ajoute à l'indisposition de l'estomac , la tête se remplit d'humeurs , il survient des maux de tête , des vertiges , des angoisses , la léthargie , l'apoplexie , enfin il produit tous les effets de l'opium , comme le grand BACON DE VERULAM en a déjà averti , en disant : *Le tabac dont l'usage s'est accrédité dans notre siècle , est un certain genre de jusquiame , & trouble manifestement la tête , de la même manière*

que le font les compositions où il entre de l'opium.

On voit donc combien on se trompe & à quel danger on s'expose, en usant de cette fumée dans la vue d'éloigner l'apoplexie. J'ai vu plusieurs exemples, outre nombre d'autres qui sont venus à ma connoissance, par ouï dire ou par la lecture, de gens qui, ayant eu une attaque d'apoplexie dans le tems qu'ils fumoient, pour se garantir de cette maladie, ont bien fait voir par-là que ce remede a la propriété d'occasionner l'apoplexie. Je ne me souviens pas d'avoir vu un fumeur qui soit devenu vieux : DE HEYDE regrette un savant médecin, qu'un usage excessif de la pipe a tué à la fleur de son âge : on comprend bien qu'un pareil abus donne lieu à toutes les maladies, que des auteurs de poids disent avoir été occasionnées par la fumée du tabac. De ce nombre sont l'apoplexie, suivant VAN HELMONT, TULP, suivant les médecins de Breslau & plusieurs autres ; l'épilepsie, suivant les *Ephémérides des curieux de la nature* ; des vices très-considérables de la poitrine, suivant DE HEYDE & TULP ; la jaunisse, suivant PIERRE BORELLI ; des maladies du foie, qui sont en général des maladies graves, suivant VAN SWIETEN ; la goutte,

suivant WERLHOFF; l'étisie, suivant vous, monsieur; & d'autres maladies suivant d'autres auteurs. Je traite encore actuellement un homme qui étoit tourmenté d'un mal de tête des plus cruels & d'une sécheresse brûlante à la bouche, après avoir trop fumé de tabac dans la vue de se guérir d'un mal de dents, mais sans succès, au lieu qu'il s'en est délivré en usant de rafraichissans, comme je le lui avois conseillé.

La fumée du tabac n'a-t-elle donc aucune utilité? Si on en use beaucoup, elle nuit assurément à toutes sortes de personnes & dans tous les cas; & cette assertion ne peut être réfutée par quelques exemples de personnes, chez qui la peine n'a suivi qu'à pas lents, la commission de l'abus; car l'habitude fait que nous nous accoutumons aux poisons les plus dangereux, mais quoiqu'ils ne détruisent pas la machine tout d'un coup, ils ne laissent pas que de produire cet effet à la longue.

Des personnes d'une constitution lâche & phlegmatique se sont quelquefois bien trouvées de faire un usage modéré du tabac, en fumant avec des pipes longues & minces auxquelles s'attache l'huile de cette plante, qui est chargée d'un soufre narcotique, comme on l'a appris

par expérience : les bons effets que ces personnes en ressentent , viennent de ce que le sel stimulant du tabac évacue les glandes salivaires & ranime le mouvement péristaltique devenu trop lent ; c'est de cette manière qu'on dit que la pipe a guéri quelques maladies , provenant d'une trop grande quantité d'humeurs. Elle a pu par l'irritation qu'elle cause rétablir le ton des glandes salivaires qui étoient fort relâchées, comme les remèdes âcres remédient quelquefois au relâchement de l'estomac, & c'est ainsi qu'elle a pu faire cesser une salivation habituelle. La fumée du tabac a pu soulager des personnes sujettes à l'asthme piteux , en s'introduisant avec l'air dans les bronches. Je lis dans ce moment qu'elle a aussi été utile à des gens replets. Est-ce peut-être qu'elle a produit cet effet en leur ôtant l'appétit ? Est-ce en ranimant leurs fibres languissantes ? Suivant le témoignage de HOFFMANN , elle a quelquefois guéri promptement de violentes coliques ; est-ce à titre de soporifique ou de purgatif ? C'est ce que cet auteur nous a laissé ignorer.

Il est donc difficile de nier qu'un usage prudent de cette fumée n'ait quelquefois été un remède utile. Mais l'usage journalier est presque toujours nuisible.

Le tabac en poudre, qu'on ne cesse de tirer par le nez par une très mauvaise habitude, ne manque pas non plus d'inconvéniens. Car il irrite les nerfs & il n'a point d'autre vertu ; or je ne fais pas quel avantage on peut attendre de l'irritation des nerfs dans un corps sain. L'abus de cette poudre cause des vertiges chez les plus robustes. J'ai vu des personnes foibles avoir non-seulement des vertiges, mais aussi des angoisses & des défaillances complètes. Il est une infinité de femmes fort sensibles qui, pour avoir tiré par le nez à jeun un seul grain de tabac, ont eu une violente attaque de passion hystérique. Enfin cette irritation réitérée fait non-seulement perdre l'odorat, mais encore elle donne lieu à un engourdissement général qu'on a bien de la peine à dissiper. Est-ce que le tabac affoiblit la mémoire, comme on le dit communément ? Les observations les plus nouvelles donnent lieu de le croire. On dit qu'il fait moucher. Cela est vrai sans doute dans certaines circonstances, mais d'ailleurs il le bouche. Et cet écoulement du nez n'est pas fort recommandable ; on devroit même le mettre plutôt au rang des indispositions, puisque les personnes qui se portent le mieux, en sont exemptes,

& que c'est chez les malades une incommodité dégoûtante. L'irritation que le tabac excite, auroit-elle été quelquefois utile dans les maux de dents à raison d'une propriété opposée à la cause du mal ? Il paroît qu'on devroit dans cette maladie avoir plus de confiance à la mastication qui procure une évacuation abondante de sérosité, & c'est ainsi que P. BORELLI guérit autrefois un homme replet, comme il le raconte lui-même.

J'ai peu d'observations à faire au sujet de la paralysie qui accompagne, suit ou précède si souvent l'apoplexie. L'étiologie en est facile. On démontre en physiologie, comme je l'ai déjà dit, que lorsque le cerveau est comprimé, il en résulte une privation de mouvement & de sentiment dans la partie dont les nerfs viennent de l'endroit du cerveau qui est comprimé. La pression de la moëlle épinière prive tout de même du mouvement la partie du corps qui reçoit ses nerfs de cette moëlle.

Il est pareillement connu qu'il y a une sérosité qui croupit dans les parties comprimées ; car les artères apportent plus de sang que les veines n'en emportent. Donc il arrive après ou avant l'apoplexie, (car, comme je l'ai dit, la

cause subsiste long-tems avant que la maladie se manifeste), ou en même tems, que tandis que les sens ou les muscles du visage sont attaqués à raison de la compression du cerveau, la sérosité qui croupit dans les ventricules du cerveau, faute de resorption, découle à la base du cerveau ou sur la moëlle épiniere, & empêche divers mouvemens suivant la partie qu'elle comprime.

On voit par-là ce que c'est qu'une paralysie totale & en quoi consiste une paralysie particuliere ; pourquoi tantôt elle n'affecte que les organes des sens, tantôt les muscles, en les privant de leurs fonctions. Les membres en sont attaqués toutes les fois que la moëlle épiniere est comprimée, & elle peut l'être par une humeur qui distille du cerveau, par un engorgement formé dans la moëlle même ; par la fracture, par la luxation ou par quelqu'autre maladie osseuse des vertebres. On m'a consulté tout nouvellement pour une fille qui a un ulcere dans le dos, accompagné de la paralysie des cuisses & des jambes, lesquelles sont absolument privées des mouvemens volontaires, & qui sont quelquefois agitées par des mouvemens convulsifs. Je n'ai pas vu la malade, mais je n'ai pas craint d'affirmer com-

me une chose certaine , que l'ulcere & la paralyfie venoient d'un vice des vertebres qui comprimoit la moëlle épiniere. Si quelque cause donne lieu à l'irritation , ce qui peut arriver de plusieurs manieres , il en résulte des mouvemens convulsifs. Un autre médecin avoit conseillé un bain de marc de raisins ; j'avertis qu'on ne pouvoit rien espérer que de la main d'un chirurgien.

Cette paralyfie qui est l'effet d'un vice de l'épine est une maladie fréquente : personne n'ignore l'observation de GALIEN touchant une paralyfie des doigts qui arriva pour s'être enveloppé le cou dans un drap mouillé. J'ai vu en 1750 un jeune homme de quatorze ans , couché dans un lit où il étoit tout-à fait immobile depuis le menton en dessous , & ne pouvant remuer que la tête , la langue & les yeux ; en un mot , étoit atteint depuis deux ans d'une véritable paraplégie. Voici à ce qu'on me dit , quelle en avoit été la cause : il étoit occupé , se portant bien , à tirer du fable d'une grotte , lorsqu'une masse de terre compacte lui tomba sur le cou du haut de la grotte : il tomba sur le champ en syncope & ne recouvra jamais depuis lors l'usage de ses membres. Le chirurgien n'avoit pourtant apperçu aucune luxation

luxation ou fracture. En 1758 un couvreur, après avoir fait une chute qui porta principalement sur les reins, fut incontinent attaqué d'une paralysie de la vessie, des cuisses & des jambes, sans pourtant que les vertebres eussent été fracturées ou disloquées. J'ai fait plusieurs autres observations semblables qu'il seroit superflu de rapporter.

Au reste la premiere de celles qu'on vient de lire, dévoile très-bien à nos yeux la théorie des maladies convulsives & paralytiques, entant qu'elle démontre invinciblement ce qu'on avance en physiologie, savoir que lorsqu'une partie du cerveau ou de la moëlle est irritée, il en résulte des convulsions, & que la paralysie a lieu, lorsque cette même partie est comprimée.

La paralysie est donc pour l'ordinaire la même maladie que l'apoplexie & demande les mêmes préservatifs & le même traitement. Il n'est aucun point dans les nerfs qui ne puisse être le siege de la cause de la paralysie des parties dont les nerfs viennent de ce point, & chaque point nerveux peut être envisagé comme étant le cerveau respectivement aux parties inférieures.

Combien n'en résulte-t-il pas de paralysies & de maladies qui se rapportent à

la paralysie ? Combien n'y a-t-il pas de maladies qu'on traite mal, parce qu'on ne songe pas seulement que la paralysie en est la cause ? Il est aisé de comprendre ce que c'est que ces foiblesses presque paralytiques, qu'on observe souvent dans les maladies aiguës & dans les chroniques.

Le traitement est le même que celui dont j'ai parlé. Il faut faire en sorte de diminuer le mouvement du sang dans les arteres, d'en procurer en même tems la résorption & le mouvement dans les veines, & d'évacuer ainsi les humeurs nuisibles à certaines parties dont elles sont trop remplies. Car quelqu'un qui aura réfléchi attentivement sur la structure des vaisseaux, n'aura presque aucun doute que toutes les stagnations n'aient leur siége dans le tissu cellulaire ou dans les veines. Car tout le système artériel est un tube divergent dont le diametre va en s'élargissant à mesure que le tube s'allonge. Le système veineux par contre est un tube convergent dont le diametre va toujours en se rétrécissant.

Le tissu cellulaire est un vaisseau presque passif, n'ayant presque aucune faculté qui lui soit propre, & dans lequel les humeurs étant déposées, elles y croupiroient éternellement, si la résorption veineuse ne

les en faisoit pas sortir, ou bien elles ramperoient insensiblement de côté & d'autre, soit par leur propre poids, soit par l'impulsion des parties voisines. Le mouvement du sang se fait donc facilement dans les artères; il se fait difficilement dans les veines, & il est presque nul dans le tissu cellulaire. De là vient le siège de la stagnation, de l'obstruction & de l'inflammation dans les veines ou dans le tissu cellulaire; ce que l'inspection des cadavres confirme.

Je fais que plusieurs auteurs parlent d'engorgemens des artères, elles ont sans doute leurs obstructions; mais la théorie de concert avec les observations, nous apprennent que les veines s'obstruent plus fréquemment. J'ai très-bien vu dans le cadavre d'un homme qui mourut dans l'espace de quatre jours d'une maladie très-aiguë, dont on me fit mal l'histoire, que les veines & la tunique cellulaire de l'estomac étoient fort remplies de sang, tandis que les artères que je remplis par un moyen très-simple, étoient presque vuides. L'épanchement du sang dans la membrane cellulaire faisoit que l'estomac paroissoit comme tapissé de pourpre, sur lequel on voyoit un réseau veineux noir. Cette maladie étoit assurément une in-

flammation de l'estomac. J'ai observé un vice semblable, mais moins universel dans la vessie, & on feroit tous les jours de pareilles observations, si on diséquoit plus souvent des cadavres. Ensuite de la fausse supposition de l'obstruction qu'on croit avoir lieu dans les arteres, on se tourmente à chercher pourquoi, après la mort, la plus grande partie du sang se trouve dans les veines. La question est facile à résoudre ; c'est que le plus souvent ce sang étoit dans les veines avant la mort.

Les anciens savoient bien, quoique d'après une fausse théorie, que le siege de l'inflammation est dans les veines. Ou bien ce que je croirois volontiers, l'observation ayant fait voir que le siege de l'inflammation étoit dans les veines, cela avoit donné lieu à la fausse théorie du sang contenu dans les veines & des vents dans les arteres ; théorie que GALIEN avoit déjà rejetée. Pourquoi est-ce que les modernes ont abandonné cette vérité en mettant l'inflammation sur le compte des arteres, tandis que vous avez fait voir, monsieur, qu'on doit la remettre sur celui des veines ?

Mais l'inflammation ne dépend pas de l'obstruction seulement. Que faut-il de plus ? Une plus grande activité dans la

force vitale de la partie obstruée. Mais qu'est-ce que la force vitale ? C'est ce que j'examinerai bientôt en parlant de la nature de la paralysie.

Il y a plus d'une espèce d'obstruction des vaisseaux sanguins ; j'ai parlé ailleurs de l'inflammation chronique ; il en est plusieurs espèces qui ne sont connues que des praticiens. J'ai vu un homme être attaqué au bout de deux heures d'une tympanite causée par une goutte rentrée : cette fâcheuse métastase n'est pas rare , je l'ai observée plusieurs fois , je l'ai trouvée quelquefois de peu de conséquence, d'autres fois dangereuse , & j'ai connu un bûveur chez qui elle a été très-aiguë & qu'elle a tué dans l'espace de trois jours. La grosseesse ressemble souvent à une tympanite déjà dès les premiers jours, elle est alors accompagnée de violentes douleurs & d'une angoisse insupportable. J'ai vu le bas-ventre être plus gros la sixième semaine qu'il ne l'est ordinairement le jour de l'accouchement , & si tendu qu'il en résultoit des douleurs très-aiguës que le plus léger attouchement augmentoit extrêmement , toute la peau depuis le creux de l'estomac jusqu'au pubis étoit absolument noire comme le charbon.

Après avoir diminué la quantité des

humeurs, il faut aider quelquefois celles qui croupissent à se dissiper, & à la résolution de celles qui sont coagulées. D'autres fois cependant on peut satisfaire à tout par le moyen d'une diete atténuante suivie de quelque stimulant qui agisse doucement : j'aime beaucoup la méthode d'ALBIUS qui guérissoit les paralytiques, en leur prescrivant une diete atténuante & incisive, & de l'eau miellée pour boisson. Je connois une pauvre femme âgée de 70 ans, qui étant paralytique de la moitié du corps à la suite d'une apoplexie, s'est complètement guérie dans l'espace d'une année, sans aucun autre secours que celui d'une diete très-atténuante que sa situation lui permettoit de se la procurer.

Mais lorsque la diete ne suffit pas, il faut faire un choix prudent des remèdes & ne pas oublier que l'apoplexie est toujours toute prête à se déclarer : si la paralysie a été précédée d'apoplexie, il faut toujours faire attention quelle a été l'espece de cette apoplexie ; mais si l'apoplexie n'a pas eu lieu auparavant, il faut prendre garde quelle est l'espece de cette maladie qu'on a à craindre. Car cet examen sert de boussole au médecin en lui indiquant d'une manière sûre tout ce qu'il doit faire.

Un de vos concitoyens , monsieur , âgé de cinquante-six ans , robuste , actif & qui avoit eu , il y a quelques années , de forts accès de vertiges , fut attaqué au printems de l'an 1760 , d'un engourdissement & même d'une paralysie complete des trois derniers doigts de la main droite , mais le mal étant léger , il se dissipa de lui-même au bout de quelques heures. Son médecin lui prescrivit une infusion théiforme de romarin & de sauge , dont il devoit prendre deux fois par jour avec une cuillerée d'eau de cerises , la même attaque revint plusieurs fois pendant ce traitement , & le malade eut un nouvel accès de vertige.

Heureusement cependant que les humeurs agitées ne se jetterent pas sur le cerveau , mais sur les reins , ce qui donna lieu à une très-violente néphrétique. Ayant été appelé , je conseillai de combattre cette maladie par les plus puissans rafraîchissans , & je fus d'avis que le malade prévint les rechûtes , en évitant comme la peste tous les alimens & les remedes qui auroient quelque chose de stimulant , & qu'il se gardât bien sur-tout d'user d'herbes & d'esprits céphaliques. Il défera à mes conseils , & depuis ce tems-la il a été absolument exempt de vertiges , de paraly-

sie & de toute autre maladie. S'il eût fait un plus long usage des remèdes échauffans, il seroit mort d'apoplexie, & seroit couché en terre, ou bien il seroit paralytique, & mèneroit une vie misérable; car c'est une coutume pernicieuse, & qu'on est en droit de blâmer, que celle de chercher à guérir toutes sortes de paralyties par des stimulans, sans vouloir comprendre que la pléthore des vaisseaux est le plus souvent la cause qui fait obstacle au mouvement des muscles. Je fais qu'à la vérité on employe très-souvent la saignée: mais bientôt après, comme si on se repentoit d'avoir bien commencé, on donne quantité de remèdes dont l'effet est tel qu'ils détruisent bientôt tout le bien que la saignée avoit fait.

Ces préliminaires posés, j'examinerai en peu de mots trois secours dont on se sert tous les jours trop indistinctement pour combattre toutes sortes de paralyties. Le premier qui s'offre est celui des eaux thermales qu'on vante si fort: mais elles raréfient les humeurs par leur chaleur & par leur qualité stimulante, elles en accélèrent le mouvement, & elles donnent ainsi lieu à la fièvre & à la pléthore; il est donc à craindre qu'elles n'attirent une attaque d'apoplexie:

tous ces effets doivent être connus de quiconque a vu un homme dans un bain d'eau thermale. J'ai vu à Balaruc en 1747 un étudiant en médecine qui voulut entrer dans le bain plutôt par plaisanterie que pour en faire l'essai : y étant resté un peu trop longtems, malgré l'avis qu'on lui avoit donné, il se plaignit en sortant de l'eau d'un violent mal de tête & de vertiges qui n'étoient pas encore entierement dissipés le lendemain, enforte que s'étant levé au bout de deux heures, il chanceloit tellement qu'il fut obligé de s'asseoir. Il avoit le visage rouge, les yeux pleins, le pouls fiévreux & la respiration dérangée. Il est vraisemblable que s'il fût resté plus longtems dans le bain, il seroit mort d'apoplexie (*).

Moi-même m'étant arrêté un peu trop longtems dans une étuve, je suis devenu enflé par tout le corps, & j'ai eu des vertiges pendant une heure. Des observations dignes de foi font mention de

(*) Tout nouvellement, c'est-à-dire, au commencement de Juillet de 1779, une fille robuste a risqué de périr d'apoplexie pour être restée deux heures dans un bain chaud aux bains d'Aigny près de Payerne, quoique ces eaux qui ne s'échauffent que par la chaleur artificielle, paroissent n'avoir que très-peu d'activité, du moins à en juger par leur faveur & par leur odeur qui sont presque imperceptibles.

personnes qui sont mortes dans le bain ou dans une étuve, peu de tems après en être sorties; & toutes les années plusieurs paralytiques finissent leurs jours dans ces mêmes bains, desquels ils attendoient leur guérison : il faut donc être fort sur ses gardes par rapport à un pareil remède, auquel je ne prétends pourtant point ôter la réputation qu'il mérite dans plusieurs cas; car il y a un grand nombre de paralytiques qui ont recouvré le mouvement & la santé par le moyen des eaux thermales : mais le nombre de ceux qui ont rendu leur maladie plus fâcheuse en usant de ces eaux, n'est pas moins grand.

Comme notre peuple ne se trouve pas dans le voisinage des eaux thermales, il fait souvent usage du bain de marc de raisins, mais c'est souvent sans beaucoup de succès; je l'ai pourtant vu réussir quelquefois. Un tailleur étant en chemin par la chaleur d'un jour d'été, échauffé du voyage & trempé de sueur, avoit passé un ruisseau à pied au lieu de passer sur le pont, & étoit entré dans l'eau jusqu'aux reins. La nuit, toutes les parties qui avoient été mouillées furent attaquées de douleurs très-violentes, que le malade supporta pendant

quelques jours sans demander aucun conseil : bientôt après , il employa , par le mauvais conseil d'une bonne femme , des diaphorétiques échauffans & des fomentations spiritueuses ; les douleurs augmentèrent , la fièvre devint plus forte , le malade tomba en délire , l'urine se supprima. Ayant été appelé , j'appaisai la fièvre , le délire & les douleurs , & je rétablis l'écoulement des urines par la saignée , par une diète rafraîchissante , par des lavemens & des fomentations émollientes : mais le malade conservoit une très-grande foiblesse aux jambes , en sorte qu'il ne pouvoit pas sortir du lit , & la vessie n'étoit pas parfaitement rétablie , car elle paroissoit se contracter avec peine. Je conseillai de faire des frictions avec un vin-aromatique , & l'usage abondant d'une décoction des cinq racines apéritives avec du sirop d'althéa.

Ayant été redemandé quelques semaines après , j'appris qu'on avoit mis de côté tous les secours que j'avois prescrits , & qu'on s'étoit entièrement reposé du soin de la guérison sur la nature , qu'on accabloit par un mauvais régime. Il y avoit une vraie paralysie des cuisses & des jambes. Les circonstances du malade & son naturel m'obligèrent à re-

noncer aux remèdes internes & à un long traitement : la saison étoit favorable pour faire un bain de marc de raisins ; je voulus essayer l'effet qu'il pourroit produire dans une maladie dont la cause paroïssoit être autour des parties extérieures. On fit entrer le malade jusqu'au nombril dans le marc. Les quatre premiers bains lui donnerent de la fièvre & ne le soulagerent point. La fièvre survint également après le cinquième, mais elle fut suivie d'une sueur très-copieuse qui guérit entièrement le malade. L'efficacité de ce remède vient de je ne sais quelle vapeur très-pénétrante produite par la fermentation qui frappe l'odorat, & qui irrite doucement les vaisseaux.

Les bouillons de vipères ont été longtemps regardés dans toute l'Europe comme un secret, par le moyen duquel on espéroit de venir à bout des paralysies les plus désespérées ; dans certains pays, il est plusieurs médecins & d'autres personnes qui leur attribuent encore à présent cette propriété. La source de cette erreur est le même faux principe que j'ai déjà réfuté, savoir, que les remèdes qui accélèrent le mouvement des humeurs, sont ceux qui dissipent la paralysie, & assurément, d'après ce point de

vue, ces bouillons mériteroient les éloges qu'on leur donne. Voici quelles sont leurs vertus : ils accélèrent la circulation, ils allument souvent la fièvre, ils poussent les humeurs à la tête, ils raréfient le sang, ils produisent l'alcalescence dans le corps & une chaleur incommode; ils augmentent tellement la disposition à la colere, que j'ai vu des hommes qui faisoient usage de ces bouillons, avoir continuellement de la colere, de la fièvre, & une plénitude de tête.

Ils encourent entierement le blâme que j'ai donné aux bouillons d'écrevisses : en un mot, leur propriété est telle qu'ils produiroient, à coup sûr & inévitablement, l'apoplexie chez une personne bien portante qui en feroit un long usage. Que ceux qui vantent ces bouillons, voient à présent à quel titre ils pourroient les mettre au rang des anti-apoplectiques ? Ils ne peuvent être utiles que lorsque la maladie vient d'un manque de bonnes humeurs, & lorsque le sang est glaireux, appauvri & acescent. J'en ai vu, en pareil cas, de très-bons effets. J'assure cependant en bonne foi que la médecine ne seroit pas moins riche, quand même on proscriroit pour toujours l'usage des vipères : nous pouvons faire tout le bien

qu'on peut en attendre par le moyen de plusieurs autres remedes, & j'ai trouvé que lorsqu'il est besoin d'employer des remedes résolutifs ou des stimulans, les plantes analogues au creffon, les fucs des plantes férulacées, les tisanes des bois, comme on les appelle, ou celles des cinq racines apéritives, peuvent tenir lieu de tout.

Il est un autre remede qu'on vante extrêmement depuis dix-sept ans contre la paralysie; je veux parler de l'électricité. Quelques savans ont soupçonné presque en même tems & sans s'être communiqué leurs idées, qu'elle pourroit avoir son utilité dans la paralysie, & ils l'ont démontré par des expériences: on doit cette découverte à MM. CRUGER, KRATZENSTEIN, KLEIN, & à M. JALLABERT qui a été mon maître en physique expérimentale, & pour qui j'aurai toujours de la vénération. Mr. F. DE SAUVAGES, de qui j'ai aussi été le disciple, ne tarda pas à fournir son contingent dans cette matiere. Bientôt cette belle invention fut connue chez toutes les nations, & trouva des partisans par-tout; & depuis l'an 1747 jusqu'à l'an 1756, on travailla dans toute l'Europe à guérir les paralytiques par le moyen de l'électricité; on en essaya l'es-

ficacité dans presque toutes les villes , mais avec des succès bien différens.

Le défaut de conformité des observations ne nous laisse qu'un seul moyen de juger des effets de l'électricité dans la paralysie ; savoir , de déduire les effets généraux de l'électricité d'après les observateurs , & de comparer ces effets avec les indications qui se présentent dans la paralysie. J'en parlerai en peu de mots.

1°. L'électricité rend le pouls plus fréquent , & le résultat de plusieurs observations comparées ensemble , a donné cette règle ; c'est que si avant que d'électrifier une personne , son pouls bat cinq fois dans un tems donné , vous trouverez qu'il battra six fois dans le même tems après qu'elle aura été électrisée. 2°. Elle augmente pareillement la chaleur & la pléthore. 3°. Elle excite constamment la transpiration , & souvent d'autres évacuations , telles que celle des felles , des urines , &c. 4°. Elle excite diverses hémorrhagies , & sur-tout le saignement de nez , comme celui que Mr. WINKLER a éprouvé lui-même ; j'en ai aussi vu un assez grave. 5°. Il survient de la douleur dans la partie qu'on électrise , la peau en souffre , les muscles se meuvent malgré la volonté ; l'électricité rétablit l'irrita-

bilité du cœur qu'on a sorti du corps, plus puissamment que ne le fait l'esprit même de vinol. 6°. Elle frappe d'une secousse convulsive très-violente, qui est suivie de foiblesse de la tête, de vertiges, d'un sommeil accompagné d'angoisse, de trouble & de mouvemens convulsifs, tel que je l'ai souvent éprouvé moi-même, & que la plupart des autres personnes l'ont éprouvé, à ce que j'ai su.

7°. Ces spasmes & cette fièvre sont inmanquablement suivis de lassitude & de foiblesse. 8°. La respiration reste souvent gênée. 9°. On a observé qu'elle avoit occasionné une paralysie des extrémités, & une paralysie universelle qui a été funeste à DOPPELMAYER, & qu'elle a tué par la paralysie. 10°. Elle tue à la manière de la foudre. 11°. L'ouverture des cadavres de ceux qu'on avoit électrisés pendant long-tems, a fait voir les vaisseaux du cerveau dilatés & fort pleins de sang. 12°. L'électricité a excité chez les animaux des convulsions violentes, une roideur convulsive, des évacuations involontaires, des paralysies, de l'angoisse; la bouche est devenue écumante, le mouvement du cœur a cessé, enfin elle a causé promptement la mort, avec un épanchement de sang dans la poitrine & dans le cerveau,

Suivant cela, il est clair que les principales propriétés de l'électricité sont d'exciter la fièvre, des convulsions, & de produire la pléthore : elle force le sang à se porter à la tête, & selon les circonstances, elle occasionne la paralysie ou elle l'augmente.

De quelle utilité peut-elle donc être dans la paralysie ? Ce que nous avons dit précédemment le fait voir. La fièvre & la pléthore sont souvent nuisibles, parce qu'elles peuvent rappeler la maladie. Les spasmes ne sont presque jamais exempts de danger, car ils troublent la circulation, dont l'uniformité est la source de la santé, & ils sont souvent suivis de la paralysie. Il ne faut donc pas employer l'électricité indistinctement dans toute sorte de paralysie, mais seulement lorsqu'on n'a aucuns mauvais effets à craindre de la fièvre, de la pléthore, ni des spasmes.

On voit déjà pourquoi ce remède varie si fort dans ses effets, pourquoi on le vante ici, tandis qu'on le blâme ailleurs ? C'est sans doute parce qu'il a été utile aux uns & nuisible à d'autres qui se sont trouvés dans des circonstances différentes. C'est un remède qui, dirigé par un habile médecin, possède des ver-

tus qui lui sont propres , c'est un remede héroïque , & dont on doit conserver l'usage en médecine , parce qu'alors on ne l'applique qu'à propos ; on en a vu de grands effets dans l'hôpital Thérésien : mais on fait très-mal de le donner pour un spécifique contre la paralysie ; & ce n'étoit pas à tort , mais avec sagacité , que Mr. CAMPER écrivoit déjà en 1746 , *il est probable que les effets de l'électricité sont ennemis des nerfs*. Il ajoutoit qu'elle avoit la propriété d'exciter la fièvre.

On lit qu'elle a été utile dans la paralysie des doreurs : je n'en suis pas surpris , car cette maladie vient d'un engourdissement produit par un poison stupéfiant : or les spasmes paroissent propres à dissiper cette indisposition. Elle sera vraisemblablement utile dans la paralysie qui est une suite de la colique de plomb ; dans l'un & l'autre de ces cas , il n'y a ni pléthore , ni fièvre , ni vices dans le cerveau ; elle nuira dans plusieurs autres paralysies ; elle soutiendra sa réputation dans ces tempéramens qui sont en même tems lâches & dépourvus d'irritabilité. J'ai souvent observé un pareil tempérament chez ces malheureux enfans , qui privés de l'ouïe & ayant l'esprit tardif , sont dans un état de stupidité. La plupart des

efforts de l'art ont été jusqu'ici infructueux, les commotions électriques pourroient-elles faire quelque effet? On n'aura pas à se repentir d'en faire l'essai.

Je n'ajouterai qu'une seule observation. Un de mes amis, architecte habile & ingénieux, avoit depuis plusieurs années une petite tumeur derriere le cou que la chaleur du lit rendoit fort douloureuse. Étant à Paris avec le célèbre BLONDEL, il y reçut la commotion électrique. Au bout de deux heures, il commença à s'écouler par les narines une humeur qui continua d'en sortir sans cesser & presque à fil pendant 24 heures, cet écoulement fut un peu moins abondant les jours suivans. Il est presque incroyable combien d'humeurs il s'en écoula. La tumeur se dissipa, & ne revint plus depuis ce tems là.

Les effets de l'électricité & ceux de la colere, dans la paralysie, ne sont peut-être pas fort différens; l'électricité a assurément rétabli les forces de plusieurs paralytiques, tandis qu'elle les a ôtées à d'autres; les effets de la colere sont les mêmes. GABRIEL, fils de BACHTISHUA, avoit déjà guéri une paralytique en irritant sa pudeur: des observations dignes de foi faites depuis lors,

rendent compte d'événemens semblables, mais il en est d'autres qui offrent des exemples de paralysie occasionnée par la colere. Je connois une belle femme qui étant à l'âge de six ans, & se disputant avec une de ses amies sur la couleur d'un ruban qui devoit servir à attacher la chemise d'une poupée, fut subitement attaquée d'une paralysie de la langue & du bras gauche. La langue se rétablit assez bien au bout de plusieurs années, mais le bras restera paralytique pour toujours. Pourroit-on avec sûreté essayer de le guérir par le moyen de l'électricité ? J'ai peine à le croire ; car je crains qu'elle ne soit nuisible aux tempéramens pléthoriques, acrimonieux, mobiles, irritables ; & quelques exceptions ne doivent pas faire enfreindre la règle générale.

J'ai vu tout nouvellement à la campagne un jeune laboureur, vigoureux & très-bien portant, qui s'étant mis en colere en buvant, a été sur le champ attaqué de paralysie à la langue, au bras, à la cuisse & à la jambe. Peu de jours après, son frere en songeant qu'un serpent rampoit le long de son bras, le secoua fortement pour se débarrasser de cet animal ; depuis lors il éprouve plusieurs fois par jour, dans le même bras

& souvent pendant une demi-heure, un mouvement convulsif si violent que rien ne peut l'arrêter. Il prend seulement des précautions pour que sa main ne lui blesse pas le visage, ou qu'elle ne se meurtrisse pas en se heurtant contre des corps durs.

Mais tandis qu'il s'agit de l'électricité, permettez, monsieur, que je vous fasse ici une question à ce sujet: de quelle manière est-ce que les partisans de l'hypothèse qui attribuent tous les mouvemens à l'ame, s'y prendront pour faire voir que l'accélération que l'électricité produit dans la circulation vient de l'ame?

Après avoir parlé de la paralysie dans laquelle il y a une lésion des mouvemens volontaires, je dirai quelque chose de l'hydropisie qui vient le plus souvent de la langueur des mouvemens vitaux.

Le tissu cellulaire que vous avez décrit, monsieur, avec une si grande exactitude qu'il semble que ce soit une partie nouvellement découverte dans le corps humain; ce tissu, dis-je, & les cavités du corps sont tout autant de sieges de différentes especes d'hydropisie. L'hydropisie ascite, celle de la poitrine, une especie d'hydropisie de la tête & d'hydropisie de la matrice, sont des especes d'hydropisies qui ont leurs sieges dans des ca-

vités ; toutes les autres sont des maladies du tissu cellulaire. Je voudrois pouvoir étaler aux yeux de tout le monde le beau spectacle que donna au mois d'Octobre de 1757, le cadavre d'un enfant trouvé, dont le magistrat permit qu'on fit la dissection. Le tissu cellulaire situé entre les intégumens & le péricrâne étoit distendu uniformément & de l'épaisseur de trois lignes, par une eau d'un rouge clair, & faisoit voir distinctement la premiere espece de l'hydrocéphale, & l'espece d'hydropisie qui est la plus fréquente ; on y découvroit en même tems la véritable structure du tissu cellulaire ; l'œil en distinguant très-bien les cellules d'où on pouvoit faire sortir l'humeur de côté & d'autre par une légère pression avec un linge souple, en sorte que je pouvois à mon gré faire évacuer une partie & remplir l'autre : mais enfin ayant employé une compression trop forte, la membrane trop distendue se creva vers la partie moyenne inférieure de l'os temporal gauche, & toute l'eau s'étant répandue, cette membrane demeura flasque. Mais en soufflant de l'air par l'ouverture par laquelle l'eau s'étoit écoulée, je vis se former une bouffissure emphysematique plus considérable que

ne l'étoit l'enflure œdémateuse; bientôt après, les cellules se rompant de toutes parts & laissant échapper l'air, la tumeur s'affaîsoit. Il auroit été facile à un peintre de copier d'après ce cadavre les vaisseaux externes de la tête.

On peut donc se faire aisément une idée de la formation des hydropisies, sur-tout, monsieur, à la faveur du jour que répandent sur cette matiere vos élémens de physiologie, dont la lecture augmente toujours plus mes connoissances dans la pratique, & me confirme par-là toujours mieux dans l'idée où je suis, que le médecin le plus habile est celui qui est le plus complètement instruit de tout ce que la théorie enseigne; & ce qui ajoute à ma confiance, ce sont les entretiens tout-à-fait instructifs que j'ai eus avec vous, monsieur, vos lettres & les grands avantages que j'ai trouvé à consulter avec vous, si seulement ces consultations avoient pu être plus fréquentes? J'y ai eu occasion d'admirer avec quelle facilité vous découvriez aussitôt une maladie interne à la vue d'un symptôme, & comme les connoissances étendues que vous avez dans la matiere médicale vous servoient à faire choix du remede le plus efficace.

Mais il faut aussi convenir des avan-

tages de la pratique : si la théorie lui prête des secours, celle-ci en tire parti à son tour, & vous êtes une preuve, monsieur, de l'heureuse combinaison qui en résulte chez quelqu'un qui cultive l'une & l'autre. Il est difficile que quelqu'un devienne physiologiste, s'il n'a pas exercé la pratique, & s'il n'a pas lu les ouvrages des praticiens, dont je vois avec plaisir que vous avez mis un si grand nombre à contribution dans votre physiologie; car rien ne répand plus de jour sur le mécanisme des fonctions, qu'un examen exact des causes qui leur nuisent, & des symptômes qui sont la suite de ces lésions; il suffira que j'en cite un seul exemple. Qui est-ce qui comprendra la physiologie du foie ou de la bile, sans avoir observé que l'inflammation de ce viscere donne lieu à des squirrhes, à la jaunisse, aux calculs biliaires, & que l'engorgement de ceux-ci cause des coliques? Chacun peut dissiper ses doutes, s'il en reste, en consultant les physiologies de GALIEN, de BOERHAAVE & surtout la vôtre, monsieur, qui est d'un grand secours à un praticien dans les cas les plus graves, tandis que sur la lecture de tant d'autres livres de physiologie, on peut à peine soupçonner qu'il y ait de la liaison

liaison entre la théorie & la pratique : c'est par cette raison que GALIEN avoit déjà donné ce bon avis aux physiologistes : *apprenez cette science des médecins , à moins que vous ne pratiquiez vous-mêmes la médecine.* Mais je reviens à mon sujet.

Comme les arteres sont poreuses dans tout leur trajet , elles laissent suinter dans l'état de santé au travers de leurs membranes quelques parties aqueuses & grasses ; écoulement que les injections rendent sensible à la vue par cette voie.

Entre les issues multipliées du système artériel , il en est une qui aboutit dans les cellules du tissu cellulaire & une autre qui communique avec les grandes cavités : l'humeur que l'une & l'autre dépose est repompée de ces receptacles par la vertu resorbante des petites veines , ensuite de cette propriété qu'ont chez les animaux les vaisseaux capillaires par laquelle les vaisseaux lactées sucent le chyle des intestins , comme NICOLAS AGGIUNTI , ce célèbre disciple de GALILÉE , l'a fait voir le premier.

Toutes les fois donc qu'il découle des arteres dans les cavités ou dans le tissu cellulaire plus d'humeur aqueuse que les veines n'en repompent, il en résulte tout

autant de fois cet amas d'eau qu'on appelle l'*hydropisie*.

Les causes générales qui peuvent empêcher ce retour de la sérosité dans les veines sont ; 1°. un obstacle qui ne comprime que les troncs veineux seulement : c'est ainsi que dans l'expérience très-con nue de LOWER , la ligature d'une veine produit l'hydropisie des parties d'où cette veine rapporte le sang , car tandis que le tronc ne se désemplit pas , la suction cesse dans les branches.

2°. Un obstacle qui comprime avec une égale force l'artere & la veine , car l'artere étant plus robuste n'est pas autant gênée & continue à donner cours au sang que la veine ne ramene pas en pareille quantité. Si on serre l'artere & la veine avec la même ligature , il en résulte une hydropisie particulière comme dans la première expérience , mais un peu plus tard.

3°. La diminution des forces qui font mouvoir le sang : car les arteres recevant d'abord leur mouvement du cœur & étant naturellement plus fortes que les veines , elles leur transmettent le sang aussi long-tems qu'il leur reste de la force ; mais lorsque les autres secours de la circulation manquent , le mouvement se ralentit d'autant plus dans les veines , &

la liqueur que les arteres avoient apportée, ne peut pas être ramenée dans un tems égal par les veines : il en résulte l'hydropisie, telle par exemple que celle qui est une suite de la vie sédentaire.

4°. Afin que la succion des vaisseaux capillaires réussisse, il faut qu'il y ait une certaine proportion entre les vaisseaux qui sucent, & la liqueur qui doit être sucée ; mais lorsque cette proportion manque, la succion cesse : or les veines sont sujettes à plusieurs défauts qui peuvent empêcher cette fonction ; *a*) à un affaîsissement qui vient de ce qu'elles sont trop relâchées ; *b*) à une diminution du mouvement vital ; car tout comme il arrive dans un arbre, que si cette faculté est en défaut dans une branche, le mouvement du suc nourricier cesse, il arrive de même dans les veines, que lorsque le mouvement vital se ralentit, la circulation se ralentit aussi.

Or, qu'est-ce que le mouvement vital des veines ? Est-ce ici le cas de recourir à l'irritabilité ? Vos expériences, monsieur, font penser qu'il en est autrement ; mais le corps humain ne présente-t-il pas plusieurs phénomènes qui sortent des bornes auxquelles l'expérience peut atteindre & qu'on pourroit cependant dé-

montrer par les loix d'une saine analogie ? ou bien faudra-t-il avoir recours au mouvement des fibrilles imaginé par Mr. ROGER , qu'une mort prématurée nous fait regretter ? mouvement qu'il avoit cherché à établir d'une manière ingénieuse & propre à donner une idée avantageuse de ses connoissances. Mais il est plusieurs choses & des choses d'importance , qui ne me permettent pas d'être de son avis : cependant je ne m'arrêterai point à les examiner en détail , & je dirai avec CICERON , *je pense qu'il convient mieux de diriger nos recherches sur les événemens des choses que sur leurs causes ; il me suffit pour être content d'être instruit des faits , quoique j'ignore comment ils arrivent.*

Je ne parle pas des autres défauts des veines , tels que les callosités, les spasmes, l'inflammation, &c. Le fluide qu'elles charient a aussi ses défauts : son mouvement ne cesse point aussi long-tems qu'il cède à la force qui le pousse , à moins que le vice auquel il est sujet ne soit considérable ; mais la résorption du sang se dérange plus facilement , car elle n'admet pas ce qui est trop épais , & elle exclut les matieres acres , qui en irritant les orifices des veines font qu'ils se resserrent : car , comme vous l'enseigniez , monsieur , il y

a vingt ans, *l'Artisle souverainement sage a construit le corps humain de maniere que les très-petits sphincters des veines reſorbantes ſe contractent à l'attouchement de quelque particule âcre, & qu'ils n'admettent rien d'une liqueur qui pourroit être nuifible.* C'eſt ainſi que les vaiſſeaux lactés ne ſucent rien des âcretés déposées ſur les inteſtins, & c'eſt-là ſouvent la cauſe des flux de ventre les plus opiniâtres: doit-on expliquer ainſi la cauſe de ces hydropiſies qui arrivent à la ſuite des violentes douleurs du bas-ventre ? Affurément ce mécaniſme fournit-il une répoſe à la queſtion, comment il eſt arrivé que la ſaignée & l'opium ont été tantôt utiles & tantôt nuifibles dans cette eſpece d'hydropiſie aſcite, dont Mr. PORTE rend compte dans le journal de médecine ? L'hiſtoire même qu'il en fait nous laiſſe dans le doute à cet égard, car les ſymptômes ayant été les mêmes à ce qu'il paroît, ces remèdes ont été auſſi nuifibles au commencement de la maladie qu'ils ont été utiles ſur la fin. Eſt-ce peut-être qu'une cauſe inconnue a opéré la guériſon malgré les remèdes ?

Une âcreté qui irrite les orifices des veines en ſ'y appliquant, les ferme, & en irritant les extrémités des petites arteres,

elle les oblige à s'évacuer plus vite & plus abondamment : il y a donc une double cause qui fait que l'humeur aqueuse s'amasse, savoir l'affluence qui en est plus abondante & le retour qui l'est moins. Est-ce ainsi qu'on peut expliquer l'action des véficatoires de laquelle on a parlé jusqu'ici d'une manière peu intelligible ? Lorsqu'on les applique aux membres, ils y occasionnent souvent de l'enflure ; est-ce parce que les veines de la peau sont gênées par l'inflammation comme par une ligature ? En considérant toutes les causes, même les causes possibles de l'hydropisie, on n'en trouve aucune qui ne prenne sa source dans l'une des causes que j'ai indiquées, & cela sert à comprendre à quelle de chacune de ces causes on peut remédier, quand & comment cette guérison est possible. La première & la seconde cause demandent l'éloignement de l'obstacle. La troisième veut qu'on emploie les fortifiants : la quatrième exige *a*) les mêmes secours, *b*) elle demanderoit un spécifique qui feroit d'une plus grande importance en médecine que la plupart des remèdes qu'on a découverts jusqu'ici ; mais en l'attendant, nous opposons à cette maladie les fortifiants & sur-tout cette divine écorce dont l'analogie a fait découvrir

l'utilité dans la mortification gangreneuse & dans d'autres vices du mouvement vital ; utilité que l'expérience a confirmée.

On guérit quelquefois les especes d'hydropisie qui dépendent de la cinquieme cause & qui cèdent difficilement , en employant des spécifiques , des délayans , des adoucissans , combinés le plus souvent avec des fortifiens. Mais je ne veux pas entrer dans le détail sur cette matière. Mr. DONALD MONRO qui a été autrefois votre disciple, monsieur , ayant écrit sur cette maladie un traité fort utile dans lequel il donne d'une maniere savante & claire , des préceptes & des exemples , par lesquels il enseigne à connoître & à guérir la plupart des hydropisies. Cependant il sera bon que j'ajoute après ces préliminaires généraux quelques avis que d'autres auteurs ont omis , ou dont ils n'ont parlé qu'en passant , sur des moyens de guérison qu'il convient plutôt d'éviter que de pratiquer.

1°. Le fondement du traitement consiste à faire que les veines repompent autant de sérosité que les arteres en distillent ; on fait donc mal d'accélérer le mouvement des arteres aussi longtems que la résorption veineuse continue à être empêchée.

2°. J'ai vu que, lorsque la maladie vient seulement du relâchement d'une partie externe, on la guérit plus promptement & plus sûrement, en appliquant à cette partie des fortifiants externes, qu'en employant des remèdes internes. Car le siege de cette maladie est principalement dans le tissu cellulaire & dans les veines, parties sur lesquelles les remèdes externes agissent, tandis que les remèdes internes agissent principalement sur les artères. C'est ainsi que j'ai si souvent dissipé, par des bandes humectées avec des liqueurs spiritueuses, ces tumeurs de jambes qu'éprouvent si souvent, sur tout en été, les femmes d'une constitution lâche & qui menent une vie sédentaire, quoique d'ailleurs elles soient très-bien portantes.

3°. Ce n'est que par le moyen des fortifiants qu'on peut venir à bout de l'hydropisie qui vient de l'inanition des vaisseaux, après une longue maladie ou après des évacuations abondantes : il faut même les employer, avant que la maladie se soit accrue au point de donner lieu à de nouvelles causes morbifiques, lesquelles il faudroit combattre par d'autres secours. Car là où les humeurs sont en stagnation, il en résulte l'acrimo-

nie, la douleur, la fièvre, la putridité, la gangrene, tous symptômes auxquels il faut faire attention, sans quoi le traitement devient inutile; car ils augmentent par l'usage des remèdes échauffans, stimulans & fortifiâns: cela se voit par nombre de cas auxquels a donné lieu cette méthode curative, qui ne supposant point d'autres causes que le relâchement des fibres, a si souvent fait empirer l'hydropisie, & d'autres maladies qu'il auroit fallu traiter par d'autres remèdes.

4°. Il y a plus; en faisant choix des remèdes qui évacuent les eaux qui croupissent; il faut se garder de ceux qui augmentent la putridité ou qui excitent la fièvre; car elle est nuisible, malgré ce que quelques auteurs ont débité pour prouver le contraire, & l'hydropisie est presque désespérée, lorsqu'elle est accompagnée de fièvre; aussi long-tems qu'elle en est exempte, elle n'est pas encore sans espérance. Je fais combien des auteurs très-respectables ont fait cas de la fièvre dans les maladies chroniques; elle a plus d'une fois dégagé la circulation des embarras qui lui faisoient obstacle, lorsqu'ils étoient légers & qu'ils ne faisoient que de commencer, elle a donc mérité quelquefois des éloges; mais le plus souvent

on a eu lieu de s'en plaindre : car elle rend plus fortes les obstructions considérables, elle entretient la putridité, elle abat entièrement les forces, & lorsqu'elle dure long-tems, elle jette dans l'hydropisie les gens les plus robustes.

5°. La resorption se fait parfaitement bien, si les vaisseaux se vident complètement, & que les fluides qui doivent être repompés ne soient point corrompus par quelque acrimonie. Il faut donc faire en sorte que les sécrétions se fassent avec succès par leurs couloirs, que les vaisseaux se fortifient, & prévenir la dégénération des fluides. C'est par cette raison qu'il importe si fort dans cette maladie d'user d'une diète légère, & surtout de souper très-peu. Il faut choisir des alimens qui ne soient ni relâchans ni de nature à favoriser la putridité : il faut y joindre l'usage des acides ; plusieurs se sont bien trouvés d'user d'*oxysaccharum* (*), qui sert à assaisonner les alimens, sur-tout ceux qui sont tirés du regne animal ; c'est un remède facile à se procurer, mais qui n'est point à mépriser. J'ai vu des hydropisies commençantes se guérir, tandis que les malades

(*) C'est un mélange de sucre avec du vinaigre ou du jus de citron, &c.

faisoient un usage abondant de ce remède joint à une diète légère & à un exercice convenable : il est encore utile toutes les fois que la maladie est invétérée , car il résiste à la fièvre & à la putridité , & il facilite les sécrétions.

Dans les cas les plus graves, j'ai recours aux acides minéraux, sans être retenu en cela par le blâme que jettent sur eux des médecins d'ailleurs habiles qui veulent proscrire l'usage de tous les acides dans les maladies chroniques ; car la raison & l'expérience condamnent cette manière de penser. Et l'observation démontre que l'usage de ces acides remédie à la foiblesse, entant qu'ils s'opposent à ses causes bien loin de l'occasionner, comme ces médecins le craignent : outre cela on les marie très-bien avec les fortifiants , & le mélange de l'esprit de soufre avec le quinquina m'a souvent réussi à souhait. Un homme respectable m'écrivit, il y a quelques années, que du lait caillé donné pour toute nourriture avoit eu de grands succès dans le traitement de l'hydropisie (à *Saint Germain en Laye*). S'il a réussi, ç'a été en qualité d'acide.

On conçoit déjà l'utilité de la crème de tartre que Mr. MENGHINI a si fort recommandée & qu'il y a déjà plusieurs

années que j'ai employée avec succès, de même que celui du nitre qui plait si fort à Mr. BROOKE; & celui du sel des eaux thermales de Lucques dont Mr. BENVENUTI fait cas; mais ces sels peuvent-ils tenir lieu de tout? Non assurément. J'ai vu de très-bons effets de la crème de tartre, *a*) toutes les fois qu'il s'agissoit d'une hydropisie naissante, pourvu qu'elle ne fût pas l'effet d'une constitution trop lâche ou sujette aux acides: c'est ainsi que ce remède détruit les causes de maladie chez les femmes qui approchant de l'âge de cinquante ans, deviennent hydropiques par un effet du dérangement de leurs règles, & je suis venu plusieurs fois à bout d'arrêter les progrès de cette maladie difficile & de la dompter par le moyen de la crème de tartre & d'une abstinence rigoureuse: cela n'est pas étonnant, car cette espèce d'hydropisie est un effet de la pléthore à laquelle la diète & les acides remédient à merveille.

b) La crème de tartre réussit, lorsque l'hydropisie vient de ce vice que les anciens appelloient l'intempérie chaude du foie. J'ai guéri un homme atrabilaire (qu'on me passe ce terme impropre) qui étoit fort tourmenté d'une cruelle angoisse, d'un dégoût complet, d'insom-

nies très-incommodes & d'une enflure qui lui défiguroit les cuisses & les jambes; en lui prescrivant de prendre trois fois par jour une dragme de crème de tartre enveloppée dans du rob de sureau & cinq onces de petit-lait bien clair, mêlées avec une once de miel très-pur. Sa boisson ordinaire consistoit en une décoction de racine de chien-dent. L'angoisse & le dégoût se dissipèrent insensiblement, l'enflure s'affaissa, le sommeil revint & le malade recouvra une santé parfaite dont il jouit encore à présent.

c) Lorsque la sécrétion de l'urine se fait avec lenteur & qu'elle devient d'une couleur foncée, le malade éprouve bientôt une sensation de lassitude & de plénitude, son sommeil est inquiet, il est pesant après le repas, il est dans un état d'indolence, il a de l'angoisse & du dégoût: on dissipe fort bien tous ces symptômes, en usant de bonne heure de la crème de tartre qui procure un écoulement abondant d'urine, ce qui allège beaucoup tous les symptômes.

d) La crème de tartre a même procuré du soulagement, mais pour un tems seulement, dans une hydropisie très-invétérée. Mais la plupart du tems, elle est inutile en pareil cas, parce que

les fibres ayant à la longue perdu tout-à-fait leur ressort, il n'y a que les stimulans les plus forts qui puissent leur redonner du jeu ; mais même alors il est utile de leur associer de la crème de tartre.

6°. Les esprits de nitre ou de soufre appaisent la soif & la chaleur ; ils remédient aussi à la toux qui tourmente souvent les hydropiques & leur fait beaucoup de mal, sur-tout le soir. Enfin on comprendra que les acides sont nécessaires, lorsqu'on aura observé des hydropiques, & lorsqu'on aura vu par les dissections de leurs cadavres que ce sont presque toujours la fièvre, la soif, l'inflammation, la purulence, l'alcalescence, des humeurs corrompues & la gangrene qui sont la cause de leur mort. On verra en même tems quel cas on doit faire de cette méthode dont j'ai déjà parlé, laquelle n'ayant en vue que le relâchement des fibres, recommande de se nourrir de viandes rôties & d'œufs, & de boire des vins généreux.

Cette méthode convient à la vérité dans une hydropisie naissante, qui, comme je l'ai dit plus haut, vient du relâchement des fibres & de l'acidité des fluides ; ou bien chez certains sujets, après qu'on a évacué entièrement l'hu-

meur de la maladie ; mais elle est très-mauvaise dans la plupart des autres especes , & elle est opposée aux deux principales indications , à l'inanition des vaisseaux & à l'amendement de la putridité , & cette dernière indication est de la plus grande importance , car les hydropiques ne meurent guere sans putridité , & j'ai presque toujours pu , aussi long-tems qu'elle n'a pas eu lieu , renvoyer la maladie du moins pour un tems ; mais quand la putridité est formée , elle abat tellement les forces que les plus excellens remedes ont peu de succès.

L'observation suivante fait voir les avantages de la crème de tartre & les inconvéniens des remedes échauffans. Je fus consulté au mois de Février de 1759 pour une femme âgée de soixante ans , qui depuis long-tems avoit beaucoup d'embonpoint , qui avoit long-tems abusé de la saignée , ce qui avoit peut-être fait augmenter cet embonpoint : elle avoit alors , à ce qu'on m'apprit , les cuisses & le bas ventre extrêmement enflés , les urines étoient rouges & en petite quantité , elle avoit de la fièvre le soir , elle passoit les nuits sans dormir & dans l'angoisse , elle avoit des nausées , elle étoit prodigieusement affoiblie , elle avoit souvent la respiration courte , le

visage étoit rouge. Je lui prescrivis une diete qui consistoit à ne manger qu'une fois par jour tant soit peu de viande avec de l'*oxysaccharum* (*), à vivre d'herbes potageres, sur-tout de la famille des chicoracées & de fruits, à user pour boisson d'un vin léger mêlé d'eau, à vivre frugalement & sur-tout à souper très-légèrement. Je conseillois en même tems qu'on la fit quelquefois promener en voiture, & qu'elle avalât deux fois par jour une dragme & demi de crème de tartre, en buvant par-dessus quatre onces d'hydromel. On me récrivit bientôt (car je n'ai point vu la malade que j'avois connue autrefois, & elle étoit à une distance de plusieurs lieues) que tout prenoit une tournure favorable, & que la maladie diminuoit tous les jours: elle fut en bonne santé au commencement du mois de Mai.

Je n'ai point appris de ses nouvelles depuis lors, si ce n'est après sa mort, que sa sœur me raconta ainsi ce qui s'étoit passé, & dont elle avoit été témoin oculaire. Cette femme se porta bien pendant quelques mois; mais ayant négligé le régime & l'exercice, elle éprouva sur la fin de Septembre de nouvelles

(*) Voyez la note précédente.

angoisses. On consulta au mois d'Octobre un médecin, qui voyant un autre malade dans le même village, se trouva plus à la portée de celle-là : il employa plusieurs remèdes, qui, comme je le vis par ses ordonnances, étoient des amers, des fortifiants, des stimulans de différentes especes, des purgatifs, des diurétiques, des gommeux, des sels, & je ne fais combien d'autres remèdes : il prescrivit une diete qui consistoit presque entièrement en viande seche, pour laquelle la malade avoit du dégoût. Les angoisses augmentèrent terriblement ; la malade devint enflée par tout le corps, & éprouva de plus une orthopnée continuelle. Les dernières semaines, il survint de l'assoupissement, qui augmentant par l'usage des remèdes chauds & des vésicatoires, par le moyen desquels on espéroit de le dissiper, dégénéra enfin en léthargie, qui se termina par une mort cruelle.

En 1757, une femme qui approchoit de cinquante ans, & dont les regles étoient dérangées en tirant à leur fin, passoient les nuits dans l'angoisse, avoit du dégoût pour tous les alimens ; ses jambes étoient fort enflées ; elle rendoit une urine rouge & en très-petite quantité. Je lui conseillai d'user de crème de tartre ;

l'enflure se dissipa entièrement, & la santé se rétablit très-bien. Les mêmes symptômes étant revenus au bout de six mois, je les ai guéris par le même remède, lequel a encore réussi, à mon insçu, contre une troisième attaque. Cette femme ayant eu une quatrième attaque pendant l'hiver de 1759, & dans un tems où elle avoit des chagrins, elle essaya la crème de tartre, mais inutilement; la maladie augmenta, & l'enflure avoit déjà gagné tout le corps; la malade éprouvoit une orthopnée cruelle & une suppression totale des urines, lorsque je vins la revoir.

Mon dessein étant d'opposer à l'opiniâtreté du mal un remède assez efficace pour la vaincre, je fis choix d'une mixture dont l'usage m'est familier, & qui est composée d'oxymel scillitique, de terre foliée de tartre & d'eau de sureau; je prescrivis à la malade d'en prendre une dose médiocre, trois fois par jour: le ventre en fut fort relâché, sans que l'enflure diminuât & sans que la malade se sentit soulagée; cela lui donna plutôt de l'accablement. Je voulus qu'elle prît cette mixture à petites doses, mais souvent; elle alla plus rarement sur selle, & au bout de trois jours les reins se vuiderent si copieusement, qu'il s'écoula soixante

livres d'urine dans l'espace de trente-cinq heures; je soutins pendant ce tems là les forces par des bandages qui ferroient les jambes, les cuisses & le bas-ventre, & par une boisson agréable mêlée de vin: tous les symptômes se dissipèrent très-promptement; je fis ensuite prendre à la malade des fortifiants, afin de rendre aux fibres les forces qu'elles avoient perdues par la distension & par le séjour des eaux; elle se rétablit très-bien.

Mais cette femme ayant été accablée de malheurs encore plus tristes pendant tout l'été & l'automne, son mari étant mort au mois de Novembre, sa fortune étant tout-à-fait délabrée, elle fut attaquée au mois de Décembre de coliques fréquentes, & bientôt après de jaunisse, de dégoût & d'un affoiblissement total. J'employai des savonneux doux, agréables & acescens, propres à rétablir les forces, à prévenir la corruption de la bile, à dissoudre celle qui se feroit coagulée, & à évacuer celle qui feroit dissoute: j'eus pendant quelques jours des succès qui entretenirent mes espérances. Mais la malade éprouvant tous les jours des redoublemens de tristesse qui lui ôtoient absolument les forces, ses jambes étant devenues légèrement œdémateuses, elle

expira au mois de Février sans aucune agonie; genre de mort que j'ai vu d'autres fois après une longue jaunisse, qui pourrissant le sang, abat entièrement les forces: cette scène tragique se termine par la syncope ou plutôt par la paralysie du cœur. On auroit trouvé des calculs biliaires dans le cadavre; mais les circonstances ne permirent pas d'en faire la dissection.

Je traite encore actuellement une autre hydropique qui a près de quarante ans: c'est une femme qui avoit joui auparavant d'une bonne santé, qui est mere d'une nombreuse famille, & dont la maladie est venue originairement du chagrin d'avoir été convaincue de vol: la crainte du châtiment lui donna la jaunisse, maladie qui est si souvent une suite de la tristesse: elle fut mise en prison; mais ayant été relâchée à cause de sa jaunisse & parce qu'on la soupçonnoit grosse, elle se tint chez elle, où il lui survint outre la jaunisse qui continuoît, une enflure des jambes, des cuisses & du bas-ventre, dont elle ne s'inquiéta pas beaucoup, dans l'idée que c'étoit un symptôme de grossesse. Mais il survint de la fièvre, avec des insomnies, un délire fréquent, de la soif, & une suppression d'urine; elle me demanda alors du secours. Je pensai que

je devois calmer la fièvre , éteindre en même tems la soif , déboucher les couloirs de la bile qui se dévoyoit , & ceux de l'urine. Des savonneux acescens , l'oxymel scillitique & des boissons acides , dissipèrent assez promptement la fièvre , & rétablirent assez la sécrétion de la bile pour que la jaunisse se guérit pour la plus grande partie. Mais la suppression de l'urine persistoit avec opiniâtreté , quoique pas en entier ; le bas ventre grossissoit étonnamment , & en le frappant , on apercevoit distinctement qu'il contenoit des eaux épanchées.

Il me restoit des doutes sur la grossesse qu'elle accusoit ; je voulus , pour les dissiper , que la sage - femme la touchât. Celle-ci annonça un accouchement prochain ; ce qu'ayant de la peine à croire , je confiai le soin de cet examen à un chirurgien & à une autre sage-femme , qui affirmèrent tous deux que la matrice étoit vuide : j'employai les remèdes les plus puissans que la maladie permit de donner , mais en vain ; il ne restoit donc plus d'espérance que dans la paracenthèse , on tira vingt-sept livres d'eau , ce qui soulagea beaucoup la malade ; cette eau ressembloit au petit-lait par sa couleur & par sa consistance , mais elle avoit une odeur

qui sentoît un peu la putridité. J'en fournis quelques onces aux expériences; une partie fut mise de côté sans mélange; je fis ajouter à une seconde du sirop de violettes, de l'esprit de vitriol à une troisième, de l'alkali fixe à une quatrième, & de l'alkali volatil à la cinquième.

Le mélange du sirop de violettes donna une belle couleur verte à la seconde portion; la troisième devint d'une couleur un peu trouble; il ne se fit aucun changement dans la quatrième ni dans la cinquième. On garda dans l'apothicairerie tous les petits pots qui les contenoient, & qui étoient légèrement couverts de papier: les ayant ouverts le sixième jour, je jettai bien vite la première, qui puoit extrêmement; la seconde qui étoit encore d'un plus beau verd qu'auparavant, n'avoit point d'autre odeur que celle du sirop; la cinquième sentoît l'alkali volatil; la troisième, sur laquelle on avoit versé une petite portion d'esprit de vitriol, & la quatrième à laquelle on avoit mêlé une plus grande quantité d'huile de tartre, avoient un peu de mauvaise odeur.

Doit-on conclure de-là que les sels acides & alkalis, introduits dans un corps vivant, y détruisent la putridité avec la même efficacité? Non sans doute; car

les uns & les autres y ont des propriétés bien différentes de celles-là; chacun peut en faire l'épreuve: il n'y a pour cela qu'à avaler tous les matins pendant une semaine, comme j'en ai fait l'essai une fois, de la crème de tartre, & la semaine suivante du sel fixe de tartre ou d'absinthe. Celui qui fera cet essai éprouvera aussi les bons effets que j'ai éprouvés en faisant usage de la crème de tartre, si ce n'est que le dernier jour elle me fit faire quelques rots qui sentoient le cuivre. Le troisieme jour après avoir commencé à prendre du sel d'absinthe, dont je n'avalais qu'un scrupule dans l'espace de deux heures, il me vint des rots nidoreux, je perdois l'appétit, je sentois une chaleur brulante à l'orifice gauche de l'estomac, j'éprouvois de la soif & du dégoût, mes urines étoient rouges, les forces me manquoient, je renonçai déjà le sixieme jour à cette dangereuse expérience, & je rétablis ma santé par une boisson acide.

Les alcalis fixes ont cependant leur utilité dans l'hydropisie & dans plusieurs maladies chroniques, savoir toutes les fois que ces maladies viennent d'une lymphe épaissie & qui tourne à l'acide, ou d'une bile trop épaissie; dans tous les cas, en un mot, dans lesquels on se sert

utilement du savon dont toute la vertu dépend du sel alcali, comme vous le savez très-bien, monsieur, vous qui avez employé plusieurs fois l'huile de tartre dans l'hydropisie, & cela avec un succès surprenant : je fais pareillement souvent usage de cette huile, soit dans certaines especes d'hydropisie ou quelquefois dans les pâles couleurs, soit dans diverses cachexies qui décelent un sang appauvri & sa dégénération acide : ce remede provoque merveilleusement les urines qui s'écoulent avec lenteur ; il débarrasse les obstructions, il donne une belle couleur rouge au sang pâle, même dans la palette. Il faut rapporter ici les infusions des cendres de genievre & de genêt ; dont une expérience multipliée a confirmé les vertus.

Mais que doit-on penser du succès de notre opération ? Il n'a pas été tel que je l'avois souhaité ; car il y avoit déjà le troisieme jour dans le bas-ventre un nouvel amas d'eaux qu'on sentoît à l'atouchement : cependant comme depuis ce tems là cet amas n'augmente pas, que la malade est arrivée dans cet état à la fin du dixieme jour & que l'urine coule plus abondamment, il ne faut pas encore en désespérer tout à fait.

De tout tems des medecins très-respectables,

pectables, & SYDENHAM lui-même ont recommandé dans cette maladie de forts purgatifs: je les ai vus réussir quelquefois en vidant les vaisseaux par une diarrhée copieuse & en procurant la résorption des humeurs épanchées; mais l'observation a fait voir beaucoup plus souvent qu'une forte purgation ne diminue point la tumeur, & que cependant elle abat les forces, ou que la tumeur dissipée par cette voie se réforme très-promptement; mais l'affaîssement de la tumeur que procure une évacuation copieuse des urines est plus durable; & j'ai dit tout-à-l'heure que l'oxymel scillitique n'avoit été d'aucune utilité tant qu'il avoit lâché le ventre, mais que son action s'étant portée sur les reins, il avoit bientôt dompté la maladie.

Quelle est la cause de ce phénomène? C'est la correspondance merveilleuse qu'il y a entre la peau interne & l'externe, car lorsque la transpiration qui se fait à l'extérieur augmente, la résorption intérieure devient plus considérable dans la même proportion; la diarrhée se tarit par la sueur. Est-ce que l'augmentation de la transsudation interne fait augmenter la résorption externe? On a toutes sortes de raisons de le croire; & cela n'arrive pas seulement par l'inanition des vais-

feaux , car autrement la même chose arriveroit après une évacuation quelconque : mais cela a aussi lieu à raison de cette correspondance qui vient de la conformité des fonctions, comme lorsque les mamelles décroissent par un écoulement de la matrice , & qu'elles grossissent lorsque les règles sont supprimées; effets qui ne dépendent ni l'un ni l'autre des autres évacuations.

Cet inconvénient des purgatifs se remarque sur-tout chez cet ordre de malades qui ont beaucoup de mobilité dans le genre nerveux; car l'influence de la correspondance entre les fonctions est plus grande chez eux. Il arrive souvent que les femmes débiles & hystériques tombent dans l'anasarque & dans l'ascite, bientôt après avoir pris mal-à-propos une purgation trop forte : ce que je ne prétens pourtant pas expliquer uniquement d'après la diminution de la transpiration qui se fait à l'extérieur , tandis que la résorption est augmentée ; car il faut aussi compter pour quelque chose une cause qui n'est pas des moins considérables, savoir le délabrement des forces digestives, qui étant déjà affoiblies , se détruisent par l'usage des drastiques ; il s'ensuit le défaut de coction & d'assimilation, un

abyme de maux , & l'hydropisie. L'irritation du genre nerveux y contribue peut-être aussi , de-là vient que les sécrétions se font mal. Ceux qui sont assez mal avisés pour chercher à rétablir leur santé chancelante par des purgatifs , manquent non-seulement leur but , mais ils s'attirent tôt ou tard , en récompense de la peine qu'ils ont prise , une hydropisie insurmontable.

Il seroit inutile d'entasser les exemples qui se présentent de toutes parts , mais je rapporterai en peu de mots l'histoire d'une maladie qui a failli de me plonger dans le deuil le plus amer. Étant de retour dans ma patrie en 1749 , je trouvais que ma mere , que je chérissais & qui étoit d'une constitution délicate & mobile , étoit incommodée de plusieurs symptômes , qui me faisoient craindre avec raison , une hydropisie prochaine : mais il faut reprendre de loin , & dès les premiers commencemens , l'histoire de cette maladie. D'autres médecins voulant y remédier , avoient déjà conseillé depuis long-tems des purgations fréquentes , & des infusions en guise de thé , à prendre plusieurs fois par jour : mais tout cela n'avoit réussi qu'à faire empirer le mal de jour en jour. Je proscrivis sans retour

l'un & l'autre de ces remedes , & je prescrivis des pilules anti-histériques , à prendre régulièrement deux fois par année , pendant quelques semaines : je suis ainsi parvenu , graces à l'Être suprême , à rendre la santé à ma mere , enforte qu'elle en jouit encore actuellement autant que sa constitution peut le permettre , & sans avoir rien à craindre de l'hydropisie , danger qui a cessé en même tems que l'usage des purgatifs.

Une de ses amies & sa contemporaine , étant à-peu-près du même tempérament , dans un état semblable au sien , & menacée d'une maladie pareille , quoique plus éloignée , mourut d'une hydropisie en 1750 , après avoir été purgée & délayée d'importance.

Cela n'est pas étonnant ; car si on met en parallele les vertus des purgatifs avec les indispositions des hydropiques , on verra qu'ils sont dans la plupart des cas des remedes déplacés. Ils n'ont aucun autre avantage que celui d'évacuer , ils ont plusieurs défauts : il faut donc choisir d'autres moyens qui aient également la propriété d'évacuer , sans avoir les mêmes inconvéniens.

Il est vrai que quelquefois les purgatifs réussissent bien dans cette espece d'hydro-

pisie, qui vient de ce que les viscères sont obstrués, entant qu'ils résolvent les matieres épaissies, car ils détruisent la cause qui auroit produit l'hydropisie : en pareil cas, la rhubarbe mêlée avec un tiers ou une moitié de crème de tartre m'a tenu lieu de plusieurs autres remèdes. Je me suis aussi servi du jalap broyé long-tems avec du sucre, lorsque j'ai rencontré des constitutions trop paresseuses.

La rhubarbe est aussi d'un grand secours contre ces hydropisies qui viennent uniquement de relâchement ; car elle fortifie admirablement bien l'estomac & les intestins. Elle a guéri toute seule une femme qui avoit bu mal-à-propos des eaux minérales à trop grande dose, & à qui cet abus avoit attiré la diarrhée, de la foiblesse & l'anasarque. Un scrupule de rhubarbe avalé matin & soir pendant quinze jours a dissipé la maladie : je suis venu à bout des désordres qu'elle avoit laissé après elle, en faisant prendre à la malade de la limaille de fer mêlée avec un quart de canelle ; elle s'est très-bien rétablie.

8°. Mais dans les autres cas, j'en avertis encore, on fait mal de donner sa confiance aux purgatifs, dans la vue de prévenir ou de guérir l'hydropisie ; car

elle est souvent l'effet de l'affoiblissement de la digestion & de la diminution de la transpiration cutanée : or les purgations réitérées augmentent l'un & l'autre de ces défauts.

Pour prévenir une hydropisie naissante , il faut, 1°. la connoître, 2°. examiner quelles en sont les causes, 3°. il faut détruire chacune de ces causes par les remèdes qui lui conviennent ; car comme il n'est point de remède qui guérisse toutes les hydropisies (quoiqu'en disent des médecins qui vantent leurs secrets & qui en attendent de grands succès), il n'en est point non plus qui empêche les progrès de toutes les hydropisies naissantes.

J'ai déjà parlé de plusieurs signes avant-coureurs de l'hydropisie ; si on y ajoute une sécheresse de la gorge qui revient de tems en tems, avec ou sans soif, la sécheresse de la peau provenant de la diminution de la transpiration, des soubresauts pendant le sommeil auxquels on n'étoit pas sujet, & sur-tout un examen attentif de toutes les causes qui peuvent produire l'hydropisie ; on pourra toujours connoître l'hydropisie avant qu'elle soit déclarée, & souvent l'étouffer.

Je ne passerai pas en revue chacun des remèdes qu'indique la cause qu'on

a découverte. Il en est trois qui sont utiles dans tous les cas , & qu'il ne faut jamais négliger ; l'exercice à pied , à cheval , à char ou en carrosse ; une grande réforme dans les alimens ; l'usage des secours qui sont capables de rétablir l'écoulement des urines & la transpiration de la peau. Une femme respectable & de qualité , replette , âgée de près de cinquante ans , n'ayant plus ses règles depuis quelques mois , & ayant éprouvé depuis quelques années certaines indispositions qui étoient des avant-coureurs d'hydropisie , avoit déjà bu plusieurs fois les eaux minérales du Vallais , & cela par le conseil de je ne sais qui. La dernière fois qu'elle les avoit prises , en 1759 , elles lui avoient extrêmement affoibli les forces digestives , & sa mauvaise santé étoit allée en empirant pendant tout l'hiver : mais comme elle haïssoit les remèdes , elle se passa de secours jusqu'à ce que sa répugnance étant vaincue par la crainte d'un danger pressant , elle souhaita au mois de Juin 1760 que je lui donnasse mes soins.

Elle souffroit une douleur continuelle , comme si sa poitrine eût été ferrée étroitement avec une ceinture de fer , symptôme qui est familier à d'autres hydro-piques ; chaque nuit elle étoit réveillée

plusieurs fois par l'orthopnée & par une angoisse des plus cruelles, qui l'obligeoient de sortir du lit pour ouvrir la fenêtre & respirer un air frais : elle avoit une toux continuelle, violente & qui n'amenoit rien ; ses forces s'affoiblissoient, ses pieds devenoient enflés, elle éprouvoit souvent une chaleur qu'aucun humectant ne pouvoit abattre, la quantité de l'urine étoit moindre qu'elle n'auroit dû l'être. Je lui ordonnai, 1°. une diete légère, & sur-tout de s'abstenir à toute rigueur de manger de la viande le soir ; 2°. une potion composée d'oxymel scitlitique & d'une égale portion d'eau de sureau dont elle devoit boire deux cuillerées trois fois par jour ; 3°. de se promener tous les jours en voiture.

Les choses prirent bientôt une tournure plus favorable : la troisieme nuit, la malade put rester tranquille dans son lit : le matin, la peau qui jusques alors avoit été sèche, s'amollit par une moiteur qui la couvroit comme une rosée ; successivement l'enflure des jambes s'affaissa, le serrement de la poitrine se relâcha, les forces se rétablirent, & au bout de trois semaines il ne restoit plus que la toux qui étoit plus opiniâtre que les autres symptômes, & qui céda ce-

pendant insensiblement à l'usage de la crème de tartre. La malade étoit bien au commencement de Septembre, si ce n'est que l'appétit étoit un peu languissant, ce qui ne m'étonnoit pas, car tel est l'effet de la scille. Elle souhaitoit une purgation que je lui refusai : cependant enfin une complaisance poussée trop loin fit que je lui permis inconsidérément de prendre, pendant quelques jours, un verre d'une décoction qu'une de ses amies vantoit extrêmement, & qui étoit principalement composée, à ce qu'elle me dit, de plantes ameres, & d'une drogue légèrement stimulante & laxative ; en un mot, ce remède avoit la vertu de remonter les forces de l'estomac, & de faire aller à selle deux ou trois fois par jour.

Cela réussit bien les premiers jours ; mais le quatrième il survint une telle diarrhée que la malade fit quarante selles accompagnées de tranchées ; cette diarrhée continua pendant quelques jours, mais avec moins de violence, elle fut suivie de lienterie, d'abattement des forces, de dyspnée, d'un sommeil accompagné d'angoisse & de toux. Je remis la malade dans l'état où elle étoit précédemment, en lui donnant des fortifiants. Elle a été bien pendant l'hiver, mais

sur la fin d'Avril elle a eu une nouvelle attaque de toux, qui se dissipe déjà par le moyen du vinaigre scillitique. Ses regles ne sont point revenues, mais elle a eu plusieurs fois des saignemens de nez. Elle peut espérer avec assurance de jouir d'une santé ferme. Il y a long-tems qu'elle seroit ensevelie & dans un état de pourriture, si j'avois fait usage d'une diete desséchante & échauffante, de purgatifs, de remèdes âcres & de fortifiants (*).

La scille est certainement un puissant remède dans plusieurs hydropisies, & la réputation qu'elle a depuis long-tems va tous les jours en augmentant: cependant elle m'a toujours mieux réussi en l'employant à une dose capable d'évacuer les reins, mais non pas le ventre; de cette manière elle fait des effets merveilleux, elle ne peut pourtant pas réussir dans tous les cas & elle n'est pas non plus exempte d'inconvéniens; car *a*) elle énerve certainement & à coup sûr les forces de l'estomac que le quinquina à la vérité remonte bien ensuite. *b*). Ce remède qui est âcre & pénétrant excite souvent dans tout le corps des

(*) Elle vit encore; & depuis neuf ans elle n'a point eu de retour de sa première maladie.

douleurs aiguës ; c) il excite même souvent des convulsions chez ceux qui ont le genre nerveux mobile : il est vrai qu'on va au-devant de l'un & l'autre de ces inconvéniens par l'addition du camphre , comme vous me l'avez appris il y a long-tems , monsieur , aussi-bien que plusieurs autres vérités utiles , & comme vous l'avez enseigné le premier. d) La scille dissout la consistance du sang , comme on le voit souvent par les selles & les urines qui en prennent une légère teinte de sang , & il faut assurément user de ce remède avec précaution , lorsque les humeurs sont déjà dissoutes.

J'ai souvent évacué les eaux des hydro-piques par le moyen de la scille ; j'ai remédié d'abord après au relâchement des solides , & j'ai rendu au sang sa consistance par l'usage du quinquina ou des autres fortifiants , souvent j'ai employé en même tems la scille & le quinquina. J'ai guéri l'automne dernière une femme qui n'étoit pas âgée , mais qui étoit abattue par une dyspnée de vingt ans qui augmentoit déjà , & par des peines d'esprit ; elle étoit foible , ayant des nausées continuelles & souffrant toutes les nuits une migraine cruelle , ne dormant point & ayant les jambes enflées : je lui prescrivis de l'oxymel scillitique a

prendre avant midi & deux dragmes d'écorce du Pérou pour l'après-midi : c'étoit quelque chose de surprenant comme tous les symptômes se dissipèrent peu-à-peu parfaitement, & comme l'appétit, les forces & le sommeil revinrent.

e) L'usage de la scille n'est point exempt de danger, lorsqu'il y a un squirrhe ancien accompagné d'une fièvre; car il en résulte facilement une ulcération : telle étoit une mauvaise ulcération que j'ai vu en résulter chez une femme qui étoit en même tems attaquée d'une hydropisie & d'un cancer; car le cancer devint plus douloureux, & il s'en écoula bien plus de matière ichoreuse teinte d'une plus grande quantité de sang : l'hydropisie diminua cependant & le quinquina repara le mal que le cancer avoit souffert. Mais cette femme, tourmentée par deux ennemis aussi terribles, ne supporta pas long-tems les maux qu'ils lui faisoient souffrir. J'ai souvent vu d'autres malades dont l'état ne laissoit depuis long-tems aucune espérance d'une guérison entière & dont la fin paroissoit prochaine, chez qui le quinquina & la scille ont reprimé pendant quelque tems l'atrocité de la maladie, enforte que ces malades ont vécu encore

quelque tems avec assez de tranquillité.

On a diverses préparations de scille ; mais si on n'a uniquement en vue que l'efficacité , la scille pure est préférable à toutes ces préparations. Souvent deux ou trois grains de ce remède broyés avec du sucre , dissipent très-promptement les angoisses terribles qu'on éprouve dans l'hydropisie de poitrine , & j'ai vu des malades qui , après avoir été tourmentés pendant plusieurs nuits par des insomnies & par l'orthopnée , se sont endormis assez tranquillement au bout de deux heures , & se sont guéris dans peu de tems en continuant d'user avec prudence de ce remède. Mais je l'ai déjà dit , la scille est si âcre qu'il est plusieurs personnes qui ne peuvent point la supporter toute pure : c'est ce qui a donné lieu à diverses manieres de l'administrer.

Plusieurs employent la torrédaction , afin qu'elle détruise la virulence de la scille sans lui ôter de son efficace. Mais est-on assez sûr qu'elle possède cette double propriété ? Je croirois volontiers qu'elle est en entier d'une virulence nuisible & qu'elle agit à l'instar des autres poisons , à raison de cette même vertu délétère qu'on ne peut diminuer sans châtrer sa vertu ; & il me paroît que par

la torrëfaction , on ne parvient à autre chose qu'à lui faire perdre de son efficacité : une légère torrëfaction ne lui ôte rien de ses vertus ni de ses qualités vénéneuses ; une torrëfaction plus forte détruit en même tems le poison & le remede : il faut donner la scille torrëfiée à des doses passablement grandes , & elle ne manque pourtant pas alors de mériter des éloges. Mr. RAST le fils , médecin de Lyon , a averti il n'y a pas long-tems dans une lettre , où il montre du savoir suivant sa coutume , qu'en donnant en dernier lieu dix grains de scille torrëfiée partagés en deux doses , il a très-bien guéri un enfant malade d'une anasarque très-facheuse , le remede ayant fait couler une abondance d'urine qui avoit un sédiment sanguinolent d'une teinte très-délayée.

On a de pareilles observations de Mr. FRANÇOIS HOME , qui a enrichi la médecine & l'économie de tant de choses utiles : il a aussi guéri plusieurs anasarques avec une pareille dose du même remede , mêlé avec un poids égal de gingembre. C'est ici une autre espece de préparation , & qui étoit en usage chez les anciens , laquelle consiste à corriger ce que la scille a de nuisible pour l'estomac par des drogues

aromatiques : telle est l'addition de l'eau de canelle spiritueuse à l'infusion de scille, mélange qui plait fort aux Anglois : tel est encore le mélange de la scille avec la tisane de genievre, dont quelques médecins François font cas & qui m'a paru avantageux. Le vinaigre scillitique occasionne souvent des angoisses insupportables. Le vin de scille est de toutes les préparations la plus efficace ; mais j'ai vu plusieurs malades qui ne pouvoient pas s'accoutumer à en faire usage ; car il leur faisoit faire de terribles efforts pour vomir : cependant l'usage de l'oxymel ne leur faisoit point de peine ; & on a vu plusieurs observations qui ne permettent point de douter que cette préparation soit inférieure à aucune autre, pourvu qu'on l'emploie à une dose convenable & qu'on y mêle, autant que cela se peut, un sel nitreux ou un sel neutre.

10°. Il ne convient pas toujours d'employer les plantes de la famille du creffon ; dont plusieurs médecins font beaucoup de cas & avec raison ; car ces remèdes dissolvent entièrement le sang, le putréfient & donnent de la fièvre, quoiqu'en puissent dire des médecins, qui déraisonnent au point de prescrire toutes les années l'usage de ces sortes de plantes à titre de rafraichissans avec des écrevisses & des

bouillons de viande. Elles réussissent très-bien contre des humeurs bourbeuses & lorsqu'il s'agit d'un tempérament froid : mêlées avec des fortifiants amers, elles ont quelquefois été utiles dans cette espèce d'hydropisie, qui attaque les bûveurs après de longs dégoûts. Mais elles sont préjudiciables toutes les fois qu'il y a déjà de la fièvre, de la chaleur, de la soif, lorsque le sang est dissous & putride, & que la peau est déjà défigurée par des taches livides. Je sais qu'un médecin est tombé dans une erreur très-grossière en s'en laissant imposer par de pareilles taches, qui lui firent prendre la maladie pour une affection scorbutique; il la combattit avec la beccabunga, le cresson & l'esprit de cochléaria; mais il eut bientôt le chagrin d'en voir de très-mauvais effets. En pareil cas, ceux qui aiment les remèdes indigènes peuvent se servir de l'hieble qui n'est point à mépriser, & dont les baies fournissent un suc qu'on épaisit; ce suc, qui n'a rien de trop âcre ni de trop chaud, a été utile à plusieurs malades en rétablissant les excrétions : ce remède est cependant trop foible toutes les fois que la maladie est grave.

Les circonstances qui proscrivent les remèdes analogues au cresson excluent

aussi le fer ; telles sont la chaleur , la fièvre , l'alkalescence ; mais il mérite la préférence sur tous les autres remèdes , toutes les fois que la maladie vient uniquement du relâchement des fibres , & que les humeurs ne sont pas encore atteintes de putridité : c'est à cette espèce d'hydropisie que sont sujettes les filles d'une constitution lâche , & qui menent une vie sédentaire ; elle se guérit par l'usage de la limaille de fer à laquelle on peut ajouter quelque poudre aromatique. Il n'y a pas bien long-tems que j'ai délivré une fille de vingt-ans de cette maladie , en lui faisant prendre six fois par jour une demi-dragme de limaille de fer avec cinq grains de canelle. Toutes les sécrétions augmentèrent , & sur-tout celle de la peau , & la maladie se dissipa pour la plus grande partie par les sueurs , ce que j'ai vu arriver rarement.

II°. On prône beaucoup plusieurs remèdes sur la propriété desquels il seroit ennuyeux de disserter longuement : je n'en examinerai que trois , les frictions du bas ventre avec de l'huile , l'évacuation de la sérosité par la peau , & l'usage du mercure.

Ce n'est pas une chose nouvelle en médecine que de frotter avec de l'huile

ceux qui sont atteints de l'hydropisie ascite; CELSE, CÆLIUS, AURÉLIEN & GALIEN (*de compos. medicam. secund. loc. l. 9. c. 3.*) avoient déjà recommandé cette friction; mais elle étoit tombée en désuétude, & il n'y a pas long-tems qu'elle a été remise en pratique par Mr. OLIVER, médecin de Bath: elle a réussi à souhait, & elle est venue heureusement à bout en Angleterre de plusieurs hydropisies qu'on croyoit incurables. On frotte le ventre pendant une heure, matin & soir avec la main graissée d'huile d'olives, & au bout de quelques jours le malade désenfle en urinant abondamment. Ce remède agit de deux manières, à raison de la friction & à raison de l'oignement. L'effet de la friction du ventre est de résoudre les matières coagulées & ténaces, d'aider au mouvement, sur-tout à celui des veines, de rendre ainsi les humeurs plus propres à être repompées & d'augmenter la résorption: or la médecine expérimentale a fait voir que les humeurs épanchées dans le bas-ventre en sont repompées & s'évacuent par les reins.

Je fais que les frictions font que les fluides se portent souvent à la peau plutôt qu'aux reins: mais ici la nature de la maladie s'oppose à cet effet, parce

ue, comme je l'ai déjà dit, cette maladie empêche la transpiration insensible & la sueur; c'est à cause de cela que chez la plupart des hydropiques la peau est si sèche, sale, dure, & même tout-à-fait calleuse, telle que je l'ai vue dans plusieurs parties du corps. Mais en administrant la friction, lorsque les fluides épanchés croupissent déjà dans la cavité du bas-ventre, il faut bien prendre garde de ne pas frotter trop rudement; car une pareille friction feroit beaucoup de mal, en offensant les viscères qui sont dans un état d'amollissement & d'une corruption prochaine; & il ne faut pas être trop prompt à blâmer ceux qui discontinuent les frictions, lorsque les humeurs sont épanchées.

Les observations qui font voir que la transpiration externe est en défaut, prouvent que la résorption interne qui correspond avec elle a augmenté; & les expériences faites, la balance à la main, démontrent que cette résorption est si considérable dans quelque cas, qu'on a peine à le croire. On comprend maintenant quelle est la manière d'agir de l'huile; elle empêche la résorption, & elle détruit ainsi une des principales causes de la maladie. Est-ce peut-être qu'en relâchant le serrement du bas-ventre, &

en adoucissant les nerfs, elle dégage les reins obstrués à raison de leur liaison avec les parties qui les avoisinent ? On seroit tenté de le croire, d'après les grands succès qu'ont eu les émolliens, employés à titre de diurétiques, dans certains cas où les remèdes âcres étoient depuis long-tems inutiles & même nuisibles. Est-ce enfin que l'action de l'huile, non-obstant qu'elle ait d'abord empêché entièrement la transpiration, la rétablit cependant ensuite après avoir remédié au mauvais état de la peau ? Est-ce qu'elle réussiroit mieux si on en oignoit tout le corps ? C'est ainsi que le croyoient les anciens qui en frottoient tout le corps, excepté le bas-ventre seulement. *De plus (dit CELSE) il est nécessaire de faire tous les jours deux ou trois fois une forte friction avec de l'huile & quelques drogues échauffantes. Cependant en faisant cette friction, il faut épargner le ventre.*

Que doit-on penser de l'autre partie du conseil de cet auteur ? *Mais il faut souvent appliquer de la moutarde sur cette partie, jusqu'à ce qu'elle entame la peau : il faut aussi faire des ulcères en plusieurs endroits du ventre, en les brûlant avec des fers chauds, & il faut entretenir long-tems ces ulcères.* Ceci se

rapporte à l'évacuation de la sérosité de laquelle il sera bientôt question. Je croirois volontiers que la friction huileuse de tout le corps , laquelle CELSE conseille , peut être quelquefois utile dans l'hydropisie ; mais elle seroit beaucoup plus utile , si je ne me trompe , dans le diabètes , en prenant en même tems des fortifiens internes & sur-tout de la rhubarbe. Car le diabètes est une maladie qui vient de la résorption cutanée , qui devient exorbitante , comme le démontrent , outre plusieurs autres , les observations de Mrs. MELZ & KRATZENSTEIN.

Est-ce par un effet semblable que l'usage externe des cantharides est utile dans cette dernière maladie ? Elles augmentent la transpiration & en détournent ainsi la matière de se porter aux reins , elles diminuent la résorption & ôtent par-là à la maladie ce qui lui sert d'aliment ; elles augmentent l'âcreté & la difficulté de l'urine ; mais (*dans le diabètes*) les urines sont trop douces & s'écoulent avec trop de facilité. Cette maladie vient-elle de la perversion des fonctions de la peau ? Les cantharides les rétablissent. Je soumets ces conjectures à votre jugement , monsieur , & à celui de tous les médecins qui ont un

véritable savoir , j'invite les praticiens à en faire l'essai avec circonspection, si cette maladie se présente à eux. La résorption cutanée augmente assurément, lorsque les urines deviennent plus abondantes, comme l'a démontré visiblement la belle observation de Mr. LINING.

Qu'il me soit permis de faire encore une question : pourquoi est-ce que les frictions huileuses sont utiles dans certaines maladies de la peau, tandis que la plupart des maladies de cette classe viennent d'une transpiration supprimée, & qu'elles ont très-souvent lieu à la suite des applications graisseuses à la peau ? C'est parce que ces maladies viennent quelquefois d'une trop grande rigidité de la peau, ou de sa contraction occasionnée par le dépôt d'une matiere âcre ; ce sont deux vices auxquels on remédie par un liniment émollient. D'où vient que ces maladies sont souvent si opiniâtres ? Cela vient-il de ce que le sang circule avec difficulté à la peau ? Est-ce parce que les remèdes y parviennent difficilement par la même raison ? Ou bien cette opiniâtreté vient-elle peut-être d'un vice dans l'humeur qui oint le réseau de MALPIGHI, lequel infecte ensuite de sa mauvaise qualité, à la maniere d'un

levain, tout ce qui s'en approche ? Il est plusieurs choses qui pourroient persuader que cela est ainsi ; car la viscosité du sang & la lenteur avec laquelle les remèdes parviennent à la peau, ne paroissent pas être des causes suffisantes d'une si grande opiniâtreté. Mais ce vice du réseau cutané est bien capable de produire cet effet, parce qu'il est une partie située en quelque sorte hors de la portée de la circulation, & d'où il est très-difficile de faire disparaître les taches de brûlure.

Y a-t-il outre cela quelquefois un venin tellement mêlé avec le sang, qu'on ne puisse le chasser qu'avec bien de la peine ? Personne ne peut nier que le venin des dartres & celui de la gale ne soient dans ce cas ; car l'une & l'autre de ces maladies se communiquent par contagion, s'étendent insensiblement, & cèdent à l'efficacité des remèdes. Mais je connois des malades qui, durant 10, 15, 20 ans, n'ont jamais été exempts un jour entier d'une dartre qui sautoit d'une partie à l'autre. Quelle en est la cause ? Je vous prie, monsieur, de me l'apprendre.

J'ai essayé trois fois les frictions huileuses ; elles ont été infructueuses : j'ai voulu encore actuellement en faire usage (si seulement ce pouvoit être sous de plus

heureux auspices) pour cette femme dont j'ai fait l'histoire tout-à-l'heure, & cela avant qu'on lui fasse la ponction une seconde fois (*).

La nature nous a appris à évacuer la sérosité par les pores de la peau, sur-tout aux jambes; car la peau étant distendue par l'enflure, devenue excessive, elle se crève, & il sort par des crevasses, souvent invisibles, & peut-être même sans que l'intégrité des pores en souffre, une si grande quantité de sérosité, que tout le corps défendrait bientôt, soit que cette sérosité s'écoule du tissu cellulaire, soit que ce soit des vaisseaux mêmes exhalans. L'art imite la nature, & il a ouvert les sources remplies des sérosités que la maladie avoit accumulées, en faisant des incisions au tissu cellulaire. Cette méthode qui est très-ancienne, n'est pas encore tombée, & je lis dans ce moment même que le célèbre ANTOINE COCCHI, cet homme véritablement savant, en a fait l'expérience sur lui-même, & que cette opération a fait sortir quatre livres de sérosité : Mr. MANETTI rend compte

(*) Ces frictions n'ont été d'aucune utilité; le soulagement que la seconde paracanthèse a procuré, a été de courte durée, & la malade a succombé au bout de quelques jours.

du succès en disant que le malade éprouva un soulagement sensible de son incommodité, mais que ce petit avantage ne dure que pendant toute la nuit suivante.

Les anciens, suivant le témoignage de CELSE dont j'ai rapporté le passage, auquel on pourroit en ajouter une infinité d'autres; les anciens, dis je, entamoient la peau par la brûlure, par des drogues âcres & par la scille même qu'ils appliquoient à l'extérieur. Quelques modernes appliquent des cantharides, mais il faut s'abstenir de tout ce qui est âcre; car l'humeur qui s'écoule est âcre, & capable d'irriter, d'offenser & d'enflammer la peau. Si le remède a aussi beaucoup d'âcreté, il est à craindre que la gangrene ne survienne; comme cela arrive facilement toutes les fois que la circulation se fait avec lenteur & que les humeurs sont appauvries & âcres. On doit donc préférer les scarifications qui ne sont pas elles-mêmes entièrement exemptes de danger chez un malade cacochyme; mais il est rare qu'on soit absolument trompé dans ce qu'on en espère; car aussi souvent que je les ai employées, elles ont été fort utiles en évacuant les eaux, en enlevant la difficulté de respirer, en rétablissant le som-

meil, en rendant les parties accessibles aux remèdes : mais le plus souvent, elles n'empêchent pas les rechutes.

Il est un autre remède qui plait fort aux gens du peuple qui craignent les scarifications, savoir la racine de bryone qu'on coupe par tranches ; alors on applique ces tranches aux jambes après les avoir légèrement pilées & chauffées : cette racine à raison de son âcreté virulente, qui est pourtant moins forte que celle des cantharides, irrite doucement les vaisseaux de la peau, ce qui fait que toute la jambe rend beaucoup de sérosité. La première application n'attire rien, mais au bout de douze heures, on renouvelle les tranches, & il est rare que j'aie vu les jambes sans humidité après une troisième application : on la renouvelle jusqu'à ce qu'on voie que l'écoulement se soutient d'une manière durable. On fait quelquefois sortir par cette voie une quantité surprenante de sérosité : d'autres fois, il n'en sort que très-peu. Quel en est le succès ? J'ai vu des malades qui continuoient d'être également enflés & sujets à l'angoisse, pendant qu'il s'écouloit beaucoup de sérosité, tandis que d'autres désenfloient tout-à-fait. Il y a eu pendant l'hiver de 1756 une femme

âgée de soixante ans , qui étoit enflée par tout le corps , laquelle n'a point été soulagée par l'application de la bryone , car ses jambes ont peu coulé & sans allégement.

Dans le même tems un homme de septante ans , que la scille avoit pu soulager quelquefois , mais chez qui elle n'étoit déjà plus capable de faire cet effet , fut bien délivré de l'orthopnée , de l'angoisse & de l'enflure , par l'application de la bryone , qui procura un écoulement si abondant que le malade , ayant les jambes étendues hors du lit , on fut obligé de mettre dessous de larges bassins. Au bout de trois jours la peau étoit si fort relâchée , que je ne l'ai jamais vue dans cet état que chez un petit enfant mort d'un catarrhe , pour avoir été tenu dans une chambre trop chaude ; enforte que je pouvois empoigner , rouler & plier cette peau , comme si c'eût été un drap grossier. La foiblesse étoit outre cela si grande , qu'on craignoit à tout moment qu'il ne survint une syncope mortelle : les jambes donnerent aussi beaucoup de peine. Cependant les forces se rétablirent par la nourriture & par les fortifiants , & les jambes se guériront ; mais quelques mois après le malade finit ses jours.

La même méthode fit aussi entièrement disparoître l'enflure chez une jeune

femme , & les fortifiens rétablirent entièrement la santé. La nature a procuré ce secours aux malades dont je vais parler ; favoir , à une femme âgée de cinquante-trois ans , qu'elle a délivrée de l'orthopnée & de l'enflure des jambes , en excitant dans ces parties des sueurs nocturnes très-abondantes : je lui fis bientôt recouvrer une parfaite santé , en rétablissant ses forces par l'usage du fer & du quinquina. C'est ici le lieu de rapporter ce cas rare arrivé au comte D'OSTERMAN , seigneur Russe : il étoit atteint d'une hydropisie très-grave , dont il guérit par une sueur spontanée très-abondante aux pieds ; évacuation qui étant ensuite devenue continuelle , l'a mis à l'abri de tout retour de cette maladie pendant vingt ans : il portoit des souliers , faits de manière que l'eau qui s'écouloit , étoit reçue dans un réservoir , où elle pouvoit rester quelques heures sans incommodité.

Il ne faut pas non plus oublier de parler ici d'une méthode très-avantageuse , employée il n'y a pas bien longtemps , par N. LIEBERKUHN ; cet homme qui ne le cédoit à personne pour les talens de l'esprit , pour le savoir , & pour ses succès dans la pratique , & qui mettant

à profit la connoissance qu'il avoit des effets qui pouvoient résulter de la correspondance du tissu cellulaire, forçoit l'eau épanchée dans le tissu cellulaire des poumons à descendre dans les jambes par le moyen des bains de pieds, après quoi il employoit les fortifiants.

Il y a quelques années que le célèbre STOERCK recommanda l'usage du colchique d'automne ; j'en ai fait quelquefois l'essai, mais j'ai trouvé le plus souvent que ses vertus étoient inférieures à celles de la scille : rien n'empêche cependant qu'on ne garde cette racine dans les boutiques ; car tel est l'effet de l'idiosyncrasie que deux remèdes de la même vertu réussissent différemment chez des malades qui sont attaqués de la même maladie.

On comprend aisément que le mercure étant doué d'une vertu résolutive, il est plusieurs cas d'hydropisie dans lesquels ce remède peut produire de grands effets : savoir, toutes les fois que les plus petits vaisseaux sont obstrués par une mucosité ténace, ou lorsqu'une bile durcie fait obstacle aux sécrétions ; ou bien lorsque les petites veines qui servent à la résorption sont resserrees par l'effet de l'acrimonie écrouelleuse ou

de la dartreuse, & même par celui de l'acrimonie gouteuse ; & assurément ce remede s'est rendu recommandable par les heureux succès qu'ont eus plusieurs fois des pilules composées de mercure doux mêlé avec des gommés, des extraits amers, du savon, ou suivant les circonstances, avec d'autres remedes : mais il faut s'en abstenir toutes les fois que le malade est déjà atteint d'une fièvre continue, ou que ses forces sont abattues par la putridité.

Je n'ai point d'avis à donner touchant la paracenthese, car les préceptes de CELSE* sont excellens. Les uns craignent de la faire dès les commencemens, d'autres craignent qu'on ne l'administre lorsque la maladie est avancée : je ne crains point de l'employer dans l'une & l'autre de ces époques ; car si on la fait de bonne heure, elle est souvent très-utile, & il n'y a point de danger de la pratiquer tard : à moins que le malade ne tire déjà à sa fin, car alors cette opération hâte la gangrène des visceres. Il faut toujours faire usage de ce bandage qui a déjà été employé par CÆLIUS AURÉLIEN que Mr. DE LITTE a renouvellé, & dont le célèbre MEAD a cru être l'inventeur. Si on l'administre

tard, elle ne guérit pas ; mais elle dissipe du moins pour quelques jours les angoisses qui tourmentent si fort les malades, ce qui est l'unique soulagement qu'ils desirerent.

Je finirai ici cette épître : vous ne trouverez pas, monsieur, qu'elle présente beaucoup d'observations merveilleuses ou plutôt extraordinaires ; car de pareilles observations ne sont presque d'aucune utilité : mais elle contient des histoires de maladies sur la vérité desquelles on peut compter, & qu'on voit tous les jours, mais qu'on n'a point examinées jusqu'ici avec assez d'attention ; car, comme dit CICERON, *on ne demande pas les raisons des choses qu'on a toujours sous les yeux* (*). Pardonnez-moi, monsieur, les imperfections de mon style, vous qui écrivez si bien en latin ; il n'appartient qu'à un HALLER, à un GAUBIUS & à un très-petit nombre d'autres, de répandre du jour sur les mystères sacrés de l'art d'ESCULAPE, dans un style que SALLUSTE & CELSE auroient voulu s'approprier (**).

(*) Non requirunt rationes earum rerum, quas semper vident.

(**) Huc illuc vocat ægra cohors.

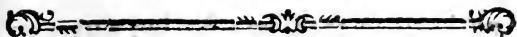
Je ferai content de savoir que ce que j'ai écrit, quelque peu élégamment que ce soit, contient des choses utiles, & qu'il vous paroisse, monsieur, que ce petit ouvrage ait reculé, ne fût-ce que bien peu, les bornes du domaine de la médecine; car alors votre autorité me tiendra lieu de protection, & me mettra à l'abri des attaques & des insultes qu'on pourroit me faire. Agréez mes salutations & mes vœux, pour que DIEU fasse au genre humain la faveur de vous conserver long-tems en santé. Veuillez ne pas discontinuer de m'honorer de votre amitié qui m'est si précieuse, & de m'instruire par vos conseils, & recevez l'assurance de mon entier dévouement.

*Lausanne le 16 Mai 1761, & pour
la deuxième fois le 8 Novembre 1769.*



APPENDICE.

THE HISTORY OF THE



OBSERVATIONS

S U R

LA COLIQUE DE PLOMB.

J'AI pensé que quelques médecins, qui ne lisent pas les journaux, ne feroient pas fâchés de trouver ici les observations suivantes, qui ont déjà été publiées, il y a long-tems, dans un excellent journal imprimé à Berne, sous le titre d'*extrait de toute la littérature de l'Italie & de la Suisse* (*). Car on termineroit plus vîte les disputes auxquelles on se livre avec animosité sur les coliques nerveuses, si tous les médecins, à qui ces maladies se présentent, daignoient faire part de leurs observations. Celles que je donne pour ma part, & telles que le hasard me les a offertes, ne sont pas de grande importance, sans être pourtant inutiles. Ce sont d'ailleurs ces mêmes observations que j'avois recueillies il y a long-tems, & que Mr. DE HAEN a déjà citées

(*) *Excerptum totius Italicæ & Helveticæ literaturæ.*

dans le tome troisieme de son ouvrage intitulé, *Ratio medendi*.

Je m'abstiendrai de raisonner sur la contestation élevée sur cette matiere : je serois cependant porté à croire que certains vins, les poisons & le scorbut, sont trois causes qui excitent des coliques, lesquelles entraînent après elles la paralysie, & qu'il n'en est pas un plus grand nombre (*). Car je traite tous les jours des coliques très-violentes, & qui proviennent de toutes sortes d'autres causes; je n'en ai pas encore vu résulter la paralysie : il est un bon nombre d'autres médecins qui ne l'ont pas vu non plus; de ce nombre sont les plus habiles médecins de tous les pays de l'Europe : aussi toutes les fois que je vois la paralysie arriver à la suite d'une colique, je soupçonne que cela vient d'une des causes que j'ai indiquées. Cependant je n'avance ceci qu'à titre de propositions douteuses, & qui ont besoin d'être examinées par d'autres médecins; car je ne prétends point récuser les té-

(*) De nouvelles observations m'ont fait changer de sentiment il y a dix ans; mais j'en parlerai plus au long dans un autre ouvrage que je prépare pour l'impression.

moignages de personnages dont l'autorité est du plus grand poids.

OBSERVATION PREMIERE.

UNE femme âgée de trente ans , maigre , qui étoit accouchée trois fois , veuve depuis deux ans , me conjura , en fondant en larmes , au mois de Septembre de 1753 , de lui donner du secours ou bien de lui procurer une mort tranquille. Il s'étoit écoulé sept jours depuis la dernière selle , & il y avoit déjà dix jours qu'elle avoit commencé à être tourmentée d'une sensation incommode depuis le creux de l'estomac jusqu'au nombril , laquelle augmentant journellement , en étoit venue au point de réduire la malade à appeller presque sans cesse la mort à son secours pendant les deux derniers jours , & que la violence du mal l'avoit troublée jusqu'à la faire tomber plus d'une fois en délire. Elle avoit eu la nuit précédente des attaques de convulsions , légères cependant , & depuis lors elle avoit eu de la peine à remuer les doigts. Il n'étoit pas impossible de connoître cette maladie , quoique jusques-

là on eût négligé d'y faire attention : mais voyons quelle en étoit la cause.

Le chirurgien me rendit compte de ce que cette femme avoit souffert depuis une année, & me dit que dans la vue d'éloigner la phthisie, il avoit prescrit la teinture antiphthifque de GARMANN, à la dose de trente gouttes qu'elle devoit prendre deux fois par jour, avec une infusion de fleurs de roses rouges. Elle s'y étoit conformée exactement durant un mois entier, & il n'y avoit que cinq jours qu'elle avoit cessé d'user de ce poison. Je compris que la toux qu'elle avoit précédemment, avoit été un effet de l'affection hypocondriaque : quant à la nouvelle maladie, j'étois déjà au fait de son origine; le chirurgien l'avoit traitée avec la même impéritie avec laquelle il l'avoit attirée. Car comme il l'attribuoit à des vents, il n'avoit presque employé autre chose que des drogues échauffantes & aromatiques, de l'anis, du fenouil, des rossolis, de la thériaque & des fomentations spiritueuses.

La malade éprouvoit une chaleur ardente, sa peau étoit sèche & ridée, elle avoit la langue sèche & gercée; elle avoit à peine fait plein un verre d'urine depuis trente heures; elle avoit déjà

passé sept nuits sans dormir un instant ; le bas-ventre étoit tellement resserré & tendu que la malade craignoit le plus léger attouchement ; l'angoisse étoit telle que je n'en ai pas vu de plus cruelle. Je conseillai un bain tiede d'eau commune ; elle y entra une heure après : en attendant , on lui donna un lavement composé de quatre onces d'huile d'olives & autant de sirop d'althéa ; elle avala une pareille dose de ce sirop mêlée avec le double d'eau chaude , tandis qu'on préparoit un petit-lait , dont voici la formule. Prenez une livre de petit-lait , dissolvez-y une once & demie de manne grasse ; ajoutez à la colature une once de sirop d'althéa , douze grains de nitre ; sirop de pavot blanc & eau de fleur d'orange de chaque une dragme , pour en boire deux onces petit à petit tous les quarts d'heures.

Je lui fis prendre la première dose dans le bain où elle demeura plongée pendant une heure entière , à cause du petit soulagement qu'elle croyoit y ressentir. Au sortir du bain , on lui couvrit tout le bas-ventre depuis le creux de l'estomac jusqu'au pubis avec un cataplasme fait avec de la mie de pain , des fleurs de sureau & de camomilles

cuites dans du lait. Le bain ne l'avoit que bien peu foulagée ; elle étoit encore en proie à des douleurs les plus cruelles , & il ne se faisoit aucune évacuation , pas même par les urines que j'avois espéré que le bain provoqueroit : ensuite quatre heures s'étant écoulées depuis le premier lavement , j'en fis donner un second, ce que j'aurois dû faire plus tôt , mais il resta pareillement dans le ventre : on lui en donna un troisieme , toujours avec les mêmes ingrédiens , mais qui n'eut pas un succès plus heureux.

Voyant enfin que je ne devois attendre aucun soulagement aussi longtems que la malade n'iroit point à selle , il me vint dans l'esprit de hazarder une tentative nouvelle , en essayant l'effet d'un clystere en forme de vapeurs , & cela par une mécanique grossiere , mais utile : on fit donc passer dans les intestins la vapeur d'une décoction de mauves au moyen d'un canule , d'une vessie de cochon & d'un entonnoir de cave , ce qui réussit assurément à souhait ; car déjà au bout de six minutes , la malade sentit dans le bas-ventre des mouvemens auxquels elle n'étoit pas accoutumée depuis longtems : au bout de dix minutes on ôta ces instrumens , & les douleurs

parurent avoir changé: demi-heure après, il sortit du ventre des matieres molles & très-dures, c'étoit la neuvieme heure, après le premier remede que j'avois essayé.

On donne un quatrieme lavement, composé de décoction de mauves & de sirop d'althéa; il s'ensuit une nouvelle selle, & les douleurs étoient déjà assez diminuées, pour que la malade se fût récriée sur son bonheur, si ses doigts qui étoient paralytiques ne lui avoient pas été d'un mauvais augure. Environ à dix heures du soir, elle fit une selle copieuse, liquide, très-puante, & elle en fit quatre autres sur le matin, après avoir déjà avalé neuf livres de petit-lait, & par conséquent aussi, près de quatorze onces de manne; c'est ce que je voudrois que remarquassent ceux qui ne savent pas vaincre les difficultés par des moyens assez efficaces, & qui traitent mollement les maladies violentes.

Etant revenu le matin (c'étoit le onzieme jour depuis le commencement de la maladie), j'appris que les douleurs étoient fort légères: je mis de côté les sirops d'althéa & de diacode, & je prescrivis de mêler dans chaque livre de petit-lait une demi-once de manne & une once de suc de dent de lion. La

malade fit pendant la journée deux selles fétides & qui caufoient une chaleur brûlante au fondement. Il s'écoula une très-grande quantité d'urine trouble qui déposa beaucoup de sédiment jaune : pendant la nuit elle fut foible, ne dormit point & fit une selle.

Le 12 jour, on ajouta à chaque livre de petit-lait, préparé comme le jour précédent, trois dragmes de jus de creffon de fontaine ; on ajouta au cataplasme de la rue & du safran : la malade n'eut point de douleurs : du catholicon qu'on lui donna en lavement à cinq heures du soir, amena encore beaucoup de matieres ; elle dormit depuis environ neuf heures, pendant deux heures.

Le 13 on laissa la manne, & on ajouta encore une once de jus de creffon sur chaque livre de petit-lait ; mais la malade n'en but plus que toutes les demi-heures. Au lieu des bouillons de poulets dont elle se nourrissoit, je lui permis de manger des herbes potageres & du pain : un lavement qu'elle prit le soir l'évacua puissamment ; elle dormit cinq heures ; le lendemain matin elle étoit bien, elle avoit même de la vigueur, & il ne lui manquoit que de pouvoir remuer les doigts.

Le 14 & le 15 elle continua de la même

maniere. Le 16, on ajouta au lavement du soir de l'électuaire d'*hiera piera*; il s'en suivit des selles copieuses : une heure après elle avala un bol, composé de douze grains de camphre & de deux scrupules de conserve de fleurs de romarin; en buvant par-dessus cinq onces d'une décoction très-forte de bardane adoucie avec du sucre.

Le 17, elle prit le petit-lait, le lavement & le bol.

Le 18, à sept heures du matin & à cinq du soir, elle avala au lieu du petit-lait un bouillon de poule avec du jus de dent de lion, de celui de fumeterre & de celui de cresson : le soir elle prit le bol; elle passa une très-petite nuit; le matin elle étoit moite de sueur, & elle remuoit les doigts à la vérité, mais ils étoient absolument sans force. Elle continua les mêmes remèdes jusqu'au trentième jour, se portant alors très-bien, & étant tout-à-fait délivrée de son affection hypocondriaque, elle cessa de prendre des remèdes.



OBSERVATION II.

UNE femme du peuple , qui avoit toujours été d'une constitution délicate, avoit au mois de Mai de 1754 , une toux qui duroit depuis quelques mois , & qui étoit accompagnée d'une expectoration abondante , que ceux qui la traitoient alors appelloient *purulente* ; je compris cependant qu'elle n'avoit été que pituiteuse , & cela par un effet de l'altération de la lymphe des poumons qui étoient relâchés , mais sains. Comme elle allaitoit outre cela un enfant , ses forces s'épuisèrent ainsi doublement , ce qui la menoit grand train à l'étiſie , ſuivant la relation qu'on m'en faisoit : l'apothicaire voulant prévenir cette maladie , conseilla à la malade d'avaler trois fois par jour jusqu'à cinq grains de sucre de ſaturne , avec de la conserve de roses. L'expectoration diminua , & elle fut entièrement supprimée le ſixieme jour.

Le dixieme qu'il faut regarder comme le premier jour de la nouvelle maladie , elle commença déjà à ſe plaindre d'une légère angoiſſe , & d'une ſenſation de pe-

santeur incommode dans le bas-ventre ; elle eut le ventre tout-à-fait resserré , tandis qu'auparavant elle avoit accoutumé de faire une selle tous les jours : l'angoisse & les douleurs augmentoient d'un jour à l'autre : le sixieme jour , elles étoient déjà très-violentes , & faisoient l'effet d'une ceinture de fer qui auroit serré très-fortement les hypocondres.

Le 7 & le 8 , elle poussa des hurlemens continuels , les lavemens n'amenant rien & ne la soulageant point.

Le neuvieme au matin on m'appella ; je lui trouvai de l'angoisse , de l'oppression & une foiblesse extrême ; elle étoit en proie aux plus cruelles douleurs , & il y avoit déjà quelques heures qu'elle avoit de la difficulté à remuer les bras. Elle avoit la langue & le gosier si secs qu'ils en étoient presque roides : elle avoit essayé d'éteindre sa soif & d'appaîser ses douleurs , en bûvant à grands traits de la décoction de camomilles & d'anis , qu'elle avoit déjà revomîe plusieurs fois. On lui avoit aussi donné plusieurs fois de la thériaque détrempée dans de l'huile de noix , & je ne fais quelles autres drogues aussi mal imaginées. Le poulx étoit petit , fréquent , vite , dur.

La foiblesse qui étoit extrême , le relâ-

chement qui étoit la cause de la maladie précédente, & l'œdeme qui occupoit les jambes, interdisoient l'usage du demi-bain : je fis sur-le-champ donner un lavement, composé de quatre onces d'huile de lin, d'une once de sirop diacode, de sirop d'althéa & de décoction de camomilles, de chaque deux onces. On couvrit d'un cataplasme très émollient la poitrine & le bas-ventre, depuis le cou jusqu'au pubis. J'ordonnai que la malade bût chaudement, & à la même dose que celle que j'avois prescrite pour le petit-lait à la malade précédente, de la décoction de fleurs de mauves, à chaque livre de laquelle on avoit ajouté une once & demie de manne, une once de miel, & une dragme de sirop diacode. Dans la vue de remédier aux mauvais effets de la suppression des crachats, je conseillai à la malade d'inspirer par la bouche & par le nez, la vapeur très-émolliente de la même décoction, en se tenant la tête couverte. On donnoit un lavement toutes les deux heures : il parut après le troisieme, que la malade étoit un peu foulagée : il ne s'étoit pas encore écoulé une heure après le quatrieme, & elle avoit déjà avalé environ huit onces tant de manne que de miel, lorsque les douleurs étant devenues excessives, &

ayant augmenté jusqu'à faire tomber la malade en défaillance, elle fit une selle presque aussi dure qu'une pierre, & qui furnageoit sur l'huile, & elle rendit beaucoup d'urine très-fétide & rouge. Elle fit de plus, six selles pendant la nuit, qui fut encore très-mauvaise.

Le 10, elle n'avoit presque plus de douleurs; elle avoit déjà le plaisir de se sentir la bouche & le gosier humectés, mais les mains étoient sans mouvement. La malade toujours très-foible continua pendant deux jours à faire usage de la même boisson, à laquelle on avoit ajouté du sirop des cinq racines, en omettant le sirop diacode. Elle fit quelques selles, les crachats reparurent, mais sans la toux, ou du moins sans qu'elle se fit presque appercevoir.

Le 13, on appliqua de l'emplâtre de galbanum safrané tout le long de l'épine du dos, & sur tout le bas-ventre : je fis prendre, trois fois par jour à la malade, des bols composés de camphre, de benjoin, d'assa-fétida, saupoudrés de poudre d'aunée, avec un peu de baume du Pérou, broyé avec du sucre, en bûvant par-dessus une tisane de bardane, de saïsafras & de fleurs de romarin : j'avois soin qu'on lui frottât en même tems les parties infé-

rieures avec des flanelles imprégnées de la fumée du succin ; & je lui conseillai des alimens de facile digestion.

Cette méthode ayant été suivie pendant six jours , savoir jusqu'au vingtième de la maladie , la malade remuoit déjà la main gauche : le trentième elle se portoit fort bien. Mais s'étant exposée inconsidérément à une pluie d'été , comme je l'ai appris ensuite , & ayant été derechef attaquée de la toux , elle mourut étique au commencement de Décembre. On me dit qu'elle avoit fevré son enfant trois jours après avoir commencé l'usage du sucre de saturene.

OBSERVATION III.

UN homme âgé de vingt-trois ans , ayant la gonorrhée , & conseillé par un barbier qui se mêloit de faire le chirurgien , prenoit pendant le mois de Septembre de 1756 , du sucre de plomb à la dose de douze grains , à sept heures du matin. Il en avoit déjà consommé trois dragmes dans l'espace de quinze jours ; la gonorrhée étant ainsi presque supprimée , il étoit tourmenté d'un mal-aise intérieur , d'angoisse , de foiblesse , de dégoût & de soif.

Le

Le dix-huitieme jour, il eut de la douleur à l'estomac. Le 23, la maladie avoit tellement augmenté que le malade paroissoit être en danger de mort : après avoir pris, à ce qu'il me dit, à diverses fois des lavemens, des purgations & des remedes huileux, le ventre se lâcha le 28, & les douleurs furent un peu apaisées; mais il survint en même tems une paralysie aux mains & aux pieds, qui lui ôtoit le mouvement de ces membres.

Ayant été appelé le 31, & voyant que le ventre n'étoit pas encore assez libre, je le purgeai copieusement, mais doucement, en lui faisant prendre pendant deux jours une boisson délayante, préparée avec de la manne, de la pulpe de casse, & de la décoction de racine de chien-dent; puis je fis appliquer sur le bas-ventre un cataplasme nervin, & un emplâtre de la même nature sur l'épine du dos, de plus je lui fis faire des frictions par tout le corps.

Depuis le 31 jusqu'au 38, il but à toute heure, jour & nuit, trois onces d'une décoction de chardon Roland, de false-pareille & de gayac, adoucie avec du miel.

Le 39, après avoir fait précéder deux lavemens qui amenerent des selles copieuses, je lui fis prendre toutes les quatre

heures , quatre fois par jour, des bols faits avec de la serpentaire de Virginie , du camphre , de l'assa-fétida , & une petite quantité de soufre doré d'antimoine de la troisieme précipitation , en bûvant par-dessus un verre de la décoction.

Le 40, comme il ne pouvoit pas encore dormir , je fis ajouter au bol qu'il devoit prendre le soir un demi-grain d'opium , ce qui lui procura une nuit tranquille.

Le 41 , je lui fis boire trois onces de vin de Malaga le matin , & autant le soir ; cela ranima merveilleusement les forces.

Le 42 , il remua la jambe droite.

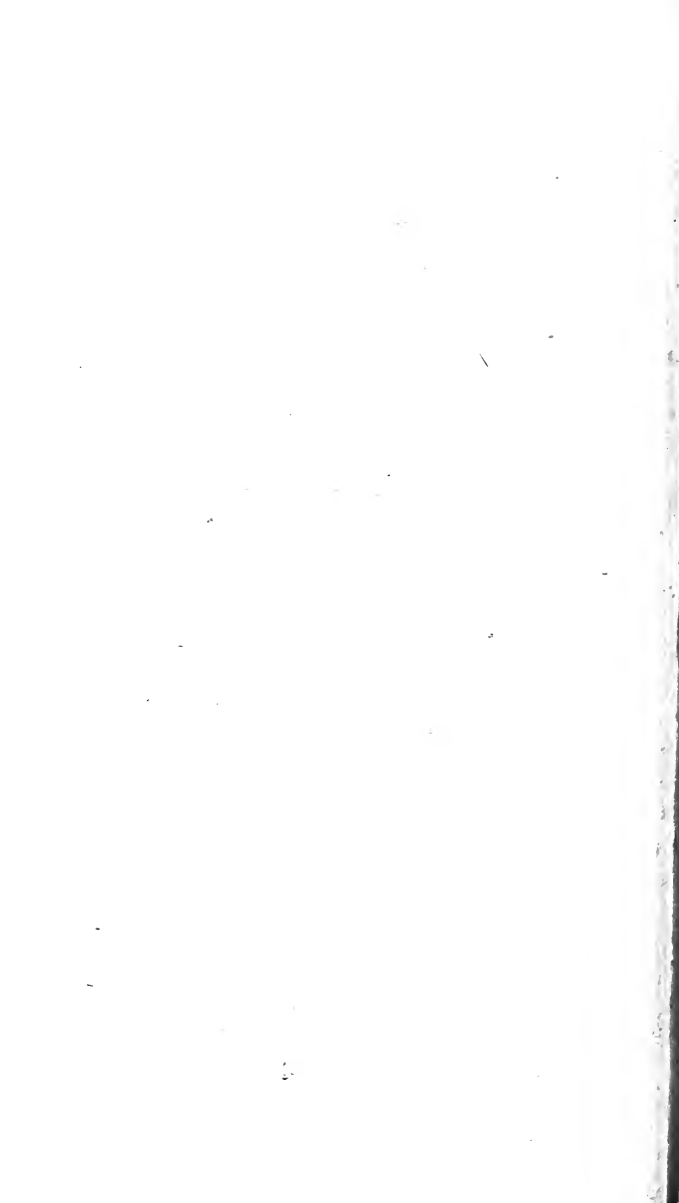
Le 50 , en faisant usage des mêmes remedes , excepté l'opium , que je n'employai qu'une seule fois , il put remuer à son gré les mains & les pieds. Des alimens de facile digestion , des vins généreux , & l'équitation rétablirent tout-à-fait les forces , & le malade ne s'est jamais plus ressenti de sa gonorrhée.



L E T T R E

A M^R. BAKER,

*Sur les maladies causées par l'usage du
seigle ergoté.*



L E T T R E

A

Mr. G. B A K E R. (a)

MONSIEUR, je suis bien charmé de l'idée avantageuse que vous avez de mes petits ouvrages ; j'ai reçu avec reconnaissance votre excellent mémoire sur la dyssenterie & le catarrhe, & je l'ai lu d'un bout à l'autre avec beaucoup de profit.

Ce n'est pas moi qui suis l'auteur de ce qu'on lit dans mon *Avis au peuple*, touchant le seigle ergoté, mais cela appartient à l'éditeur anonyme de Paris. Ce petit chapitre & tous ceux qui traitent de diverses maladies chroniques, depuis la page 420 jusqu'à la page 504, sont des additions du même auteur : je les ai mises de côté dans la seconde édition imprimée à Lausanne, laquelle est

(a) Cette lettre a été insérée dans les *Transactions philosophiques*, vol. LV, j'ai pensé que quelques médecins ne seroient pas fâchés de la trouver ici.

cependant beaucoup plus complete que la précédente , & que vos libraires Mrs. BECKET & DE HONDT ont fait traduire en anglois. Je me détermine cependant volontiers , & pour vous complaire, monsieur , à vous envoyer ce que j'avois recueilli ci-devant sur cette matiere , en faisant des recherches soigneuses sur les diverses parties de la diététique : vous pourrez , monsieur , si vous le trouvez à propos , & si ces observations vous paroissent le mériter , en faire la lecture de ma part dans les assemblées de l'illustre société.

Les grains de froment & de seigle, sont principalement sujets à trois sortes de maladies , savoir , à la *rouille* , à la *nielle* & à l'*ergot* (*). On trouve presque par-tout une étrange confusion au sujet de ces maladies , sur-tout au sujet des deux premières : il sera à propos de les définir avec plus d'exactitude.

La rouille que vous appelez *mildew* , & qu'on nomme *ruggine* en italien , est une poudre d'un jaune rougeâtre , gluante , & qui en s'attachant à la tige & à la balle de plusieurs plantes graminées , empêche leur accroissement : cela fait que

(*) En latin *rubigo* , *ustilago* & *secale cornutum*.

le grain étant mal nourri, il tombe dans l'atrophie & le dessèchement, & ne donne point, ou presque point de farine. C'est, si je ne me trompe, cette maladie qu'on appelle dans certains endroits *blé vanté*; le peuple croit qu'un vent chaud a consumé le grain.

La *nielle* ou *brûlure*, que les Italiens appellent *fuligine*, est un nom générique qui désigne une dégénération, qui fait que les graines deviennent noires: il y en a deux espèces, le *charbon* (*) & la *carie*.

Le charbon est une maladie du grain, laquelle se fait à peine connoître à l'extérieur, si ce n'est que les grains paroissent plus ronds: elle consiste en ce que leur substance interne se change en une poudre noire, visqueuse & fétide. Les grains attaqués du charbon grossissent quelquefois beaucoup. Mr. DU HAMEL a appelé cette maladie *la bosse*. Il est très-facile d'observer la nature du charbon dans ce blé des Indes, qu'on appelle *maïs*, suivant l'observation de Mr. BONNET (b). Car il en a vu des grains qui étoient aussi gros qu'un œuf de poule,

(*) *Carbunculus*.

(b) *Recherches sur l'usage des feuilles dans les plantes*, page 327.

& qui étoient remplis d'une poudre noire, fétide, fanieufe, & séparée par plusieurs petites lames.

La carie, qu'on désigne le plus souvent par le nom générique de nielle, infecte le froment, le seigle & plusieurs autres plantes; elle nuit beaucoup non-seulement aux grains, mais aussi aux fleurs & aux feuilles, & cela sous la forme d'une poudre noire, visqueuse, qui s'attache de toutes parts, & qui détruit tout ce qu'elle touche : cette maladie commence à se manifester dans le tems que le froment fleurit, & elle empêche ainsi que le grain ne mûrisse jamais; car je ne croirois pas facilement qu'il pût se corrompre, lorsqu'il est parvenu à sa maturité. J'ai sous les yeux plusieurs épis attaqués de carie, & dont la couleur est par-tout obscurcie par cette poudre; ils sont entièrement vuides de grains; ils ne présentent que des balles blanchâtres, & au milieu de la balle je ne fais quoi de fibreux, qui paroît avoir été la partie fibreuse du grain ou son ébauche. Je vous en envoie quelques-uns, monsieur; cette poudre a peu de goût ou d'odeur, & elle n'en a pas eu davantage au moment où on a cueilli ces épis.

Mr. GINANNI croit que la carie a été observée de tout tems; mais il n'y a pas

si long-tems qu'on connoît le charbon, & on ne l'avoit jamais vu en Lombardie avant l'année 1730, & à Césene avant l'année 1738.

Le *blé cornu* ou *seigle ergoté*, est une maladie bien différente, elle n'attaque que le seigle & deux ou trois autres plantes graminées des Alpes, comme l'a rapporté Mr. HALLER, mon illustre ami. C'est une végétation irrégulière du grain du seigle, lequel devient une substance qui tient en quelque sorte le milieu entre le grain & la feuille, qui est comprimé irrégulièrement & dont la couleur est d'un verd-brun, comme je l'ai vu, quoique très-rarement (car il est rare d'en voir dans notre pays); de plus, il est souvent long de quatorze ou quinze lignes & large de deux, comme l'ont déjà vu autrefois les célèbres MARCHAND & VAILLANT. CHARLES NICOLAS LANGE, est de tous les auteurs, celui qui a décrit ces grains le plus exactement, en ajoutant des expériences sur leur qualité. Lorsqu'on les sème, ils ne germent du tout point; ils abondent sur-tout dans les années pluvieuses, & lorsqu'un printems pluvieux a été suivi d'un été très-chaud. (c).

(e) L'ouvrage de Mr. LANGE sénateur & médecin de Lucerne, a été écrit en allemand, & a paru à

Tout cela paroît simple, mais la confusion des noms a donné lieu à plusieurs erreurs. Les plus anciens documens ne permettent pas de douter que la rouille n'ait été connue de tout tems. Les anciens ont aussi connu la nielle, à laquelle ils donnoient le nom de *suie* (*) ou de brûlure (**): mais autrefois, tout comme dans les derniers siècles, on a dans plusieurs endroits abusé du terme de la rouille pour désigner la nielle, & réciproquement on a appelé la rouille du nom de la nielle; abus dont se plaint Mr. le comte GINANNI (d) & il croit fermement que la rouille décrite par RAMAZZINI dans son histoire de la constitution épidémique de l'année 1692, a été une véritable nielle. Il se plaint que plusieurs ont attribué hardiment à la nielle, ce qui n'appartient uniquement qu'à la rouille, que les anciens ont aussi appelée du nom d'*ærugo*. Il cite fort au long leurs passages, par lesquels il paroît

Lucerne en 1707. Le titre signifie, *Description des maladies provenant de l'usage du seigle ergoté dans le pain*: on en trouve un bon extrait dans les *Acta eruditorum* de l'an 1718, pag. 309.

(*) *Fuligo*.

(**) *Uredo*.

(d) *Delle malattie del grano in herba, trattato storico fisico*, 4°. in Pesaro 1752.

évidemment, que la brûlure ou la suie (car le mot *ustilago* est moderne) a été à la vérité connue dès les premiers siècles, mais seulement d'une manière obscure.

Il y a moins de confusion dans la nomenclature du seigle cornu : quelques-uns à la vérité l'appellent *secale luxurians* (*), d'autres *mater secalis* (**) ce qui revient au *mutterkorn* des Allemands; d'autres l'appellent *orga*; LANGE lui donne le nom de *clavus secalinus*; mais on ne peut presque pas confondre cette maladie avec les autres. Mr. MONETA est peut-être le seul qui puisse induire en erreur à cet égard, en tant qu'il affirme que le seigle cornu n'est autre chose que des grains d'une grandeur démesurée, provenant d'un accroissement excessif dans les années d'abondance, & que ces grains n'ont rien de nuisible: il ajoute, contre le sentiment général, que l'orge & le froment peuvent devenir cornus (e): cependant cet homme de bien n'a sans doute jamais vu le seigle cornu, mais il aura vu de ces grains vraiment gigan-

(*) Seigle qui foisonne trop.

(**) Mere du Seigle.

(e) *Commentarii de rebus in historia natur. & medic. gestis*, Tom. III, pag. 520.

tesques, qui n'ont point d'autre défaut que celui d'être trop volumineux, & qu'on rencontre par-tout chaque année. Mr. SELERNE a fait part à la postérité de la lettre d'une femme, qui dit aussi que le seigle ergoté est quelquefois plus grand, & quelquefois plus petit que le seigle ordinaire (*f*); & Mr. HANOW paroît aussi croire que le seigle ergoté est une maladie qui tient de l'atrophie (*g*): mais tous les autres auteurs sont d'un avis différent de celui de ces trois. Dans la Sologne on appelle cette maladie *ergot*, on lui donne le nom de *blé cornu* dans le Gâtinois (*h*).

Toutes les fois donc qu'il s'agit de la rouille, de la nielle ou du seigle ergoté, il faut bien se souvenir, que ce qu'on appelle *rubigo*, *erugo*, *ruggine*, *robbiga*, *mildew*, *rouille*, *suc miellé*, & peut-être

(*f*) Mémoire sur les maladies que cause le seigle ergoté, dans les *mémoires de mathématique & de physique*, présentés à l'académie royale des sciences, tom. II, pag. 161.

(*g*) *Commentar. de rebus in histor.* &c. à l'endroit cité plus haut.

(*h*) *Dictionnaire d'histoire naturelle* de Mr. DE BOMARE, au mot *seigle*. Cet auteur distingué, dont l'utile ouvrage a été publié une année après cette lettre, définit en peu de mots, mais avec justesse, ce que c'est que la rouille & la nielle, au mot *blé*; & le seigle ergoté, à l'article *seigle*.

blé vanté, n'est qu'une seule maladie; que la nielle appelée *ustilago*, *uredo*, *fuligo*, *nigella*, *volpe*, *brûlure*, est une autre maladie qui diffère de la première, & qui est de deux espèces, savoir la carie & le charbon; qu'enfin le seigle ergoté, autrement dit *secale luxurians*, *mater secalis*, *mutterkorn*, *orga*, *clavus secalinus*, est un troisième genre de maladie, entièrement différent des deux premiers.

Les anciens n'ont pas ignoré que tous les grains corrompus donnent une mauvaise nourriture: & GALIEN, qui tient encore à présent un rang distingué parmi les auteurs de diététique, a donné de très-bons préceptes sur les mauvais effets du froment noir, c'est-à-dire de la nielle & de l'ivraie, dont il défend sérieusement l'usage aux boulangers, en rendant compte en même tems des maladies qu'il en a vu résulter. (i)

Le pain fait avec des graines infectées de la poudre de la nielle, ou avec celles qui ont été attaquées du charbon, (car il ne m'est pas encore arrivé de voir des graines en partie cariées & en partie saines), fermente & se cuit toujours mal; il est visqueux, pesant, &

(i) *De alimentorum facultatibus*, Liv. I, c. 37.

donne des nausées à ceux qui n'y sont pas accoutumés, & si l'observation ne m'a pas trompé, il a été en 1758 la cause de plusieurs maladies chroniques du bas-ventre & de la peau, y ayant eu ici dans cette année beaucoup de ce pain. LONGOLIUS a vu un homme qui, après avoir avalé par curiosité quelques grains de froment niellé, fut attaqué de douleurs de membres, & fut guéri en faisant quelques selles.

Mais les mauvais effets qui résultent de l'usage du seigle ergoté sont très-nuisibles; & comme il est vraisemblable que cette dégénération du seigle a eu lieu de tout tems, je ne ferois pas difficulté de croire que dans tous les siècles il y a eu des hommes qui ont éprouvé les maladies qu'il occasionne, quoique les médecins de l'antiquité ne les aient point décrites; car ce n'est qu'en 1596 qu'on les a décrites pour la première fois avec exactitude : depuis ce tems-là elles ont cruellement infesté divers pays de l'Europe, en excitant des spasmes ou la gangrene. Je rendrai compte de ces fléaux en peu de mots & historiquement. FRÉDÉRIC HOFFMANN décrit cette maladie sous ces deux faces (k). Je ferai en pre-

(k) *Patbol. gener.* Part. II. cap. 9. §. 16. dans le scolie.

mier lieu la description de l'espece spasmodique, puis celle de l'espece gangréneuse.

Il régna en 1596 dans la Hesse & dans les pays voisins une maladie épidémique spasmodique-convulsive, dont la faculté de médecine de Marbourg attribua la cause à l'usage du seigle ergoté. Elle publia en 1597 un petit traité écrit en allemand sur les symptômes, l'étiologie & le traitement de cette maladie, & c'est dans cette source que SENNERT paroît avoir puisé ce qu'il en dit (1). Il en donne une ample description dont je n'extrairai que ce qu'il y a de plus remarquable, parce qu'il est facile de la trouver, cet auteur étant entre les mains de tout le monde.

1°. Ceux qui étoient attaqués d'épilepsie n'étoient presque point délivrés de cette maladie par la suite.

2°. Ceux qui tomboient dans la démence demeuroient stupides jusqu'à la mort.

3°. Quoique quelques-uns véussent encore jusques à quinze ans après avoir eu cette maladie, ils se trouvoient ce-

(1) *De febris*, Lib. IV, cap. 14, de *febre maligna cum spasma*. Dans le siècle dernier WILLIS, & tout nouvellement M. CARTHEUSER, ont décrit, d'après SENNERT, la pathologie de cette maladie.

pendant mal toutes les années aux mois de Janvier & de Février.

4°. Cette maladie n'étoit pas exempte de contagion ; ce qu'on n'a observé nulle autre part.

5°. Les cadavres de ceux qui en étoient morts, se corrompoient beaucoup plus vite que s'ils étoient morts d'une autre maladie (m).

6°. Elle n'a point non plus toujours épargné les bêtes sauvages ; les cerfs surtout en étoient attaqués comme les hommes, & ils restoient étendus par terre comme s'ils avoient été en léthargie (n).

Suivant le témoignage de HOFFMANN, la même maladie régna dans le Voigtland dans les années 1648, 1649 & 1675. En 1702 elle parcourut tout le territoire de Freyberg. En 1716 elle affligea la Saxe & la Lusace ; cette épidémie a été décrite par G. V. WEDEL (o). Dans le même tems, A. O. GOELIKE a publié une dissertation sur la même maladie, dans laquelle il a donné

(m) A. O. GOELIKE *exercitationes subsecivæ*, T. II, pag. 17.

(n) Ibid. p. 23.

(o) *Diff. de morbo spasmodico epidemico maligno, in Saxonia, Lusatia, vicinisque locis grassata*, Jenæ 1717.

un précis exact de tous les auteurs qu'on avoit alors sur cette matiere, (tels étoient HORST, BUDDÆUS, LONGOLIUS, HABERKORN, WILLISK, & d'autres) & il y a soigneusement indiqué les différences de la maladie dans les diverses épidémies (p).

La même maladie se manifesta en 1717 dans diverses contrées de l'Allemagne. Elle se répandit en Silésie l'an 1722; c'est ce qui donna lieu à la dissertation de VATER (q). Elle régna en 1736 dans la dynastie de Zottenberg en Silésie & dans le district de Wartenberg en Bohême. G. H. BURGHART décrivit l'épidémie de Zottenberg, mais en allemand pour la plus grande partie (r). J. A. SRING, qui avoit traité lui seul cinq cent malades, dépeignit avec exactitude la maladie de Wartenberg (s). Voici quels étoient ses symptômes. " Elle „ commençoit par un chatouillement „ incommode aux pieds, comme si on y

(p) A. O. GOELIKE *exercitationes subsceivæ* Tom. I, p. 1. Ce petit ouvrage est bon & mérite d'être lu.

(q) CHR. VATERI *Dissertatio de morbo spasmodico populari Silesiaco*. Wittembergæ 1723.

(r) *Satyræ medicorum Silesiacorum*, Specim. III. obl. 4.

(s) *Ibidem*. Specim. III. obl. 5.

„ eût senti marcher des fourmis ; bien-tôt
„ l'estomac étoit tourmenté d'une cardial-
„ gie grave. Le mal s'avançoit de là jus-
„ qu'aux mains , jusqu'à ce qu'il occupât
„ la tête même. Ce chatouillement étoit
„ suivi , non seulement dans les mains &
„ les pieds , mais encore dans les doigts
„ de ces membres , d'une contraction que
„ l'homme le plus robuste pouvoit à peine
„ empêcher , enforte qu'à voir comme les
„ membres étoient tordus en divers sens,
„ on auroit juré qu'ils étoient disloqués.
„ Les malades pouffoient les hauts cris en
„ se plaignant que les pieds & les mains
„ leur brûloient , tandis qu'ils suioient
„ excessivement par tout le corps. La
„ tête après avoir essuyé les douleurs,
„ devenoit pesante , & étoit attaquée de
„ vertiges ; la vue étoit comme offusquée
„ par des nuages. Quelques-uns étoient
„ tout-à-fait aveugles ou croyoient voir
„ les objets doubles , quoiqu'ils fussent
„ simples. Ils s'oublioient eux-mêmes
„ & chanceloient comme des gens yvres ,
„ étant tout-à-fait hors de sens. Quel-
„ ques-uns devenoient maniaques , d'au-
„ tres mélancoliques , d'autres tom-
„ boient dans l'assoupissement (*). Ceux

(*) *Comatosi fiebant.*

„ qui avoient passé l'âge de quinze ans,
„ étoient sujets au mal caduc, & en
„ mouroient pour la plupart. Cette ma-
„ ladie étoit accompagnée de l'opistho-
„ tonos & d'une écume presque sanglan-
„ te, ou jaune, ou bien verte, qui sor-
„ toit de la bouche. La langue étoit sou-
„ vent déchirée par l'effet des convul-
„ sions; elle s'enfloit tellement chez
„ quelques-uns qu'elle interceptoit la
„ respiration, la salive s'écoulant en
„ même tems en très-grande quantité.
„ J'ai vu des malades qui étant attaqués
„ de cardialgie, puis de l'épilepsie après
„ le vomissement, ont perdu la vie. Les
„ mains & les pieds éprouvoient moins
„ de distension chez ceux qui avoient
„ été saisis de frisson & de froid après
„ le chatouillement. Toute cette iliade
„ de maux étoit suivie de la faim cani-
„ ne. La plupart des malades ne pou-
„ voient pas se rassasier; il en étoit très-
„ peu qui eussent de l'aversion pour les
„ alimens. Il se forma des bubons au
„ derriere du cou chez l'un d'eux; mais
„ ces bubons n'ont point de rapport
„ avec ceux de la peste. Il en sortit un
„ pus jaune, & cet écoulement étoit
„ accompagné de douleurs excessives &
„ brûlantes. Il est survenu chez un au-

„ tre des taches aux pieds lesquelles subsistent encore depuis huit semaines.
„ Chez quelques-uns le visage s'est couvert des taches qui l'ont affreusement défiguré.

„ Le poulx étoit semblable à celui de la santé, & cela chez tous les malades sans exception. Les spasmes étoient suivis de roideur des membres, en sorte que les malades paroissent être impotens des pieds & des mains. Cette cruelle maladie joue son rôle chez quelques-uns pendant deux semaines, chez d'autres pendant quatre semaines, chez d'autres pendant six ou huit, & même chez quelques-uns il dure l'espace de douze semaines: elle a pourtant ses entrâtes, pendant lesquels elle laisse les malades tranquilles.
„ Dès les commencemens, elle a fait périr cent personnes, qui pour la plus grande partie étoient des enfans. Sur cinq cent malades, par exemple, il s'est trouvé trois cents enfans; or je mets au nombre des enfans tous ceux qui étoient au-dessous de l'âge de quinze ans. Elle a emporté les habitans de deux maisons sans en laisser un seul. Je prends DIEU à témoin qu'il n'y avoit point de contagion.

„ BURGHART dit qu'on n'a pu , par
 „ aucun moyen , en arrêter les horribles
 „ symptômes , non plus que les spasmes
 „ qui violentoient d'une maniere ex-
 „ traordinaire les extrêmités du corps ,
 „ savoir , les bras , les jambes , la tête ,
 „ les yeux & les levres , & qui ôtoient
 „ absolument aux malades l'usage de la
 „ raison (t). Il étoit rare que la maladie
 „ diminuât en aucune façon avant la
 „ troisieme semaine ; mais plusieurs en
 „ ont été détenus pendant un & même
 „ pendant deux mois , sur-tout ceux qui
 „ n'ont point pris de remedes , & qui
 „ n'ont pas voulu observer un régime
 „ convenable. Quant à ceux chez qui il
 „ survenoit comme une fièvre continue
 „ qui leur procuroit des sueurs abon-
 „ dantes , sur-tout après les accès , tant
 „ de fièvre que de spasmes , ils en ont
 „ plus vite réchappé. Mais ceux qui ont
 „ paru , peu de tems avant leur mort ,
 „ être attaqués d'un relâchement des
 „ membres semblable à la paralysie , &
 „ même d'une véritable apoplexie. La
 „ maladie a laissé de plus longs interval-

(t) WEDEL , qui n'a observé que quelques cas particuliers dans son district , a vu des malades attaqués de manie , du *tétanos* , de l'*emprosthotonos* & de l'*opisthotonos*.

„ les aux femmes, mais elle les maltraitoit enfin d'autant plus violemment, „ lorsque le tems de subir l'évacuation „ menstruelle étoit arrivé : cette évacuation „ finie, elles ne se plaignoient guere „ d'autre chose, pendant quelques semaines, „ que d'un abattement extrême „ des forces, jusqu'à ce que le retour „ d'une nouvelle lunaison renouvellât „ les mêmes désordres.

„ Ceux enfin qui ont pu en réchapper, „ ont éprouvé, pendant un espace de „ tems considérable, de la foiblesse dans „ les membres, & même comme de la roideur, „ & une certaine difficulté de mouvement „ dans l'une ou l'autre de ces parties, „ & un engourdissement d'esprit.

Enfin en 1741, la même maladie s'étant introduite dans la Nouvelle-Marche, elle régna dans ce pays jusqu'au mois de Mai de l'année 1742 : elle a été parfaitement bien dépeinte par Mr. MULLER (1), dont la description, qui est très-exacte, mérite d'être lue. Vous y trouverez, monsieur, que les commencemens, les

(1) C. A. A BERGEN & J. M. F. MULLER *Disputatio de morbo epid. spasmod. convuls. contagii experte*, Francofurti ad Viadrum, 1742. C'est une dissertation utile, qu'on trouve dans la collection des dissertations pratiques, publiée par M. DE HALLER.

progrès, les symptômes convulsifs, les symptômes de paralysie, son opiniâtreté & son issue, ont été les mêmes que ceux qui sont rapportés dans la description de SRING : mais cette épidémie-ci a été constamment accompagnée de fièvre ; symptôme qui étoit inconnu dans l'épidémie qui avoit régné en Bohême.

Je ne fais si depuis ce tems là ce fléau a dévasté d'autres pays : maintenant, monsieur, je vais passer à l'autre genre de maladie qu'occasionne le seigle ergoté, savoir la gangrene spontanée.

Il conste, d'après ce que j'ai recueilli au sujet de cette maladie, qu'elle a déjà été connue en 1630 dans certaines provinces de France, suivant le témoignage du docteur LE THUILLIER, médecin de l'illustre duc de SULLY (x). Elle régna en 1650, 1670 & 1674, en divers lieux de la Guienne, dans la Sologne, dans le Gâtinois, & particulièrement en 1674 à Montargis, suivant le témoignage de Mr. PERRAULT (y).

Le premier symptôme étoit un engourdissement des jambes ; il étoit suivi de

(x) *Lettre de Mr. DODART au journaliste des savans*, ann. 1676, Tom. IV. p. 79.

(y) *Journ. des savans*, ibid.

douleur avec une légère tumeur sans inflammation, puis succédoient rapidement le froid, la lividité, le sphacele & la chute du membre. Dans la Sologne cette maladie étoit sans fièvre, & les douleurs étoient légères. On n'employoit aucuns secours; mais le nez, les doigts, la main, les bras, les pieds, la jambe, la cuisse étoient attaqués du sphacele & tomboient d'eux-mêmes.

En 1695, J. C. BRUNN, cet illustre médecin, vit à Augsbourg une femme attaquée d'une maladie spasmodique & du sphacele des mains, laquelle venoit de ce qu'elle avoit mangé du seigle ergoté; elle se portoit bien d'ailleurs: ce médecin apprit par un chirurgien qui accompagnoit cette femme; & qui avoit fait tout nouvellement l'amputation d'un pied attaqué du sphacele par la même cause, *que la dégénération de ce genre de blé étoit cause que les habitans de la Forêt-Noire étoient non seulement attaqués de convulsions extraordinaires, mais que de plus leurs extrémités étoient mortifiées par le sphacele* (2).

En 1709, le même fléau s'introduisit derechef dans la Sologne, pays qui est assurément

(2) *Aët. Curios. Natur. Dec. III. Ann. II. obs. 224.*

assurément rarement exempt de seigle ergoté, mais cette année-là, le quart du seigle étoit infecté de cette maladie. Dans l'espace d'une année, Mr. NOEL, chirurgien de l'Hôtel-Dieu d'Orléans, traita au-delà de cinquante malades *ergotés*, comme on les appelle, tant hommes que jeunes garçons; il n'y avoit point de femme qui fût de ce nombre, & il n'y avoit que très-peu de jeunes filles (a). La maladie commençoit presque toujours par les doigts des pieds (il n'y eut qu'un seul malade chez qui elle commença par la main), & elle s'étendoit souvent jusqu'au dessus de la cuisse. Le premier symptôme qui se manifestoit après l'usage du pain empoisonné, étoit une espèce d'ivresse. Quatre malades moururent après l'amputation, la gangrene s'étant communiquée jusqu'au tronc; ce qui me paroît fournir un nouvel argument, qui démontre le danger de pratiquer l'amputation avant que la gangrene se soit arrêtée.

Cette amputation est aussi nuisible que la repercussion des sueurs critiques dans une maladie venimeuse. Il arriva à

(a) *Histoire de l'Académie royale des sciences*; ann. 1710. page 80.

Blois un terrible accident que Mr. DE FONTENELLE rapporte ainsi. "Un payfan
 „ fut attaqué de la maniere la plus cruel-
 „ le : la gangrene lui fit tomber d'abord
 „ tous les doigts d'un pied ; ensuite ceux
 „ de l'autre , après cela le reste des deux
 „ pieds , & enfin les chairs des deux jam-
 „ bes & celle des deux cuisses se détache-
 „ rent successivement & ne laisserent que
 „ les os. Dans le tems qu'on en écrivit la
 „ relation , les cavités des os des hanches
 „ commençoient à se remplir de bonnes
 „ chairs qui renaissoient (b).

La même année , si fameuse dans tous les pays par le froid très-rigoureux qu'il fit alors , la même maladie se manifesta pour la premiere fois dans le canton de Lucerne , & pour la seconde fois en 1715 & 1716 , & se répandit en même tems dans les cantons de Zurich & de Berne : c'est cette épidémie dont LANGE a fait l'histoire. " On étoit , dit-il , attaqué de
 „ cette maladie sans aucune fièvre , le
 „ plus souvent après avoir éprouvé plus
 „ ou moins long-tems de la lassitude.
 „ Le froid s'emparoit des membres qui
 „ devenoient pâles & ridés , tout com-

(b) *Histoire de l'académie royale des sciences*,
 ann. 1710. p. 81.

„ me s'ils eussent été plongés un peu
 „ long-tems dans l'eau chaude, les vei-
 „ nes disparoissant sous les rides de la
 „ peau. Les malades étant ensuite dans
 „ un état d'engourdissement & d'insen-
 „ sibilité totale, sans être pourtant pri-
 „ vés de la faculté de se mouvoir, quoi-
 „ qu'ils l'exerçassent avec assez de diffi-
 „ culté; ils étoient tourmentés d'une
 „ douleur interne des plus atroces, qui
 „ augmentoit excessivement par la cha-
 „ leur de l'atmosphère ou par celle du
 „ lit; elle diminuoit un peu lorsqu'ils
 „ étoient dans un endroit frais, mais elle
 „ faisoit place à une sensation de froid
 „ presque insupportable. Cette sensation
 „ si fâcheuse, après avoir commencé aux
 „ extrémités des parties, s'étendoit de
 „ proche en proche & montoit des doigts
 „ des mains & des pieds aux bras, aux
 „ épaules, aux jambes & aux cuisses, jus-
 „ qu'à ce que le sphacele survenant, la
 „ partie qui en étoit attaquée, étant cor-
 „ rompue & noire, elle se détachoit du
 „ membre voisin ou du tronc. Il y a eu
 „ des malades qui, sans ressentir aucune
 „ douleur, ont perdu par le sphacele une
 „ ou deux phalanges de leurs doigts
 „ qu'ils ont trouvées dans leurs gants
 „ ou dans leurs bas. Durant le cours de

„ la maladie, les autres parties du corps
„ étoient en assez bon état, si ce n'est
„ que lorsque la douleur augmentoit,
„ les malades éprouvoient une légère
„ chaleur fébrile, & que lorsqu'ils usoient
„ d'alimens échauffans, ils suivoient de-
„ puis la tête jusqu'au creux de l'esto-
„ mac, leur sommeil étoit laborieux &
„ troublé par des rêves inquiétans (c) ”.

Je ne sache pas que depuis ce tems-là on ait observé cette maladie en Suisse, mais dans l'espace de trente ans qui se sont écoulés depuis l'an 1709, il y en a eu trois ou quatre épidémies, qui ont été observées dans l'hôpital d'Orléans par Mr. NOEL (d).

Il paroît qu'elle est endémique dans ces pays-là. Car on lit dans les mémoires de l'académie royale des sciences de Paris l'histoire d'une épidémie du même genre, que M. DU HAMEL a décrite d'après la relation de M. MURCAILLE; elle étoit assurément des plus malignes, car le nombre de ceux qui en périssoient, étoit de beaucoup plus considérable que celui de ceux qui en réchappoient. “ Il regne en Sologne depuis la moisson une maladie

(c) *Acta Erudit.* ann. 1718. p. 309.

(d) QUESNAY *traité de la gangrene*, p. 408.

„ appelée *ergot*, nom qu'on lui a donné
 „ à cause de la figure d'un grain qui la
 „ produit, qui ressemble à un ergot de
 „ volaille : c'est un seigle dégénéré, dont
 „ l'usage donne à la masse du sang une qua-
 „ lité putride & gangreneuse, qui se fait
 „ d'abord sentir dans les pieds & dans les
 „ jambes, par des lassitudes douloureu-
 „ ses & une lividité extérieure, qui forme
 „ une gangrene plus sèche qu'humide; il
 „ s'y engendre souvent des vers : enfin
 „ les doigts des pieds se détachent de
 „ leurs articulations, & tombent avec
 „ le métatarse; ensuite le pied, la jam-
 „ be, & jusques au fémur, qui aban-
 „ donne la cavité cotyloïde : il en arrive
 „ autant aux extrémités supérieures, &
 „ on a vu à l'Hôtel-Dieu des gens
 „ n'ayant plus que le tronc, vivre néan-
 „ moins plusieurs semaines; car ces chû-
 „ tes des membres ne sont jamais suivies
 „ d'hémorrhagie. Jusques ici on n'a
 „ pas réussi à guérir de ces maladies; il
 „ en a péri plus de soixante (e)”.

Mr. SALERNE a décrit une autre épi-
 démie (f), dont voici quels étoient les
 principaux symptômes.

(e) *Mém. de l'acad. royale des sciences*, année 1748, p. 528.

(f) *Mémoires de mathématiques & de physique présentés à l'acad. roy. des sciences*. T. II. p. 155.

1°. Elle a attaqué les personnes de tout âge & de tout sexe. Elle ne montoit pas plus haut que le genou, au lieu que l'année précédente (c'est peut être lors de l'épidémie que Mr. MURCAILLE a décrite), un garçon de dix ans perdit deux cuisses, & que son frère âgé de quatorze ans perdit une cuisse d'un côté & une jambe de l'autre; tous les deux périrent au bout de vingt huit jours. 2°. Il y en a eu très peu qui en aient réchappé, & cependant il a été rare que ceux-ci aient vécu long-tems après. 3°. L'amputation hâtoit la mort. 4°. De cent & vingt malades il en est à peine réchappé quatre ou cinq; tous les autres ont péri dans l'espace de six mois. 5°. Le sang étoit extrêmement visqueux & distilloit à peine de la veine. 6°. L'inflammation de la peau annonçoit la suppuration dans cet endroit. 7°. Après l'amputation on n'avoit besoin ni du tourniquet, ni de la ligature. 8°. Dans la Sologne qui est un pays marécageux, cette maladie attaque plus fréquemment les jambes. 9°. Tous les malades étant presque imbécilles dès le commencement, aucun d'eux ne fait faire l'histoire de sa maladie, leur visage jaunit, & ils maigrissent si fort qu'ils paroissent des cadavres. 10°. Cette maladie n'est du tout point contagieuse.

Mr. PUY, premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Lyon, m'a raconté qu'il y avoit vu de tems en tems, & toujours dans les années pluvieuses, quelques malades attaqués de cette maladie, lesquels on avoit amenés des campagnes voisines; de ce nombre étoit une femme à qui les deux cuisses étoient tombées. Le symptôme dont ils se plaignent, est un feu brûlant dans la partie. Il ajoutoit qu'il avoit pu dire qu'on observoit quelquefois la même maladie en Dauphiné.

Le seigle ergoté ne nuit pas aux hommes seulement, mais il empoisonne aussi les animaux.

Dans le district de Wartemberg, son usage faisoit avorter les truies, & périr les mouches.

SRINC rapporte qu'un chien qu'on avoit nourri avec du pain fait de pur seigle, étoit péri au milieu de spasmes horribles. D'autres médecins ont fait la même expérience avec des cochons, des oies & des poules. Le résultat en a été le même (g).

Des cerfs qui avoient mangé du sei-

(g) *Satyr. medic. Siles.* à l'endroit cité plus haut, pag. 57.

gle ergoté ont aussi péri par les convulsions (b).

Mr. SALERNE a vu un cochon qu'on avoit nourri pendant quelque tems avec de ce seigle mêlé avec deux fois autant d'orge, lequel périt ayant le bas-ventre enflé, dur, noir, & les jambes fort maltraitées par des ulcères; son foie & ses intestins étoient en partie gangrenés. Les quatre pieds & les deux oreilles tomberent à un autre cochon pour avoir mangé du son de seigle ergoté. Quelques canards en furent très-malades, & deux périrent assez promptement.

On peut faire plusieurs questions: 1°. quelle est la cause de cette dégénération du seigle? Ceci est encore enveloppé d'épaisses ténèbres. Mr. AIMEN a démontré que la carie venoit de ce que les graines étoient infectées de moisissure (i), & il a promis de faire des recherches sur les causes de l'ergot du seigle. Je ne fais s'il a rempli son engagement dans le quatrième tome, que je n'ai pas encore vu (*).

2°. Comment le seigle ergoté est-il

(b) MULLER, §. XIV, 33.

(i) *Mémoires de mathém. &c. présentés à l'acad.* T. III. page. 68.

(*) Je trouve que cet auteur ne parle encore dans le tome quatrième que de la nielle.

nuisible ? On ne peut que désirer d'être éclairé sur cette matière. Nous connoissons plusieurs poisons végétaux, dont nous ne comprenons pas le moins du monde la manière d'agir : tel est le seigle ergoté ; il a une saveur nauséuse & âcre, telle est celle de plusieurs poisons narcotiques. Il paroît en général que ce seigle infecte nos humeurs d'un venin qui s'est introduit dans cette graine, lequel en irritant les nerfs occasionne des spasmes, ou qui produit la gangrene en putréfiant le sang. Je n'en fais pas davantage.

3°. Comment est-ce que la nielle nuit ? C'est un poison âcre & visqueux ; & si quelqu'un se promène à pieds nuds dans des prés couverts de nielle, il en rapportera de vilains ulcères aux jambes (k).

4°. Pourquoi est-ce que ce poison excite tantôt des spasmes, tantôt la gangrene avec de la fièvre, ou le plus souvent sans fièvre ? Cette question est trop au-dessus de notre portée, & on ne peut espérer de la résoudre qu'à l'aide d'une infinité d'observations & d'expériences, auxquelles on n'a pas seulement songé

(k) LANGE à l'endroit cité plus haut, page 313.

jusqu'à présent. En général tout l'historique de cette matiere n'est pas assez connu, & on ne l'a pas suffisamment examiné; il mérite pourtant tout-à-fait l'attention des médecins; car il présente plusieurs phénomènes qui étant bien compris répandroient beaucoup de jour sur des choses plus difficiles qui sont du ressort de la médecine.

Maintenant je rendrai compte de ce que je fais par rapport au traitement.

Les médecins de Marbourg purgeoient, puis ils prescrivoient beaucoup de sudorifiques amers.

LONGOLIUS conseilloit l'usage des acides.

LANGE employoit au commencement l'émétique; après que le vomissement avoit cessé, il donnoit des sudorifiques amers, & il ordonnoit de s'abstenir de tous les alimens visqueux, gras, & d'autres nourritures indigestes. Tous ont défendu rigoureusement de manger du pain frais, l'observation ayant par-tout démontré qu'il étoit beaucoup plus pernicieux que le pain rassis. Le grain même perd sa virulence avec le tems; c'est à cause de cela que l'épidémie est fréquente d'abord après la moisson, qu'ensuite elle devient insensiblement plus rare, & qu'enfin elle cesse en-

tièrement , quoiqu'il ne manque pas de feigle ergoté.

Le traitement de MULLER étoit fans activité & dépourvu d'efficace , consistant en des anti-spasmodiques imaginaires ; mais il employoit avec raison les vésicatoires.

Dans la Sologne , la saignée adoucit les douleurs : une décoction de vitriol , d'alun & de sel commun , arrête quelquefois la gangrene dans ses commencemens (1).

Mr. PUY fit plusieurs incisions jusqu'à l'os dans la jambe gangreneuse d'un enfant , ensuite de quoi il perça de plusieurs trous le tibia qui éprouvoit des douleurs aiguës ; presque tout l'os qui étoit pourri tomba ; mais il se régénéra insensiblement en entier par le moyen du calus ; & de nouvelles chairs s'étant formées , le malade se rétablit complètement.

S'il m'étoit permis de proposer mes conjectures sur cette maladie inconnue , après avoir fait précéder la saignée , suivant l'exigence du cas (m) ; j'exciterois

(1) *Mém. de mathém. Sc. présentés à l'acad.*
T. II. p. 162.

(m) Il faut user de circonspection dans l'emploi de la saignée , & WALD-SCHMIDT qui a décrit une épidémie qui régna en 1717 dans le Holf-

le vomissement par le moyen de l'ipécacuanha, & cela peut-être à diverses fois; je purgerois ensuite avec un sel amer; puis je donneroie de grandes doses de camphre, d'elixir de vitriol & de quinquina, en faisant boire par-dessus une décoction de camomilles; je ferois appliquer de larges vésicatoires derriere le cou & à l'os *sacrum*, & après avoir fait faire plusieurs incisions aux parties malades, j'y ferois appliquer continuellement des fomentations préparées avec du quinquina cuit dans le vin.

Se trouveroit-on bien dans cette maladie des bouillons de viperes, dont j'ai fait voir plus haut qu'on les employe abusivement dans la paralysie, qui arrive à la suite de l'apoplexie sanguine? On est porté à le croire ainsi, d'après un examen attentif de la maladie & de ce remede, dont Mr. DE HAEN a constaté l'efficacité il n'y a pas long-tems, par quelques observations de certains cas graves dans lesquels il l'a employé.

Est-ce avec assez d'exactitude qu'on a donné à cette gangrene le nom de gan-

tein, dans une dissertation publiée la même année à Kiel, avertit qu'il a appris par des expériences multipliées que la saignée étoit nuisible pendant le cours de la maladie.

grana ustilaginea (*)? Non assurément.

Est-ce le *mal des ardens*? Cette maladie paroît avoir été un éréthipele qui dégénéroit souvent en gangrene. Mr. PUY a dit que cette maladie s'étoit quelquefois montrée sous cette apparence en Dauphiné.

Est-ce la même gangrene que celle qui a été si funeste à la famille de J. DOWNING, dans le district de WATTISHAM, au mois de Janvier de l'an 1762, & qui a été décrite par Mrs. BONES (n), WOLLASTON (o) & PARSONS (p)?

Le pere, la mere & six enfans, sont attaqués des plus cruelles douleurs aux jambes, aux pieds & aux cuisses, tandis que le reste du corps est en bon état; ces parties se noircissent & tombent par la gangrene: le pere seul est plus heureux, & la maladie étant moins violente chez lui, il ne perd aucune partie de son corps: un petit garçon de quatre mois meurt avant l'amputation, ayant les jambes noires. La mere, trois filles & deux fils per-

(*) De mot à mot cette dénomination signifieroit la gangrene produite par la nielle; mais il paroît que c'est ce qu'on a désigné en françois sous le nom d'ergot; voyez SAUVAGES *nosologia methodica*, Geneve 1768, 4^o, tom. 2, pag. 623, où il appelle cette maladie *necrosis ustilaginea*.

(n) *Philosoph. Transf.* vol. LII, no. 84 & 85.

(o) *Ibid.* n^o. 83. 8393.

(p) *Medical. museum*, tom. I, pag. 442. tom. II, pag. 449.

dent sept jarbes & quatre pieds; de douze pieds, il en tombe donc onze d'eux-mêmes ou par l'amputation. Voilà la vraie image de la maladie de Sologne.

Elle n'a pas été produite par la même cause, savoir par le seigle ergoté; mais bien par un froment corrompu, dont on avoit fait un mauvais pain, duquel un autre homme ayant fait usage, il avoit été attaqué de la même maladie, mais avec beaucoup moins de violence. Il faut donc chercher la cause de cette maladie dans la graine, qui, suivant l'observation de Mr. WOLLASTON, étoit noire & corrompue. MULLER a cru, mais mal-à-propos, quoique ce n'ait peut-être pas été sans être fondé sur quelque observation, que l'ergot n'a pas été nuisible, sans que la nielle y ait eu part.

Mais pourquoi cette famille a-t-elle été malade plutôt que d'autres?

1°. Il y a eu en Silésie deux familles entières qui ont péri, & chez qui il y avoit par conséquent quelque disposition nuisible, qui les avoit préparées à recevoir cette maladie.

Il y a eu en Sologne deux freres qui ont été, plus que toute autre personne, cruellement maltraités de la même maladie. Il paroît qu'à Blois il n'y a eu qu'un

seul homme qui en ait été malade. Il est d'autres observations qui démontrent que certaines personnes sont fort sujettes à cette gangrene (q).

2°. En Silésie, l'ergot a sur-tout attaqué les enfans : ceux qui en ont été malades en Angleterre étoient des jeunes gens, & une mere affoiblie en allaitant son enfant.

3°. Tous ceux qu'elle a infectés étoient maigres & valétudinaires, ce qui décele un sang appauvri.

4°. On a observé ailleurs que la maladie étoit devenue plus fâcheuse, parce que l'air étoit humide & renfermé, & que les malades s'étoient nourris de cochon & de lait : tout cela avoit lieu dans la famille DOWNING.

5°. Cette famille infortunée n'a pas seulement usé d'un mauvais pain, mais encore de mouton gâté, de mauvais lard, de mauvais pois, & de certaines choses qui nuisent sur le champ : tout cela a contribué à leur maladie.

6°. Cette maladie n'a pas été contagieuse.

Doit-on rapporter ici cette épidémie gangreneuse qui a régné aux Isles en 1749 & 1750, & dont Mr. BOUCHER a donné une bonne description (r)? Elle

(q) QUESNAY de gangrena, pag. 413.

(r) *Journal de médecine*, tom. XVII, p. 327, &c.

commençoit par des douleurs aiguës & par des spasmes, sur-tout aux parties inférieures, ces spasmes étoient si terribles que les talons s'approchoient des fesses ; il survenoit après cela un engourdissement qui étoit suivi de gangrene , & quelquefois de la chute spontanée des membres. L'auteur , dont les observations sont bien faites & exactes , ne soupçonne point à la vérité que l'usage du seigle ergoté en ait été la cause , & attribue cette maladie à la mauvaise qualité de l'air : je serois pourtant porté à croire que des alimens empoisonnés y ont contribué ; & cette maladie a assurément beaucoup de rapport avec celles que le seigle ergoté occasionne.

Cette maladie seroit-elle du même genre que cette fièvre épidémique & gangreneuse , qu'on a observée dans l'un des hôpitaux de Bologne , & dont on trouve une description très-exacte dans ce bon journal de médecine qui se publie à Venise (s) ? Il ne le paroît pas du tout.

J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur , & je vous prie de recevoir avec bonté ce petit mémoire tel qu'il est.

A Lausanne, le 28 Juin 1764 , & de-
rechef le 16 Novembre 1769.

(s) *Giornale di medicina.*

CHOIX

De quelques pieces publiées en dernier lieu

S U R

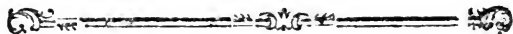
LE RAPHANIA.

c'est - à - dire ,

SUR LA MALADIE ATTRIBUÉE
CI - DEVANT AU SEIGLE.
ERGOTÉ.

R É D I G É.

PAR MR. P. R. VICAT.



AVIS DU TRADUCTEUR.

IL a paru depuis 1772, plusieurs ouvrages sur le raphania, lesquels ont été publiés à l'occasion de diverses épidémies de cette maladie qui ont régné en Allemagne, il n'y a pas long-tems. Comme Mr. FISSOR se plaint dans la lettre qui traite cette matière, qu'on manquoit juſqu'alors d'observations ſuffiſantes & d'ouvrages ſatisfaiſans ſur ce ſujet, j'ai cru que, vu ſa grande importance, il étoit de mon devoir de tâcher de ſuppléer à ce défaut, en profitant de cette occasion pour publier en françois un choix de ce que les obſervateurs Allemands ont donné de mieux en dernier lieu ſur le raphania. Je me ſuis ſervi pour cela de l'excellent journal de médecine de Mr. TODE, dont Mr. DE HALLER faiſoit un très-grand cas (*).

(*) Ce journal a pour titre, *Medicinisch-chirurgiſche bibliothek von Joh. Clem. TODE*, &c. c'eſt-à-dire, bibliothèque de médecine & de chirurgie, par Jean Clément TODE, docteur & lecteur en médecine, de l'univerſité de Copenhague, médecin ordinaire du roi, médecin de la maiſon des orphelins & des autres hôpitaux de Chriſtianshaven, membre du college royal de médecine & de la ſociété de médecine, co-préſident de la ſociété de chirurgie de Copenhague. Copenhague, 1775--1779, 8°.



EXTRAIT

D'UN MÉMOIRE

SUR LE RAPHANIA (*),

*Publié par le college royal des médecins
de Copenhague (**).*

CE mémoire est très intéressant, & on peut le regarder comme un de ceux qui contribuent le mieux à nous mettre au fait de l'histoire de cette terrible maladie.

(*) Je me sers de ce mot qui est de l'invention de Mr. DE LINNÉ, d'autant plus volontiers qu'il paroît avoir été adopté par plusieurs habiles gens, & en dernier lieu par Mr. VOGEL, non pas qu'il faille entendre par-là que ce nom convient à la maladie en question, à raison de la cause à laquelle Mr. DE LINNÉ l'attribuoit uniquement (dans sa *dissertat. de Raphania*, Upsal 1763, & qui se trouve dans les *Aménités academ.* de cet illustre botaniste, tome VI, pag. 430 & suivantes,) savoir, aux graines de la rave sauvage, appelée *raphanistrum*; mais parce que, comme le dit Mr. VOGEL, ce nom a la commodité de désigner cette maladie par un seul mot.

(**) Voici le titre de ce mémoire : *Berichte und bedenken, die kriebel-krankheit betreffend, so von dem Schleswig-Holsteinischen physiciis an die königliche deutsche kammer zu Kopenhagen eingesandt worden, nebst dem desfalls von dem königlichen collegio medico selbst aufgefertigten responso und einem unterricht*

Les éditeurs ont divisé ce mémoire en deux sections, dont la première contient le plan envoyé par les médecins du roi de Dannemarck aux médecins des duchés de Sleswich & de Holstein.

On y trouve d'abord les relations faites d'après l'expérience des médecins mêmes, parmi lesquelles celles qui sont les mieux faites tiennent la première place, lors même que l'auteur de qui elles sont, n'a pas eu autant d'occasions que d'autres d'apprendre à connoître la maladie par lui-même. Le plan annonce, dit Mr. TODE, un observateur clair-voyant, un jugement sûr : on y voit régner l'esprit de bienfaisance, qualité qui jointe à la noble simplicité du style, feroient reconnoître la plume du célèbre HENSLER (*), quand même il ne feroit fait mention ni de son nom, ni du lieu de sa résidence.

Il a tiré de solides conséquences de ce que ces médecins estimables ont vu & expérimenté touchant le raphania ; ce

für das landvolk ; c'est-à-dire, réflexions & consultations, concernant le raphania, adressées par les médecins des duchés de Sleswig & de Holstein, à la chambre royale allemande de Copenhague, avec la réponse qu'y a faite le college royal de médecine & une instruction pour les gens de la campagne. Copenhague 1772, 8°. de 140 pages.

(*) Médecin de S. M. Danoise.

qui a dû être d'un grand secours au college royal de médecine.

Mr. HENSLEK soupçonne aussi la mauvaise qualité du pain , & regarde comme très - probable la présence d'une substance stupéfiante dans le seigle , sur-tout dans le seigle frais. Il n'y a jamais trouvé de graine de rave sauvage (*) : le seigle ergoté (**) lui a paru plus suspect , mais sans pouvoir éclaircir ses soupçons jusqu'au degré de la conviction. Il ne parle point , ou très-peu de la gangrene.

Dans la vue de prévenir cette maladie , il conseille avec beaucoup de raison de sécher le seigle avant que de le moudre ; & il fait à cette occasion une question très importante ; savoir , si les Livoniens , qui font sécher leur seigle avant que d'en faire usage , sont aussi sujets au même fléau.

Quant au traitement de la maladie , il ne lui a pas aussi - bien réussi qu'à feu Mr. DAME , médecin de Segeberg , mais les raisons de ce manque de succès ne sont assurément point à sa charge. Cela n'empêche pas que les différentes propo-

(*) Voyez à la fin de la note (**).

(**) En allemand *kornzapfen*.

sitions que fait Mr. HENSLER ne soient très-intéressantes. Il s'explique aussi au sujet de la saignée en désapprouvant qu'on en fasse usage indistinctement, mais il fait sur-tout cas de l'émétique, de l'exercice, & d'une réforme dans la diète. Il paroît qu'on peut se promettre beaucoup des sudorifiques & des ulcères artificiels dont on entretient l'écoulement, du moins est-il sûr que ces derniers sont d'une grande utilité dans les maux de nerfs opiniâtres.

La conclusion qui termine cette petite, mais précieuse dissertation de Mr. HENSLER, pourroit bien (continue Mr. TODE) faire soupirer par sympathie certains médecins étrangers. “ Je voudrois,
 „ dit-il, & je pourrois en dire davantage;
 „ ge; mais je doute que ni moi ni d'autres
 „ puissions le faire, si on ne nous en
 „ fournit pas l'occasion, en pourvoyant à
 „ ce que les malades soient traités sous
 „ nos yeux ou par d'habiles chirurgiens
 „ de campagne, secours dont on éprou-
 „ ve par-tout la plus fâcheuse disette:
 „ cela est d'autant plus triste que la plu-
 „ part de ces malades sont si pauvres &
 „ si fort à l'abandon, qu'il n'est point de
 „ sujet qui ressente un aussi grand besoin
 „ des regards compâtissans & des bontés

„ du pere de la patrie. Nos établissemens
 „ en faveur des pauvres, sont encore trop
 „ au-dessous de leurs véritables besoins.
 „ Les rentes qui leur sont destinées sont
 „ une espece de pension , où l'on ne
 „ trouve rien pour les cas imprévus , &
 „ il est rare qu'on y puisse prendre de
 „ quoi assister les malades. Cependant
 „ les pauvres qui sont malades sont dou-
 „ blement pauvres.”

La seconde relation est de feu Mr. DAME, médecin de Segeberg. Il décrit le raphania d'après nature. Il ne le regarde pas comme contagieux , parce qu'il a vu des enfans tetter leurs meres qui en étoient atteintes , sans en éprouver aucun mal. Mr. WICHMANN, médecin de la cour de Zell , a fait la même observation. Il conclut , sur diverses raisons solides , que cette maladie reconnoît pour cause , la nielle qu'il confond à la vérité , avec le seigle ergoté. Il conseille à titre de préservatif, de nettoyer soigneusement le seigle , de faire usage de l'huile de lin & du lard , de cultiver davantage d'autres plantes , & de prendre un vomitif dès les premiers indices de la maladie. Les secours les plus efficaces, selon Mr. DAME, consistent à prendre un émetique toutes les semaines , puis du gui de chêne

avec de la valériane , auxquels il a pourtant associé l'assa fétida & le camphre. Il appaisoit les convulsions violentes avec de l'opium , & la fièvre avec du nitre & du camphre. Il donna à un malade dix grains de tartre émétique , avec vingt grains d'ipécacuhana , sans qu'une si forte dose pût le faire vomir : cela fait voir jusqu'à quel point les nerfs des premières voies sont insensibles dans cette maladie ; ce qui décele cette insensibilité d'une manière encore plus remarquable , c'est le peu d'effets qu'ont produit 40 grains de tartre émétique , suivant une observation de Mr. TAURE , aussi médecin de la cour de Zell , en supposant cependant que ce remède antimonial n'a pas été affoibli par la manière de le préparer.

La troisième & la quatrième relation , sont de M. CONRADI , médecin de Rendsbourg. Il a remarqué que la mauvaise graine qui avoit donné lieu au raphania , avoit crû sur un terrain marécageux (*), tandis que tous les autres l'ont

VU

(*) Il y a dans l'allemand *mohrigten boden* , ce qui de mot à mot signifieroit un sol noir comme un maure ; mais j'ai soupçonné , d'après ce que j'ai lu ailleurs , qu'il s'agissoit d'un sol marécageux , & que *mohrigten* avoit été mis par faute d'impression pour

vu croître dans des champs sablonneux. Il démontre assez clairement la qualité vénéneuse de la nielle, mais il confond aussi cette maladie avec le seigle ergoté. Il a trouvé que les émétiques, les purgations, les emplâtres vésicatoires & quelques autres remèdes, étoient les plus salutaires. Il se plaint beaucoup de l'opiniâtreté des paysans, qui ne reconnoissent point de qualité nuisible à la mauvaise graine, & qui ne veulent point se laisser traiter.

La cinquième & sixième sont de Mr. HERMANN, médecin de Plœn & autres lieux. Il a vu le raphania dans le bailiage d'Arensboek. Il accuse pareillement la nielle, & la dépeint assez exactement aussi, si ce n'est qu'il ne la distingue pas parfaitement du seigle ergoté. L'évacuation des premières voies a aussi été de la plus grande utilité dans ce district. Le catalogue des remèdes dont il a fait usage est très-ample. Il rapporte le cas remarquable d'une pauvre famille de la petite ville de Plœn, laquelle avoit été attaquée du raphania pour avoir mangé

pour *morostigen* qui signifie marécageux : au rest les terrains noirâtres sont souvent marécageux, & dans ce sens encore je ne crois pas m'être beaucoup trompé.

du pain où il y avoit de la nielle ; ce qui donne beaucoup de poids au sentiment auquel se range aussi ce médecin, (savoir que l'usage de la nielle produit le raphania).

Dans le nombre des autres médecins qui en général n'ont pas observé cette maladie par eux-mêmes , il faut excepter Mr. WEGNER médecin du bailliage de Hutten. Il a trouvé dans le voisinage du district , où il avoit régné en 1713 une épidémie décrite par WALDSCHMIDT, des gens d'âge qui ont eu des rechûtes de cette maladie, dont ils avoient été atteints tant d'années auparavant.

Mr. Bœssel, médecin de Flensbourg, fait mention d'une maladie semblable qu'on observa en 1766 dans une partie du bailliage qui n'étoit d'ailleurs point infertile, laquelle se manifesta pourtant parmi les serfs, mais qui disparut aussitôt qu'on eut soigneusement nettoyé le blé de la graine de rave sauvage qui y étoit mêlée.

Il paroît très-évidemment par la relation de Mr. ESMARK, médecin de Fonden , & par celle de Mr. FABRICIUS, médecin de Sonderbourg, que le seigle ergoté n'a absolument aucune part à la maladie du raphania, vû que dans ces

deux districts, le seigle ne manque point d'être ergoté chaque année, & que cependant on n'y apperçoit point cette maladie. Et Mr. FABRICIUS a vu un fermier âgé de quarante ans manger impunément du seigle ergoté à pleines mains.

La seconde section de ce recueil contient la réponse du college de médecine, & une courte instruction qui enseigne les moyens de se garantir à tout événement du raphania, sans le secours d'un médecin.

Dans cette réponse on attribue la cause du mal à la nielle, sans que ce soit pourtant avec la certitude de la conviction; c'est pourquoi on recommande aussi à tous les médecins du Holstein de faire toutes les recherches possibles pour s'en assurer. On conseille à titre de préservatif de ne pas faucher le seigle trop tôt, de le nettoyer & de le sécher aussi bien que possible, d'arracher celui qui est atteint de la nielle, de cultiver d'autres plantes & de changer de nourriture. On propose ensuite de faire usage dès les premières attaques de la maladie d'un vomitif qui soit en même tems purgatif, puis d'un sudorifique: mais on propose d'employer, lorsque la maladie est avancée, un électuaire composé de va-

lériane, de jalap & de myrrhe, d'user outre cela de toutes sortes de plantes analogues aux oignons, & principalement d'alimens tirés du regne animal, & d'une nature huileuse. Je dis qu'on propose tous ces moyens, car graces à DIEU les médecins de Copenhague n'ont point eu d'occasion d'apprendre par leur propre expérience, quels sont les secours les plus efficaces pour la guérison du raphania.

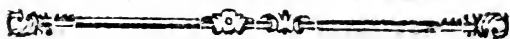
Du reste le college de médecine forme quelques souhaits très-sages, mais qui ne s'accompliront pas si facilement : il souhaite aux seigneurs de terres assez d'humanité pour donner de bon seigle contre celui qui est gâté, aux meuniers assez de probité pour sacrifier au bien public le gain illégitime qu'ils n'ont pas honte de faire; il souhaite aux payfans assez de docilité pour se laisser instruire; il souhaite qu'il y ait dans les villages des chambres pour les malades; qu'on donne aux malades de quoi adoucir leur misere; que les médecins soient pourvus de machines électriques, & qu'ils emploient un traitement tout-à-fait simple. ce qui n'est pas des plus faciles pour tous les gens de l'art.

Cependant le college de médecine ne

s'en tient point à de simples souhaits ; promet aux médecins qui donneront la meilleure description du raphania , d'après leur propre expérience & d'après des observations nouvelles , un prix de cents rixdalers. Personne jusqu'ici n'a encore cherché à mériter ce prix , parce que vraisemblablement il ne s'est point présenté d'occasion convenable pour cela. Ainsi si on a été privé à Copenhague de la satisfaction qu'on se promettoit de découvrir de plus près la nature d'une maladie qu'il importe si fort de connoître, ce n'a été que par l'effet d'un bonheur bien plus grand & bien plus essentiel ; savoir la prospérité des récoltes, avantage qui a remédié à ce fléau de la campagne bien plus efficacement que n'auroient pû le faire toutes les précautions humaines.

La petite instruction destinée au peuple de la campagne contient , outre les formules & les conseils qui se trouvent dans la réponse du college de médecine ; une description abrégée de la nielle.





E X T R A I T
DES OBSERVATIONS
DE

MR. L. F. B. L E N T I N (*).

LES premières & les plus importantes de ces observations roulent sur le raphania; ce sont aussi celles dont nous allons nous occuper. Lorsque Mr. LENTIN entra en possession de l'emploi de médecin pensionné du duché de Lavenbourg, il trouva qu'il y avoit dans quelques villages voisins de Ratzebourg un bon nombre de personnes qui étoient

(*) Le titre est *Lebrecht Friedrich Benjam. LENTINS, der arzeney gelahrtheit doctores, Berg-medici und stadtphysici zu Clausthal, beobachtung einiger Krankheiten*; c'est-à-dire, observations sur quelques maladies par L. F. B. LENTIN D. M. médecin pensionné de la ville & des mines de Clausthal. Gottingue 1774. 8vo. de onze feuilles, chez la veuve von den Hoek. Mr. LENTIN s'étoit déjà fait connoître avantageusement par d'autres observations; celles-ci ont confirmé M TODE dans la bonne idée qu'il avoit conçue des talens de cet auteur.

atteintes de cette maladie déjà depuis neuf mois. Mais avant que de traiter le sujet principal, il expose ses idées sur la cause du raphania, savoir le seigle ergoté: il ne paroît pas qu'il en soupçonne aucune autre.

Il a remarqué qu'outre la surabondance de suc particulière à certains grains de seigle, laquelle fait crever la balle, & qui est communément l'effet des chaleurs qui succèdent à un tems-humide; il y a encore une cause particulière qui donne lieu à l'extravasation & à l'épaississement du suc nourricier du grain. Dans les étés où l'on trouve beaucoup de seigle ergoté, on voit une quantité de l'espece d'escarbot que Mr. DE LINNÉ appelle *scarabæus solstitialis*. Ces insectes se posent sur les grains de seigle pleins de suc, ils en percent l'enveloppe & s'en soulent jusqu'à en devenir comme yvres. Le suc qui s'écoule s'épaissit & se noircit à l'air, & il prend de l'épi dans lequel il est une forme à quatre pans.

Ce blé connu n'est pas plus nuisible que de l'autre seigle; aussi en a-t-on mangé en quantité en 1769 & 1770 dans le bailliage de Danneberg, sans que personne en ait été malade. Mais lorsque ce blé cornu occasionne le ra-

phania, c'est pour avoir été gâté par la rouille (*honigthau*). Cette rouille est comme une rosée vénéneuse qui fait des taches rayées & qui tombe sur-tout sur les grains ergotés, vu leur faille considérable. Ce qu'il y a de nuisible dans le seigle ergoté ainsi corrompu perd à la vérité un peu de sa mauvaise qualité en le cuisant au four, mais il ne la perd pas en entier. Il n'occasionne point de cours de ventre, parce que le pain ne fermente plus dans les premières voies, mais il peut bien causer de l'irritation. Lorsque le seigle est en partie ergoté, ceux qui en usent mangent d'autant plus de grains ergotés, parce que les autres grains donnent alors moins de farine. Il arrive aussi que dans les tems de disette, on se contente communément d'égruger le blé, ce qui fait que la surface qui est infectée de rouille reste dans la farine.

L'orge peut aussi occasionner le raphania, lorsque cette graine a été infectée de la nielle (*). En général cependant l'ergot & la nielle sont souvent assez répandus, sans que pour cela il en résulte aucune atteinte de raphania;

(*) Je crois qu'il faut traduire ainsi le mot allemand *mehlthau*, du moins ici, quoiqu'il désigne aussi la rouille & la broussure.

mais il faut encore , pour que les graines qui sont ainsi infectées donnent cette maladie , un concours considérable de circonstances ; il faut que les grains gâtés n'aient point été lavés par la pluie , ni nettoyés , & que cette circonstance soit encore accompagnée de quelques autres , qui sont des conditions nécessaires pour que l'usage de ces grains puisse causer le raphania.

Toutes les propositions que l'auteur avance ici , dit Mr. TODE , ne sont que de pures assertions de sa part , encore les a-t-il empruntées en partie des autres écrivains. Mais elles convaincront difficilement un lecteur qui aura bien pesé les relations des médecins du Sleswick & du Holstein. Il est assurément singulier que ce concours si rare de diverses circonstances ait dû avoir lieu pendant plusieurs années consécutives dans la préfecture de Segeberg. Mais il est encore plus singulier qu'après tout ce que d'autres auteurs ont écrit au sujet de la nielle, comme étant une cause du raphania , Mr. LENTIN n'ait pas trouvé que cette nielle méritât son attention , & qu'il ait mieux aimé s'en tenir à l'ergot.

Il examine ensuite la ressemblance de cette maladie avec d'autres indisposi-

tions, & entr'autres avec la colique des habitans de la province de Cornouaille, laquelle a été décrite par HUXHAM (*), celle qu'elle a avec la colique de plomb & avec les symptômes qu'occasionnent les vers. Mr. LENTIN rapporte à ce sujet quelques observations remarquables.

Un prédicateur étoit attaqué d'une colique hémorrhoidale; après avoir éprouvé une sensation particulière dans les membres, ces parties perdirent le sentiment & le mouvement. Cependant une piquure de puce étoit capable d'y causer la sensation la plus désagréable & la plus inquiétante, tandis qu'on pouvoit les pincer & les empoigner sans y faire aucune impression.

Un autre malade se sentoît moins de douleur dans le ventre, toutes les fois qu'il éprouvoit de la difficulté d'uriner.

Un aveuglement causé par des impuretés dans les premières voies se guérit en les évacuant.

Mr. LENTIN a aussi trouvé que les muscles qui sont autour du pouce s'atrophient chez les personnes attaquées du raphania.

Des vésicatoires appliqués des deux

(*) C'est la même que celle de Devonshire.

côtés de la poitrine ont rétabli des ergotés, chez qui les spasmes ne souffroient déjà plus d'interruption, & qui étoient tout-à-fait stupides.

Le fourmillement & l'appétit vorace sont deux symptômes de cette maladie, qui ne lui sont communs avec aucune autre affection spasmodique. Cependant, dit Mr. TODE, outre l'exemple que Mr. LENTIN en a trouvé dans les observations de Mr. HILLARY, j'ai observé une pareille sensation chez une femme hystérique attaquée de spasmes. Cette infortunée passe à l'ordinaire des heures entières dans son lit ayant les mains élevées, les genoux ployés & les paupieres tremblantes, & ces accès sont toujours précédés d'un fourmillement dans les membres, comme si réellement elle y sentoit des fourmis.

Mr. LENTIN pense que le venin subtil qui produit le raphania passe dans le sang, & que lorsqu'il parvient au cerveau, il y occasionne ces symptômes nerveux qui sont si difficiles à guérir.

Il recherche ensuite quelle est la qualité de la rouille, & de quelle maniere l'usage du pain qui en est infecté, produit le raphania. Cette substance est gluante, d'une douceur désagréable. Elle empeche que le levain ne fasse fermenter

& lever la pâte. C'est pour cela que le pain qu'on en fait n'est point ferme, qu'il est difforme, & qu'il a une odeur déplaisante. Cela n'empêche pas que la faim & le besoin ne le fassent manger avec avidité aux ouvriers de la campagne. Mais sa qualité glutineuse fait qu'il reste long-tems dans l'estomac ; sa douceur dégénere en une acidité extrêmement irritante ; de là cette multitude d'indispositions, surtout une voracité insatiable. Les matieres rendues par le vomissement & par les selles déceloient aussi la présence d'une forte acidité dans les premieres voies, & ce que les malades vomissoient leur agacoit les dents.

MR. LENTIN s'excuse sur ce qu'il ne lui paroît pas facile à expliquer, comment il arrive que cette acidité a si long-tems de l'activité, & qu'ensuite elle paroît en être périodiquement dépourvue ; en disant qu'il ne résoudra point cette difficulté avant qu'on ait donné la solution de quelques autres problèmes embarrassans. Il me semble, dit Mr. IODE, qu'il n'est pas nécessaire d'attendre si long-tems pour donner cette explication ; car ce n'est pas si difficile pour qui a premierement démontré les faits avec certitude.

MR. LENTIN parle ensuite des moyens

qu'on pourroit employer pour détourner les suites qui arrivent par l'usage du seigle ergoté infecté de rouille ; & il dit là-dessus beaucoup de bonnes choses , mais dont la plupart ne sont pas neuves.

Lorsqu'on apperçoit au mois de Juin plusieurs petits scarabées d'un jaune obscur , & qu'il survient en même tems , lorsque le grain devient lacteux , un tems humide , on peut s'attendre alors qu'il y aura à proportion une quantité de seigle ergoté.

Il paroît quelquefois sur les pois, sur les fèves & sur d'autres graines semblables , comme un fort vernis de laque , on y voit ramper des poux verts , ensuite de quoi les plantes se recoquillent , sur-tout les fèves ; ou bien il arrive que les barbes des épis deviennent gluantes , ou même qu'elles se collent tout-à-fait les unes aux autres ; alors c'est une marque que ces plantes sont infectées de la nielle (*mehlthau*). Là où le vent a soufflé , la nielle en a suivi la direction ; c'est ce qu'on peut reconnoître à l'arrangement des épis , lorsqu'on y fait attention de bonne heure.

Les grains ergotés que la rouille a infectés , sont d'abord gluans & doux , après quoi ils ont un goût âcre & désagréable. Lorsqu'on verse de l'eau sur une quantité

de ces grains, elle prend une mauvaife odeur, & il s'y forme une peau de différentes couleurs & très-déliée.

Lorsqu'on a trouvé ces caractères à la graine, il faut la nettoyer en la lessivant & en la lavant avec soin, après quoi il faut la sécher avec beaucoup de précaution. Il est aussi nécessaire de bluter la farine, de ne prendre pour faire lever la pâte que du levain de vieux seigle, & de garder le pain quelques jours. Ce dernier avis doit être fort difficile à suivre pour des pauvres affamés.

L'auteur passe ensuite aux histoires de malades. Il y en a vingt-trois, dont quelques-unes sont rapportées tout au long. On y voit qu'il a suivi une méthode qui n'est pas exactement la plus convenable. Il expose en premier lieu, les changemens qui arrivent aux symptômes; après quoi il rappelle dans un tableau très bien fait, ce qu'il y a de plus important à savoir là-dessus. Vient ensuite l'exposé de sa méthode curative, comme il l'appelle. Voici ce qu'il y a de plus remarquable à déduire de ces observations.

Plus l'appétit étoit vorace, plus aussi les spasmes étoient violens, & plus l'esprit étoit foible. Les malades, quoique stupides pour toute autre chose, étoient atten-

tifs & alertes pour tout ce qui avoit trait à leur nourriture. --- Lorsqu'ils avoient perdu l'usage de tous les autres sens, l'ouïe devenoit plus fine. --- L'engourdissement des doigts étoit un bon signe. --- Le pouls n'apprenoit rien. Seulement étoit-il quelquefois très-fréquent avant ou après le repas, après quoi il redevenoit bientôt lent. --- Plus la tête étoit dans un état de stupidité, & moins les entrailles étoient irritées. --- Les accès d'épilepsie arrivoient le plus souvent lorsque l'estomac étoit vuide. Une femme qui éprouvoit de pareils accès, parce qu'elle faisoit ses repas plus tard qu'elle n'avoit accoutumé, en a été d'abord délivrée, en mangeant plus à bonne heure. --- Ce symptôme étoit toujours un signe que la maladie étoit à son plus haut degré : lorsqu'il ne sortoit point de vers, elle étoit extrêmement dangereuse. --- La maladie étoit plus fâcheuse chez ceux qui avoient déjà les bouts des doigts courbés. --- Les regles étoient ordinairement supprimées. Le flux hémorrhoidal se rétablissoit beaucoup plus tôt. --- La prunelle étoit fort dilatée chez ceux qui étoient dans un état de stupidité. --- La peau étoit presque toujours sèche. --- Une éruption procuroit quelquefois du

foulagement. --- On a remarqué chez un malade un hoquet particulier.

Une dissection a fait voir une plénitude considérable des vaisseaux sanguins , sur-tout dans la tête , un épanchement d'eau dans le derriere de la tête , la moëlle du cerveau étoit dans un état de mollesse , l'épiploon étoit corrompu ; il y avoit une matiere ichoreuse dans l'estomac & dans la vésicule du fiel

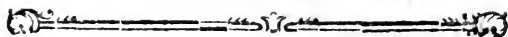
On n'y trouve point d'autre dissection , le malade dont on vient de parler ayant été le seul qui soit mort pendant le traitement. Plusieurs autres, sur-tout de ceux qui sont restés dans les villages, ont eu des rechûtes, dont Mr. LENTIN ne nous apprend point l'issue. Mais on voit que ces malheureux avoient déjà été attaqués du raphania au printems ou pendant l'été de 1771 ; or Mr. LENTIN n'a entrepris leur guérison que dans l'automne de la même année , & il n'a commencé à traiter les autres qu'au mois de Mars de 1772.

Voici quel étoit communément le traitement qu'il employoit. Il évacuoit les premières voies en donnant un émétique & les pilules mercurielles ; puis il cherchoit à porter le venin à la peau par des remèdes internes & des vésicatoires ; après

quci, dans la vue de fortifier les membres, il faisoit prendre intérieurement de l'huile de caieput. Il faisoit aussi observer une diete bien entendue, sans oublier des bains d'eau tiede. L'auteur donnoit à ses premiers malades du phosphore de BRANDT, à la dose de deux grains, toutes les deux ou trois heures dans un électuaire, afin de ranimer le système nerveux qui étoit engourdi, & ce remede faisoit assurément de bons effets. Du reste le renouvellement continuel des vésicatoires, les bains, l'usage interne du savon, & les purgations ont été les remedes qui ont le plus contribué à la guérison. Le musc, la valériane & le camphre dissout dans l'éther vitriolique, n'ont été d'aucune utilité.

Cet extrait, dit M. TODE, s'est un peu étendu sans que je m'en sois apperçu, mais la matiere en est si intéressante pour quelques-uns de mes lecteurs! Et puis quand un ouvrage fait plaisir, on en fait volontiers un extrait un peu ample.





P R É C I S

Des relations publiées sur le raphania , par les médecins des duchés de Sleswick & de Holstein , & par ceux de l'électorat d'Hannover ; rédigé en 1775 par Mr. TODE.

HISTOIRE DE LA MALADIE.

§. 1. **L**E raphania qui a regné en 1770 & 1771 dans les comtés de Pinneberg , d'Arensbourg & dans les bailliages d'Arensboeck, de Segeberg & de Rendsbourg, est une seule & même maladie.

§. 2. Il ne differe de l'épidémie de Zell & de celle de Giffhorn qu'en ce que celle qui a régné cette fois dans le Holstein , n'a été ni aussi dangereuse , ni aussi meurtrière qu'elle l'a été de l'autre côté de l'Elbe.

§. 3. Cette épidémie ressembloit beaucoup à celles qui ont eu lieu auparavant dans le Holstein & dans d'autres provinces de l'Allemagne , si ce n'est qu'elle n'étoit pas aussi maligne , ni aussi mortelle que celles-là l'avoient été.

§. 4. Ce raphania se distingue en particulier des épidémies où cette maladie a été accompagnée de la gangrene sèche, par l'absence de ce symptôme.

§. 5. Indépendamment de toutes les différences provenant des circonstances qui ont accompagné cette maladie, les symptômes qui la caractérisent sont presque universellement les mêmes.

§. 6. Ces symptômes caractéristiques sont le fourmillement, les spasmes qui s'ensuivent, & les accès épileptiques.

§. 7. Mais outre ces caractères, l'indisposition des premières voies accompagné d'un appétit qui se soutient & même qui augmente, est une circonstance presque particulière à cette maladie.

§. 8. Relativement à la succession des symptômes, on peut la diviser en deux ou trois périodes; mais une division qui seroit plus simple & peut-être meilleure, ce seroit d'en faire deux périodes, celui du raphania proprement dit, & celui de l'épilepsie qui lui succede.

§. 9. La succession des symptômes nous apprend que les causes prochaines de cette maladie, agissent premierement sur l'estomac & sur les intestins, puis sur le genre nerveux.

§. 10. Ce qui prouve que les premie-

res voies souffrent dès le commencement de l'action des causes prochaines, ce sont les nausées, le vomissement, &c. & puisque cette maladie se guérit souvent dès le commencement par les évacuations.

§. 11. On juge que tout le genre nerveux est ensuite affecté par les spasmes, par les dérangemens de l'esprit, & par la perte des sens, comme aussi par le soulagement que procurent quelquefois les remèdes nervins.

§. 12. Mais on comprend que cette affection du genre nerveux est toujours entretenue, & même souvent renouvelée par une cause qui réside dans les premières voies, parce que les malades se trouvent bien de manger souvent & d'user d'une meilleure nourriture, comme aussi par le prompt retour du mal, après qu'ils ont mangé de mauvais pain.

§. 13. Ce qui fait voir suffisamment que le raphania est une maladie nerveuse, c'est qu'elle n'est presque jamais accompagnée de fièvre, que les humeurs ne subissent aucune altération sensible; joint à cela les symptômes qui l'accompagnent & sa marche périodique.

§. 14. Les signes d'un engourdissement du genre nerveux, les douleurs de

colique qui sont si fréquentes, les spasmes & le fourmillement qui se manifestent dès les commencemens dans les membres supérieurs, annoncent beaucoup de rapport entre les causes de cette maladie & celle de la colique de plomb.

§. 15. Cependant le raphania se distingue de la colique de plomb par la différence des autres symptômes, & par des soupçons très-vraisemblables de l'existence d'une autre cause.

§. 16. La voracité de l'appétit, la dilatation de la prunelle, les spasmes & les convulsions, mais sur tout la sortie des vers longs, & le soulagement qu'on a si souvent remarqué après cette évacuation, tout cela porteroit presque à croire que cette maladie est causée par les vers.

§. 17. Mais il est très-vraisemblable que l'affoiblissement de la faculté vitale & du mouvement des premières voies, lequel a lieu dans cette maladie, favorise le développement de la semence vermineuse, & que la sortie de ces hôtes fâcheux procure du soulagement, parce que les malades sont délivrés par-là d'une cause concomitante qui augmentoit le désordre du genre nerveux.

§. 18. L'observation des choses avantageuses ou nuisibles aux malades, fait

voir que l'usage du pain ou de la farine infectés de nielle ou de rouille donne lieu au raphania; c'est ce qu'on verra aussi par les aphorismes suivans.

§. 19. Les malades se trouvent plus mal par le froid, tandis que la chaleur leur est avantageuse; différence qui a aussi lieu dans d'autres maladies nerveuses.

§. 20. On pourroit aussi attribuer en bonne partie l'adoucissement qui arrive à la maladie, lorsque le printems ramene un air chaud, à l'effet d'un meilleur régime & des remèdes, dont on fait alors usage de plus en plus.

§. 21. Peut-être aussi que la virulence du mauvais grain diminuant à la longue, cela contribue de même pour quelque chose à cet adoucissement.

§. 22. Il se pourroit bien que l'amendement qu'il y a eu dans la malignité & dans la mortalité des dernières épidémies de raphania, vient plutôt de ce qu'on a mieux traité cette maladie, que de ce que le degré de la virulence du grain gâté a été moindre.

§. 23. Les malades attaqués du raphania, peuvent en réchapper & vivre encore plusieurs années, mais ils sont sujets à des rechûtes, lors même qu'ils sont avancés en âge. Il en est d'autres qui

peuvent avoir cette maladie plusieurs années de suite, mais il faut enfin qu'ils en meurent.

§. 24. Les dissections de cadavres morts du raphania ont été très-rares, & il est difficile qu'elles aient fait voir autre chose que les effets de la maladie : on n'a pu en distinguer les causes que chez les malades qui ont été enlevés dès les commencemens.

§. 25. L'état des selles ne peut pas être bien instructif, quoiqu'on puisse en tirer quelque lumière par rapport à la nature du mal.

Causes de la maladie.

§. 1. Elle n'attaque que les habitans des contrées dont le sol est maigre, ou de ce qu'on appelle des contrées arides (*geestlander*).

§. 2. Elle a sur-tout lieu dans les pays où elle a déjà régné une ou plusieurs fois.

§. 3. Il est certains cantons où on peut presque l'envisager comme endémique.

§. 4. Il est très-rare qu'elle ait lieu dans les villes ; & ce n'est qu'à la campagne qu'on peut dire qu'elle régné.

§. 5. Elle n'attaque quelquefois que

certains bailliages, certaines paroisses ou villages, ou seulement certaines maisons : & quelquefois elle attaque tous les membres d'une famille excepté un seul.

§. 6. Elle épargne souvent un enfant à la mamelle, tandis que la mere en est attaquée, ou même qu'elle en meurt.

§. 7. Elle se manifeste aussi dans des lieux où l'air est très sain.

§. 8. Elle épargne par-contre telle contrée où les eaux sont des plus mauvaises ; tandis que quelquefois elle se montre dans des lieux où l'eau n'a aucune mauvaise qualité.

§. 9. Elle attaque communément telles personnes qui ne boivent que peu ou point d'eau, mais qui boivent de mauvaise biere.

§. 10. Elle ne se manifeste jamais qu'après la moisson, quoique ce soit tantôt plus tôt, tantôt plus tard.

§. 11. Elle a sur-tout lieu après de mauvaises moissons & chez de pauvres nécessiteux.

§. 12. Elle exerce ses ravages seulement dans les lieux où il y a disette de viande, & où la mortalité parmi le bétail fait qu'on manque de lait, de beurre, de fromage, de lard ; &c. ou enfin, lorsqu'il n'y a aucun autre moyen de varier les alimens,
 enforte,

enforte que le pain soit à-peu près la seule nourriture dont on puisse user.

§. 13. On a remarqué que le raphania se manifestoit particulièrement après avoir mangé du pain chaud.

§. 14. Par-tout où cette maladie a régné, il s'est trouvé que le pain avoit été fait avec des graines ou de la farine suspectes.

§. 15. Ces graines ne ressembloient en rien au seigle ergoté.

§. 16. Et même on ne connoît point le raphania dans telles contrées où l'on a vu la plus grande quantité de seigle ergoté, & où on en a mangé.

§. 17. Les graines suspectes paroissent avoir été bien plutôt infectées de la rouille que de la nielle.

§. 18. Ces graines sont nuisibles aux hommes & aux bestiaux, & font les mêmes effets que du pain ou de la farine corrompus.

§. 19. Elles perdent beaucoup de leur mauvaise qualité en les gardant longtemps, comme aussi en les séchant.

§. 20. Tout comme on remarque que les épidémies de cette maladie ne commencent à régner qu'après qu'on a fait usage de ces graines mal-saines, on voit aussi que le raphania reparoit dans cer-

tains cas, après qu'on est revenu à cette mauvaise nourriture.

§. 21. Les personnes qui peuvent joindre à l'usage de cet aliment nuisible celui d'autres nourritures, sur-tout de celles qu'on tire du regne animal; ces personnes-là, dis-je, ne se ressentent que peu ou point du tout de cette maladie.

§. 22. A mesure que le printems ramene la chaleur, l'épidémie diminue, & elle se dissipe tout-à-fait en été, quoiqu'il puisse arriver que certaines personnes continuent à en être atteintes, sur-tout celles qui ont des rechûtes ou qui en ont conservé des reliquats.

§. 23. Le dérangement des saisons contribue à faire empirer cette maladie ou à la rendre opiniâtre, mais il n'en est point la cause.

§. 24. On rend souvent des vers dans cette maladie: mais tous ceux qui sont atteints du raphania n'en ont pas, de même qu'il y a des cas où on est assuré de la présence de ces insectes, sans que le raphania ait lieu.

§. 25. Le raphania ne reconnoît donc point d'autre cause que l'usage du pain ou de la farine faits avec des graines suspectes.

§. 26. Ces graines suspectes, soit qu'on

attribue leur mauvaise qualité à la rouille ou à la nielle, sont infectées d'un poison de la classe des stupéfiants.

§. 27. Ce poison agit avec plus de facilité chez les enfans, à cause de la grande sensibilité des premières voies à cet âge.

Traitement de la maladie.

§. 1. La meilleure manière de l'attaquer dans les commencemens, c'est d'évacuer à diverses fois les premières voies; les émétiques sont ce qu'il y a de mieux pour cet effet.

§. 2. Les purgatifs ont aussi leur utilité, mais c'est particulièrement pendant le progrès de la maladie, & en général lorsqu'il y a lieu de conclure que la cause morbifique réside plutôt dans les boyaux que dans l'estomac.

§. 3. Par rapport aux émétiques, le mieux seroit de les donner en plusieurs doses jusqu'à ce qu'ils fissent leur effet, leur activité étant fort incertaine, vu l'influence de la propriété stupéfiante de la cause morbifique.

§. 4. Les purgatifs ne doivent pas être des plus doux, mais de ceux qui peuvent mettre facilement en jeu l'irritabilité;

& dont l'activité se développe beaucoup.

§. 5. Il n'est pas inutile pour les malades qui paroissent avoir des vers, d'ajouter au jalap une potion de mercure doux.

§. 6. Quant aux vermifuges tirés du règne végétal, il se peut bien qu'il n'y auroit pas de la sûreté à employer de ceux qui ont en même tems quelque chose de stupéfiant, telle est la tanaïsie (l'absinthe), &c.

§. 7. Les sudorifiques sont aussi très-utiles, sur-tout le vinaigre camphré.

§. 8. Les remèdes qui agissent sur les nerfs, tels que le quinquina, le camphre, le castor, l'assa-fétida & la valériane, ne promettent pas tous une utilité égale : il faudroit premierement assigner les degrés de cette utilité par des expériences exactes.

§. 9. Il paroît qu'il en coûteroit trop pour faire avec le musc des expériences, telles qu'il les faudroit pour pouvoir en déterminer quelque chose.

§. 10. L'opium ne promet absolument aucun bon effet, tant que la cause morbifique est encore retenue dans les premières voies, ou que ces parties pèchent plutôt par défaut que par excès de sensibilité.

§. 11. Les lavemens ne peuvent jamais faire de mal dans le raphania; mais aussi ils ne sont pas toujours nécessaires.

§. 12. Comme l'estomac & les intestins grêles sont vraisemblablement les parties sur lesquelles le poison agit avec le plus de force, dans les cas où elles seroient trop dépourvues de sensibilité, pour communiquer l'impression que les nervins devroient faire sur elles à tout le genre nerveux; ce qu'il y auroit peut-être alors de mieux à faire pour parvenir à ce but, ce seroit de faire passer de grandes doses de ces nervins dans les intestins par le moyen des lavemens.

§. 13. Les saignées sont fort dangereuses, & c'est à cette évacuation qui est beaucoup trop du goût des gens de la campagne qu'il faut attribuer en bonne partie les symptômes fâcheux & la longue durée de cette maladie.

§. 14. L'application des sangsues & celle des ventouses scarifiées sur les membres convulsés ne sont pas inutiles pour le soulagement de ces parties.

§. 15. Mais on peut aussi tirer de grands avantages des fomentations & des bains tièdes.

§. 16. Un bain entier d'eau tiède, qu'on peut en tout cas imprégner des vertus mé-

dicinales de plantes appropriées à cet usage, promet de très-bons effets, vu la grande utilité qu'on retire d'un pareil bain dans d'autres maladies spasmodiques qui affectent tout le corps.

§. 17. Suivant l'analogie, on peut espérer beaucoup des frictions, & sur-tout de celles que l'on fait avec des remèdes nervins, tels que le pétrole.

§. 18. Les emplâtres vésicatoires, à en juger par la plupart des témoignages qu'on en donne, sont un bon moyen de dégager les parties nobles, & pour ranimer le genre nerveux engourdi.

§. 19. On fait empirer cette maladie, si dans les commencemens on ne fait point d'exercice & qu'on garde le lit.

§. 20. Cependant il faut aussi éviter le froid, les mauvais tems, la pluie, &c. parce qu'il pourroit en résulter la suppression de la transpiration, dont la continuation & l'entretien sont si salutaires dans cette maladie.

§. 21. Mais avant toutes choses, rien n'est plus utile que des alimens & des boissons d'une bonne qualité; ils sont même indispensablement nécessaires pour aider à l'effet des remèdes: tels sont le lait ou le lait de beurre à titre de boissons; le pain & d'autres alimens vari-

neux préparés avec de bon seigle, des soupes au vin, & des nourritures tirées de la viande à titre d'alimens solides.

§. 22. Peut-être que la méthode de SYDENHAM, qui consistoit à donner quelque préparation d'opium après les évacuations, auroit aussi son utilité dans cette maladie.

§. 23. Les remedes huileux donnés dans l'intervalle des évacuations paroissent convenir dans le raphania, tout comme dans la colique de plomb.

§. 24. Il ne seroit sans doute pas contraire à la dignité d'un médecin de chercher, par quelque supercherie utile, à gagner la confiance du payfan qui s'obstine si fort à ne pas reconnoître ce qui lui est avantageux.

§. 25. Il est à propos en particulier de ne pas employer seuls les remedes dont les effets ne tombent pas sous les sens.

§. 26. En conseillant une saignée sous la langue ou derriere les oreilles, &c. comme devant être fort avantageuse, on tranquillifera très-bien un payfan, & on lui épargnera ainsi une forte saignée laquelle, sans cela, il se feroit fait faire en cachette, outre que cette petite saignée peut être réellement utile dans certains cas.

§. 27. On peut aussi se promettre du

succès des ulcères artificiels, vu qu'ils font d'un si grand secours dans les autres maladies nerveuses.

PROPHYLACTIQUE DU RAPHANIA.

§. 1. Comme les graines qu'on accuse de donner lieu à cette maladie, n'acquiescent communément cette mauvaise qualité que dans certains champs, il seroit à propos d'y cultiver des denrées d'un autre genre, telles que des pommes de terre, des lentilles, des fèves, &c.

§. 2. Il ne faudroit jamais faucher le bled avant qu'il fût parfaitement mûr, ni le battre trop tôt.

§. 3. Il seroit bien nécessaire de faire visiter les bleds lorsqu'ils ont grené, pour voir s'il ne s'y trouve point de rouille ou de nielle, & si les autres plantes de seigle n'en sont point infectées, si les grains n'en sont point véreux, d'une vilaine couleur, &c.

§. 4. On devroit faire des expériences avec les graines suspectes, tandis qu'elles sont encore récentes, pour découvrir si elles sont nuisibles aux animaux.

§. 5. Lorsqu'on se seroit assuré par ce moyen de leur qualité vénéneuse, il faudroit répéter ces expériences en pré-

sence des payfans : quant aux expériences curieuses que la chymie pourroit fournir, il se peut qu'elles seroient utiles, mais il se peut aussi qu'elles nuiroient à l'opinion qu'on voudroit accréditer.

§. 6. Il faudroit que les habitans de la campagne fussent pourvus de bon seigle, jusqu'à-ce que celui qui est suspect eût eu assez de tems pour s'efforer, après quoi il conviendrait de s'assurer, en renouvelant les expériences, s'il ne seroit plus préjudiciable à la santé.

§. 7. Lors même qu'on n'auroit que de légers soupçons sur la qualité du seigle, il faudroit pourtant, avant que d'en faire usage, le cribler, le laver, ou même trier les grains suspects.

§. 8. Pour plus de sûreté, on pourroit le faire sécher au four, avant que de le moudre, & néanmoins ne pas l'employer d'abord à faire du pain.

§. 9. Il faudroit tâcher de dissuader ceux dont l'appétit est trop vorace de manger ce pain pendant qu'il est encore frais, ou les en empêcher en leur fournissant quelque autre aliment.

§. 10. Ceux qui voudroient user de pain ou de farine qui ne seroient pas encore exempts de soupçon, devroient chercher à se garantir des mauvais effets

qui pourroient en résulter, en mangeant du beurre, du lard, &c. ou en tout cas, une cueillerée d'huile de lin (*).

§. 11. Les peres du peuple devroient suppléer au défaut de ces secours, ou bien ce qui vaudroit encore mieux, procurer au payfan une quantité suffisante de bon seigle.

§. 12. Il faudroit aussi-tôt enlever tout le grain suspect & le détruire.

§. 13. Il faudroit faire donner aux pauvres de la bonne farine, afin qu'ils n'eussent pas besoin d'en acheter de meuniers peu consciencieux.

§. 14. Afin de pouvoir mieux secourir les pauvres malades, & d'être en état de mieux observer les véritables effets des remèdes, il conviendrait d'établir des maladreries dont on donneroit la conduite à des chirurgiens de confiance sous l'inspection du médecin.

§. 15. Il faudroit aussi faire insérer dans l'almanach une instruction concernant la qualité nuisible des mauvaises graines, avec les moyens d'y remédier, afin de diminuer l'empire des préjugés chez les payfans.

(*) Je crois que de la bonne huile d'olives ou de noix conviendrait également.

§. 16. On devroit avoir soin de cultiver un plus grand nombre de productions , afin qu'il fût d'autant plus facile de suppléer au défaut du grain.

* * *

On trouvera encore plusieurs choses intéressantes sur cette matiere dans mon *histoire des plantes vénéneuses de la Suisse*, aux articles *raphanus raphanistrum*, *scabale*, *triticum*.

F I N.

T A B L E

D E S M A T I E R E S

CONTENUES DANS LES DEUX VOLUMES.

TOME PREMIER.

E PI TRE <i>dédicatoire à Mr.</i>	
<i>Tissot, &c.</i>	Page v
<i>Préface du Traducteur.</i>	vii
<i>Lettre sur l'inoculation de la</i>	
<i>petite vérole.</i>	i
L ettre à Mr. Zimmermann, con- tenant des observations sur la maladie noire, sur le ver plat, sur une céphalée, sur l'inocu- lation & sur l'irritabilité.	25
<i>Première observation.</i>	ibid.
<i>Seconde observation.</i>	39
<i>Troisième observation.</i>	51
<i>Quatrième observation.</i>	64
<i>Cinquième observation.</i>	68
<i>Sixième observation.</i>	71
<i>Septième observation.</i>	73
<i>Huitième observation.</i>	75
L ettre à Mr. Albert de Haller sur la petite vérole, l'apo- plexie & l'hydropisie.	193

TOME SECOND.

<i>Suite de la lettre à Mr. de Haller qui traite de l'apoplexie & de l'hy- dropisie.</i>	Page 5.
<i>Appendice.</i>	153
<i>Observations sur la colique de plomb.</i>	155
<i>Premiere observation.</i>	157
<i>Seconde observation.</i>	164
<i>Troisieme observation.</i>	168
<i>Lettre à Mr. Baker sur les maladies causées par l'usage du seigle ergoté.</i>	173
<i>Choix de quelques pieces publiées en dernier lieu sur le raphania, c'est- à-dire, sur la maladie attribuée ci-devant au seigle ergoté, rédigé par Mr. Vicat.</i>	209
<i>Avis du traducteur.</i>	210
<i>Extrait d'un mémoire sur le ra- phania, publié par le college Royal des medecins de Copen- hague.</i>	211
<i>Extrait des observations de Mr. L. F. B. Lentin.</i>	222
<i>Précis des relations publiées sur le raphania par les medecins des du- chés de Sleswick & de Holstein, & par ceux de l'électorat d'Hanover, rédigé en 1775, par Mr. Tode.</i>	234
<i>Histoire de la maladie.</i>	ibid.
<i>Causes de la maladie.</i>	239
<i>Traitement de la maladie.</i>	243
<i>Prophylactique du raphania.</i>	248



E X T R A I T

D U

CATALOGUE DES LIVRES

*Que l'on peut se procurer chez FRANÇOIS
GRASSET & Comp. Libraires & Impri-
meurs à Lausanne en Suisse.*

DE MR. TISSOT, DOCTEUR ET PROFESSEUR
EN MÉDECINE A LAUSANNE.

Ce sont des éditions originales que nous avons imprimées, bien préférables aux éditions contrefaites.

	<i>Prix en feuilles.</i>	
A vis aux peuples sur la santé, nouvelle & dernière édition, corrigée & augmentée, 12. 2 vol. 1783.	L.	S.
	2	10
Dissertation sur l'inutilité de l'amputation des membres, par M. Bilguer, traduite & augmentée de quelques remarques par M. Tissot, 12. 1784.	15
Essai sur les maladies des gens du monde, seconde édition, augmentée, 8. & 12.	I	...
Essai sur les moyens de perfectionner les études de Médecine, 12. 1785.	I	...
Inoculation justifiée, ou dissertation pratique & apologetique sur cette méthode, avec un essai sur la mue de la voix, 12. 1773.	15
Observations & dissertations de médecine pratique, traduites du latin		

par M. Vicat, médecin, 12. 2 vol. 1788.	L. S: 1
Onanisme (l') ou dissertation sur les maladies produites par la mastur- bation , 12 1788. 19
Santé (de la) des gens de lettres, 12. 1784.	1
Traité de l'épilepsie, de la catalepsie, de l'extase, de la migraine & des maladies du cerveau, 12. 2. vol. 1783.	2
Traité des nerfs & de leurs maladies, 12. 4 vol. <i>Ce livre se continue & s'imprime pour le compte de l'au- teur.</i> 4.
Lettres à Mr. de Haen en réponse à ses questions sur l'inoculation.	
——— à Mr. Hirgel sur quelques critiques de Mr. De Haen.	
2. Lettres à Mr. Zimmermann, sur l'épidémie éaliente.	
Oeuvres complètes de M. Tissot, <i>for- mant réunies 15 vol. in-12. 1783.</i>	21 ...
Epistolæ Medico-practicæ auctæ & emendatæ, 12. <i>major.</i> 1770.	1 10
Trattato sopra le malattie à cui sono foggette le persone dedite alla conversazione ; tradotte in italia- no da un uomo letterato &c. 12. 1770. 15

DE MR. LE BARON DE HALLER.

Ouvrages en françois.

	L. 3.
Haller (<i>de</i>) mémoires sur la formation du cœur dans le poulet, sur l'œil sur la matiere du jaune, &c. 12. 2 vol. fig. 1758.	2 15
— mémoires sur la nature sensible & irritable des parties du corps animal, contenant nombres d'expériences faites par l'auteur, & de divers savans étrangers sur ce sujet, 12. 4 vol. fig. 1759.	6.
— mémoires sur la nature sensible & irritable des parties du corps animal, &c. les tomes 2, 3 & 4 séparément.	4 10
— mémoires sur le mouvement du sang, & sur les effets de la saignée, fondés sur des expériences, 8 1756.	1 5
— Usong, histoire orientale, roman moral, 12. 1772.	1 10

Ouvrages en latin.

Halleri bibliotheca chirurgica quæ scripta ad artem chirurgicam facientia a rerum initiis recensentur, 4. 2 tom. 1755.	22 10
— ejusd. bibliotheca medicinæ practicæ quæ scripta ad partem me-	

	L.	S.
dicinæ practicæ facientia, a rerum initiiis ad annum 1755, recensentur, 4. 4 tom. 1776 ad 1788.	36
— <i>ejusd.</i> tom. 4 <i>separatim</i> , 4. 1779.	9
— <i>ejusd.</i> opuscula pathologica, 8. cum. fig. 1768.	2
— <i>ejusd.</i> de partium corporis humani fabrica & functionibus, 8. 8 tom. 1778.	14
— <i>ejusd.</i> primæ lineæ physiologiæ, 12. 1771.	1	10
— <i>ejusd.</i> principes artis medicæ; Hippocrates, Aretæus, Alexander Trallianus, Aurelianus, Celsus, Rhazeus, recensuit, præfatus est Alb. de Haller, 8. II tom. 1769- 1773.	22
— <i>ejusd.</i> de respiratione experimenta anatomica, 4. 1747.	1
— <i>ejusd.</i> 8. 1761.	6
— <i>ejusd.</i> ad viri illustri Antonii de Haen difficultates, apologia, 8. 1762.	6	6



 OUVRAGES DE MEDECINE

DE DIVERS AUTEURS.

- | | | |
|--|----|-----|
| A RNOLD (<i>D. Georg. Christ.</i>) tractatus de partu scrotino 324 dierum ex cedemate uterino cum singulari graviditate & puerperio, 8. <i>Lipsia</i> , 1775. | L. | S. |
| Celsi (<i>Aur. Com.</i>) de re medica lib. VIII ad præstantissimorum editionum finem nunc denuo edidit, correxit, præfationibusque illustrantibus locupletavit D. Alb. de Haller, 8. 2 tom. 1773. | I | 10 |
| Cope (<i>Henrici</i>) medici olim Regii ad Statum in Hibernia, demonstratio medico practica, prognosticorum, Hippocratis ea conferendo cum ægrotorum historiis in Libro primo & tertio epidemiarum descriptis, 8. <i>Amstelodami</i> 1785. | 4 | ... |
| Cullen (<i>Guilielmo</i>) synopsis nosologiæ methodicæ, continens genera morborum præcipua definita, æditis, speciebus ex Sauvagesio synonymis curavit & præfatus est Petrus Franck, 8. <i>Ticini Regii</i> 1787. | 3 | ... |
| Eisenmanni quatuor tabulæ anatomicæ uteri duplicis observationem rariorem Sistentes ex decreto facultatis medicæ Argentoratensis in lucem editæ, <i>fol. atlant. cum fig.</i> | 3 | ... |
| Forsten Med. Doct. disquisitio Me- | 4 | ... |

dica cantharidum , historiam naturalem , chemicam & medicam exhibens , 8. <i>Argent.</i> 1778.	L.	S.
Gaubii (<i>H. D.</i>) de methodo concinandi formulas medicamentorum , 8. <i>Lugduni Batavorum</i> , 1767.	1	10
— <i>ejusd.</i> sermones duo de regimine mentis quod medicorum est , 4. 2 tom. <i>Lugd. Batav.</i> 1767.	3
Gloxin observationes botanicæ , 4. <i>maj.</i> 1785. cum tribus tabulis æneis.	4	10
Haen ratio medendi in nosocomio practico , 12. 9 vol. <i>Parisiis</i> 1771 à 79.	2.	5
— <i>ejusd.</i> de miraculis liber , 8. <i>Francofurti</i> 1776.	22	10
— <i>ejusd.</i> epitome operum omnium in usum juniorum practicorum studentiumque accommodata , per John. Schosulan , med. doctor. 8. <i>Viennæ Austriæ</i> 1778.	2
Hippocrates contractus , in quo Magni Hippocratis, medicorum principis, opera omnia in brevem epitomen summa diligentia redacta habentur studio & opera Thomæ Burnet , 8. <i>Argent.</i>	1	10
Hoffmanni [<i>Frider.</i>] consultationes & responsa medicinalia , 8. 3 vol. <i>Amstelodami.</i> 1734.	1	10
Hortus Malabaricus , de variis gener. arboribus & fructibus siliquosis &c. curantib. Drakestein , Janson , Almeloveen , Comelin , Hill , &c. 4. tom. 1. cum fig. <i>London</i> 1774.	4	10
	24

Hortus Romanus, juxta systema Tournefortianum, paulo strictius distributus, cura Borelii & Sabatti, fol. 7 tom. cum multis fig. illuminat. in natural. charta magna, Romæ, 1772 ad 1784, compactum.	L.	S.	560	...
Lauth (Thomæ) Med. D. anat. & chirurg. Nosologia chirurgica, accedit notitia auctorum recentiorum Piatnero in usum prælectionum academicarum, 8. maj. Argent. 1788.	I	10		
Linnæi (Caroli) botanicor. principii systema plantarum Europæ curante J. M. Gilibert, 8. cum figuris, 7 tomi, Colonia Allobrogum Lugduni, 1785 à 87.	40	...		
Ludwig (D. Christ. Gottlieb) institutiones physiologiæ therapiæ & pathologiæ, cum præmissa introductione in universam medicinam prælectionibus academicis accommodatæ, editio novissima, 8. Colonia Allobrog. 1787.	7	10		
Morgagni in Celsum & Sammoniacum, 4. Lugd. Batavor. 1735.				
Muschenbroeck [P. van] compendium physicæ experimentalis, 8. Lugd. Batavor. cum fig. 1779.	3	...		
— ejusd. tentamina experimentorum naturalium captorum in academia del Cimento, 4. 2 tom. Viennæ, cum mult. fig. 1756.	10	...		
Plouquet commentarius medicus in processus criminales, 8. Argentor. 1787.	2	10		

Reussii dispensatorium universale ad tempora nostra accommodatum & ad formam lexicī chemico pharmaceut. redactum, 8. <i>maj.</i> 1786.	L.	S.
— supplementum hujus libri, 8. <i>ibid.</i> 1787.	4
Royen [von] carmen elegiacum de amoribus & connubiis plantarum, 4. <i>Lugd. Batavor.</i> 1732.	2.	10
— <i>ejusd.</i> elegia de corporis animique moderamine, 4. <i>Lugd. Batavor.</i> 1749.	I	5
Scopoli (<i>Joan. Ant.</i>) deliciae florae & faunae insubricae seu novae aut minus cognitae species plantarum & animalium quas in insubria austriaca tam spontaneas quam exoticas vidit, descripsit & æri incisi curavit, <i>fol. 2 part. cum multis figuris, editio nitidissima; Ticini</i> 1786.	I	5
Scriptorum latinorum de anevrysmatibus collectio: Lancisius, Guattani, Matani, Verbrugge, Weltinus, Murray, Trew, Asmann, edidit atque præfatus est Th. Lauth M. D. & P. P. cum quindecim iconibus æri incisi, 4. <i>major.</i> 1785.	60	..
Selle (C. G.) rudimenta Pyrrhologiæ methodicæ, 8. <i>Amstelodami</i> 1787.	12
Stoll (<i>Maximiliani</i>) aphorismi de cognoscendis & curandis febribus, 8. <i>Ticini Regii</i> 1787.	4
Tralliani (<i>Alexandri</i>) de arte medica libri duodecim, curat. Joh. Andermaaco interprete ex recensione &	2	...

com præfationibus D. Alb. Halleri, 8. 2. tom. <i>Lausannæ</i> 1772.	L. S. 4
Vastapani de China china in Syno- chie putribus animadversio , 8. <i>Argent.</i> 1781.	I 4
Widmeri (<i>Med. Doct.</i>) chymia cor- poris animalis cum lithogeognosia & artificio aquas salvas dulcificandi methodo scientifica pertracta , 4. 8
Wurtz (<i>Georg. Christoph.</i>) conamen mappæ generalis medicamentorum simplicium secundum affinitates vi- rium naturalium nova methodo geographica dispositorum cum ta- bula ænea, <i>Argentorati</i> 1778.	4
Withoff (<i>Caroli</i>) tractatus physicus & curiosus de castratis , 8. <i>Lau- sannæ</i> 1761. 15

Notre fonds de librairie consiste environ en dix mille articles différents de toutes facultés , en latin , italien , françois , espagnols & anglois : on peut juger si nous pouvons bien servir les personnes qui trouveront à propos de s'adresser à nous , qui enverrons le catalogue de notre librairie à ceux qui le désireront.

AVIS DES EDITEURS.

P A R M I plusieurs Librairies qui existent à Lausanne, celle de FRANÇOIS GRASSET & Comp., est connue pour la principale & la plus ancienne; elle est très-bien assortie en livres Français, Latins, Italiens, Anglois & Espagnols. On peut facilement y trouver de quoi former des Bibliothèques bien choisies, & compléter celles qui sont commencées. Quoique leurs prix soient fort modiques, ils offrent encore des rabais à ceux qui achèteront pour des sommes déterminées, dont on voit l'échelle dans l'avertissement qui est en tête de leur nouveau Catalogue. Ils s'empresse-
ront de l'envoyer à ceux qui le leur demanderont.

C'est au sieur GRASSET que l'on est redevable de l'introduction en Suisse, & dans plusieurs pays circonvoisins, de la graine de racine d'abondance contre la disette. Le goût des feuilles de cette *plante-racine* est supérieur à celui des épinards, elles croissent abondamment & avec rapidité; la racine en devient fort grosse, on en a vu qui pesoient seize livres. On la mange en salade, en ragoût, bouillie, ou en friture; elle est devenue d'un grand usage dans les maisons où il y a un nombreux domestique; la feuille se sert sur les tables les plus recherchées. Elle est aussi, de même que la racine, d'une grande utilité pour la nourriture des animaux domestiques, & le lait des vaches qui s'en nourrissent est beaucoup plus abondant, meilleur, plus gras, & donne du bon beurre. On peut voir tous les avantages de cette plante dans un mémoire que les mêmes Libraires ont imprimé, qui contient des instructions détaillées sur sa culture, sur celle de la carotte & de la spergule: cette dernière produit un fourrage abondant & excellent, qui est mangé avec avidité par les chevaux, les bœufs, les vaches & les moutons, & qui leur fournit une très-bonne nourriture; la culture en est aisée & peu coûteuse.

Lesdits FRANÇOIS GRASSET & Comp. , vendent de la graine d'abondance à 3 liv. de France la livre, de la graine de spergule 1 liv. 16 sols de France, chacune poids de marc de 16 onces; le mémoire sur leur culture, augmenté d'un supplément, à 15 sols de France, broché. Ils vendent aussi des hachoirs ou couteaux en forme d'S, pour couper la racine d'abondance, à 4 liv. 10 sols de France : ils ne peuvent donner de chaque graine au-dessous d'une livre à la fois, & on doit affranchir pour le tout les lettres & l'argent en donnant la commission.

Le desir qu'ils ont de se rendre de plus en plus utiles au Public, les a engagés à prendre des mesures pour se procurer un assortiment de graines des meilleures plantes potageres & pour les prairies, ainsi que des plus belles fleurs de jardins, de chaque endroit où on les cultive avec le plus de succès, tant dans le Midi que dans le Nord.

Le peu de bénéfice dont ils se contentent sur ces objets, les met dans le cas d'espérer qu'on leur adressera francs l'argent & les lettres qui y seront relatives; & ils préviennent, que c'est une précaution de rigueur dont ils ne peuvent se départir.

Ils seront fort obligés à ceux qui voudront bien prendre la peine de communiquer cet Avis aux Amateurs de bons livres, & à ceux de l'agriculture, qui désireroient se procurer des graines ci-dessus offertes.







